UNE

SAISON POLITIQUE

EN ANGLETERRE.

SIR ROBERT PEEL. — LORD JOHN RUSSELL.
— LORD PALMERSTON.[1]

Londres, 8 avril 1846.

Tout ce qui se passe de ce côté-ci du détroit a une si énorme influence sur votre propre situation politique, qu'il n'est pas surprenant que vous vous préoccupiez très vivement en France des étranges événemens qui depuis six mois remplissent l'Angleterre. Cédant à une curiosité bien naturelle, vous avez cru qu'il était aisé d'en pénétrer le sens. A peine a-t-on connu en France la retraite de sir Robert Peel qu'avec une ingénuité qui fait honneur à votre caractère national, on s'est livré en toute confiance à une foule de suppositions sur la cause de cette brusque révolution ministérielle. On a fait des raisonnemens sans fin sur la situation des partis, sur les combinaisons possibles, et les déductions en paraissaient si justes, si satisfaisantes, que l'on n'a pas songé un moment que la rigueur et l'exactitude pouvaient en être démenties par les faits.

(1) Ce travail, que nous recevons de Londres, écrit au point de vue anglais, s'éloigne, sous bien des rapports, de l'opinion souvent émise ici par d'honorables écrivains sur sir Robert Peel et les hommes politiques de l'Angleterre; mais, pour cette raison même, nous avons cru devoir l'admettre, comme l'expression fidèle du jugement qu'on porte dans le monde politique anglais sur le chef du cabinet actuel.

VERMITTEL

Ici rien de pareil. Tout le monde se taisait, attendant avec anxiété le moment de connaître la vérité. Vous êtes, en France, dans une singulière erreur à notre sujet. Vous vous imaginez que les choses se passent dans les deux pays de la même manière. A Paris, dans les plus grandes péripéties politiques, le public n'est assurément pas dans le secret de la comédie, mais il n'y a personne désireux de le connaître, soit par intérêt ou seulement par curiosité, qui l'ignore. Vous avez des salons où tout se dit, même ce qui ne devrait pas se dire. Vous êtes si aimables, si obligeans, que vos hommes d'état n'ont pas le courage de refuser une confidence. Dans l'agréable commerce d'une société polie et élégante, on laisse échapper avec une bonne grace sans pareille, et qui exclut jusqu'à l'idée de l'indiscrétion, le secret de ses propres actes, de ceux de ses amis. Les déterminations d'un cabinet, les plans de campagne préparés et mûris dans la douce atmosphère d'un salon doré, éclos à l'influence séduisante de beaux yeux ou d'un esprit que l'âge a aiguisé plutôt qu'éteint, se révèlent naïvement, sans détour, dans les sympathiques épanchemens de la conversation. Le journaliste lui-même, que ses devoirs retiennent dans la sentine enfumée où s'élabore l'opinion publique, apprend le matin ce qui a été concerté la veille, et, s'il n'en révèle qu'une très petite partie, c'est qu'il lui plaît ainsi, ou que cela convient à ses amis les ministres du jour ou du lendemain.

Ne croyez pas, monsieur, qu'il en soit de même en Angleterre. Ce que l'on appelle le monde politique porte au plus haut degré l'empreinte de cet esprit de réserve et d'exclusion qui gouverne la société anglaise. Pour être admis dans ce cercle étroit, il faut ou un grand titre, ou des biens énormes, ce qui indique assurément une influence considérable dans le pays, ou encore des talens du premier ordre car, comme l'a très bien observé Montesquieu il y a un siècle, la naissance, les richesses et le mérite, voilà tout ce qu'estiment les Anglais. Pourtant ces avantages ne suffisent pas : pour être appelé au gouvernement, ce n'est pas assez de disposer à son gré de plusieurs voix dans le parlement, d'avoir un million de francs ou plus de revenu, de posséder des districts, de tenir le pays entier attentif à tout ce qui sort de votre bouche ou de votre plume. Ce qu'il faut pour être admis à ces cénacles mystérieux où se règle la fortune de l'empire britannique, en vérité je l'ignore; mais tenez pour certain qu'il n'y a pas en ce moment plus d'une quinzaine de personnes, parmi les amis de sir Robert Peel comme parmi les whigs, qui soient initiées au secret des affaires. Ce secret, les hommes privilégiés le taisent. Ce n'est ni par morgue ni par vanité : ils ne le disent pas, tout simplement parce qu'ici les secrets politiques se gardent. C'est un scandale public quand il transpire quelque chose de ce qui a été résolu dans un conseil de cabinet ou dans ces conférences

encore plus mystérieuses de Whitehall-Gardens, d'Apsley-House, de Chesham-Place, de Carlton-Terrace ou de Lansdowne-House. Jamais vous n'entendrez dire ici comme chez vous ces paroles indiscrètes : « Tel fait est certain; cela s'est dit hier en bon lieu, j'étais présent. Je n'avance rien que je ne sache parfaitement. » Notez, monsieur, qu'il n'existe à Londres rien de pareil à ce que vous appelez la société. Les grandes maisons, j'entends celles des chefs de parti, ne sont pas des lieux de réunion ouverts à toutes les opinions, que l'on parcourt en une soirée, butinant chez un membre du cabinet les commérages que l'on se hâte d'aller porter dans le salon d'un membre de l'opposition. On ne se réunit à Londres, dans le monde politique, que deux fois la semaine, le samedi et le mercredi, les seuls jours où les séances de la chambre des communes s'arrêtent à l'entrée de la nuit; on se réunit à table, et si, même après la retraite des femmes, on parle d'autre chose que de la pluie ou du beau temps, c'est du prochain Derby, des chasses, du livre de la saison, du dernier roman de Paul de Kock, d'un article du *Quarterly* ou de l'*Edinburgh*. Ajoutez à cela qu'ici les femmes ne prennent point de part, au moins ostensiblement, à la politique. Les femmes d'état dont vous avez lu dans un roman célèbre une si piquante peinture n'existent que dans l'imagination de M. Disraeli.

Si peu fréquentes que soient les indiscrétions, il s'en commet pourtant. Vous n'avez sans doute pas oublié ce paragraphe du *Times* qui révélait si inopinément les embarras intérieurs du cabinet de sir Robert Peel. Le lendemain, le *Standard* et le *Morning-Herald* se dirent autorisés à démentir de la manière la plus formelle les bruits alarmans répandus par le *Times*. Ces nouvelles étaient pourtant si exactes, qu'elles n'avaient pu être communiquées que par un membre du cabinet. Grandes furent l'indignation et la surprise. Après bien des recherches, les soupçons se sont portés sur deux ministres, M. Sidney Herbert et lord Lincoln, tous deux jeunes et aimables, tous deux admirateurs déclarés d'une femme aussi connue par sa beauté, son nom et son talent poétique que par un procès fameux en *criminal conversation*, et dont les relations avec le *Times* ne sont un secret pour personne. Voilà beaucoup de bruit pour rien, direz-vous sans doute; il faut que de pareils faits soient bien rares pour qu'on s'en émeuve : que voulez-vous? vous êtes nos maîtres en bien des choses, et l'indiscrétion n'est pas encore entrée dans nos mœurs politiques.

De même que vous vous faites une fausse idée de la société anglaise, vous vous imaginez que nos clubs sont des foyers de politique. Je suis forcé de vous détromper. On va, il est vrai, beaucoup dans les clubs, qui ne ressemblent guère à vos cercles; il s'y tient sans doute beaucoup de propos touchant les affaires publiques, mais ces propos ne méritent aucune créance. Autant vaudrait tenir pour parole d'Évangile les

commérages qui circulent dans les salles des conférences et des pas-perdus de vos deux chambres.

A l'égard des journaux quotidiens ou hebdomadaires, vous les lisez à Paris, et vous savez de quelle pauvre ressource ils sont pour connaître ce que vous appelez le dessous des cartes. Vous ne pouvez, monsieur, vous faire une juste idée de la différence qui sépare nos journaux des vôtres. Un journal, à Paris, est l'organe plus ou moins avoué, plus ou moins confidentiel, d'un parti; il révèle les vues, les sentimens d'hommes politiques ayant passé aux affaires, ministres aujourd'hui ou destinés à l'être demain. Il n'en est pas ainsi à Londres. Un journal, chez nous, est une spéculation privée (genre de spéculation que vous nous empruntez, du reste, de plus en plus), sans relations même indirectes avec le cabinet et les membres de l'opposition. Quoi que l'on ait pu dire dans certains cas, tenez pour assuré que l'on n'a jamais soupçonné ici des personnages politiques de quelque valeur, des ministres, d'avoir, je ne dis pas écrit un article de journal, mais seulement dirigé, inspiré une feuille quotidienne ou hebdomadaire, comme cela arrive quelquefois chez vous. Les journalistes, en Angleterre, demeurent étrangers à ce qui se passe, s'agite dans l'étroite sphère du monde politique. Je peux apporter à l'appui de mon assertion un exemple frappant. Cet hiver, au plus fort des inquiétudes et de l'anxiété qu'avait fait naître la rentrée au pouvoir de sir Robert Peel, on ne s'entretenait ici dans les salons, dans les clubs même, que d'un article de l'*Edinburgh Review* consacré à la carrière politique de lord Grey et de lord Spencer. Au ton noble, élevé, plein d'autorité de l'écrivain, au style simple, clair, élégant, mesuré, à certaines réticences et allusions qui en disaient beaucoup plus qu'il ne paraissait, il était facile de deviner l'auteur. On le nommait en effet tout haut. Cet écrivain anonyme n'était autre que le chef du parti whig, le futur premier ministre de l'Angleterre, lord John Russell. Bien avant la publication de l'*Edinburgh Review*, les amis du noble lord annonçaient cet article comme le programme du prochain gouvernement whig. A peine eut-il paru qu'il devint le texte d'interminables commentaires. Quelques-uns le trouvaient trop timide, trop peu explicite sur les réformes réclamées par les radicaux et les *free-traders*. Les conservateurs modérés n'étaient pas complètement rassurés. Cet article pourtant semblait s'adresser particulièrement à cette classe qui devient de jour en jour plus nombreuse en Angleterre, libérale, éclairée, réformiste dans une certaine mesure en politique, comme en matière de commerce, qui croit que le temps des grands changemens dans l'ordre social est passé, que le bill de réforme et le rappel des *corn-laws* sont l'extrême limite où il faut s'arrêter, si l'on ne veut bouleverser la société de fond en comble; qui repousse également les préjugés plus ou moins désintéressés des

protectionistes et les illusions dangereuses des *free-traders* et des chartistes. Vous ne devez donc pas être surpris, monsieur, qu'une pareille déclaration de principes dans les circonstances présentes excitât un vif intérêt, et, si un sujet devait servir de texte aux *leaders* des journaux, c'était cet article de lord John Russell. Cependant c'est à peine s'il en a été question dans un ou deux journaux; tous paraissent avoir ignoré quel en était l'auteur. Les deux principaux organes de l'opinion libérale, le *Morning-Chronicle* et l'*Examiner*, en ont seuls parlé, et ont traité assez dédaigneusement ce manifeste du chef de leur parti.

Ce simple fait vous en apprend assez, monsieur, sur la valeur des renseignemens que fournit notre presse. Je ne voudrais pas cependant la rabaisser dans votre estime. Nos journaux méritent votre attention; ils ont une grande importance, plus grande assurément et tout autre que vous ne l'imaginez. En France, les journaux font l'opinion publique; ici, ils en sont les organes directs, l'expression la plus fidèle, ce qui est bien différent. A quoi croyez-vous, monsieur, qu'il faille attribuer l'autorité qu'avait conquise la ligue dans ces derniers temps, cette force irrésistible qui a obligé les whigs à se ranger sous son drapeau, et fait crouler le plus puissant cabinet qui ait jamais gouverné l'Angleterre? Ce n'est assurément pas à la crainte de la disette, car personne n'y croit. Cette révolution inattendue n'a pas eu d'autre cause, soyez-en convaincu, que l'appui prêté à cette monstrueuse association par les quatre principaux journaux de Londres. L'adhésion du *Times* a donné plus de poids aux prédications de la ligue que n'auraient pu faire vingt mauvaises récoltes et les horreurs d'une famine. Les hommes d'état ne se sont pas trompés à ce symptôme décisif, et de ce moment les *corn-laws* ont été condamnées. La voix de la presse est véritablement ici la voix du peuple, et c'est là que gît toute sa force. Dans cette mission, les individus disparaissent, les hommes s'effacent; il ne reste plus qu'un être de raison, le journal. Qui sait, à Londres, le nom des rédacteurs, d'ailleurs si habiles, du *Times*, du *Morning-Chronicle* et des autres feuilles? A peine connaît-on quelques-uns des principaux intéressés dans ces colossales entreprises. Le spirituel Sydney Smith raconte, dans un de ses pamphlets, que les amis de M. Fox s'étonnaient de l'entendre sans cesse s'enquérir de l'opinion d'un certain lord B....., homme médiocre et peu considéré. Ils lui en demandèrent un jour la raison, et M. Fox leur répondit: « L'opinion de cet homme que vous méprisez a une plus grande valeur que vous n'imaginez. Il représente exactement les préjugés, les sentimens les plus communs en Angleterre, et, quand je connais l'opinion de lord B... sur une mesure, je sais ce qu'en pense la grande majorité du pays. » En effet, dans un pays où la nation tout entière a une si large part au gouvernement, il est utile, il est nécessaire de connaître avec précision ce qu'elle pense. La presse tient lieu

aujourd'hui aux hommes d'état des lords B..., et avec avantage; c'est le baromètre sur lequel ils se règlent en toute chose. Ainsi donc gardez-vous de dédaigner nos journaux; seulement n'y cherchez que ce qui s'y trouve, l'expression de l'opinion publique, et jamais le secret des événemens politiques. Mais c'est trop s'arrêter à des préliminaires, et, pour satisfaire à votre juste impatience, j'entre en matière sans plus tarder.

Vers la fin de la dernière session, les chefs du parti whig se résolurent, d'un commun accord, à se prononcer en faveur du rappel des *corn-laws*, et à tenter de rentrer au pouvoir sous les bannières de la ligue. Bien que sir Robert Peel eût autour de lui une majorité plus nombreuse, plus compacte que jamais, l'entreprise n'était pas si désespérée qu'on pouvait le croire alors, et il y avait à l'horizon des signes avant-coureurs auxquels de véritables hommes d'état ne se trompent guère. Quoi qu'il en soit, on assure que vers le commencement du mois de septembre tout avait été arrêté pour cette prochaine manifestation. Si je suis bien informé, c'est de Lansdowne-House que partit l'initiative de cette levée de boucliers inattendue, et cela seul lui donnait de grandes chances de succès.

Depuis la mort de lord Grey et de lord Holland, le marquis de Lansdowne peut être considéré comme le véritable chef du parti whig. Cette expression, que j'emploie faute d'autre, rend mal ma pensée, et je l'explique. Les whigs sont aujourd'hui, et ont été dans tous les temps, les représentans les plus purs de l'aristocratie. C'est dans leurs rangs que l'on rencontre les familles les plus anciennes, les plus illustres et les plus riches tout à la fois de cette noblesse qui rappelle par bien des côtés les meilleurs temps du patriciat romain. Les whigs n'ont donc jamais formé, comme les tories autrefois, et plus récemment les conservateurs, un corps uni, compacte, fortement discipliné sous la verge impérieuse d'un homme nouveau, tel que Pitt ou sir Robert Peel. On ne saurait mieux comparer les principaux personnages du parti whig qu'à des chefs de clan; chacun a son bataillon, ses cliens dociles et respectueux, mais entre eux il y a la plus parfaite égalité et seulement une subordination volontaire. De tout temps, néanmoins, ces orgueilleux patriciens ont reconnu à certains des leurs une sorte de suprématie, — *primus inter pares*, — tout-à-fait indépendante de l'obéissance qu'ils accordaient à leur chef politique. Cette suprématie, jamais bien nettement déterminée et parfaitement reconnue, lord Lansdowne la partageait avec lord Grey et lord Holland. Toutefois, comme lord Grey gardait quelque rancune aux membres du cabinet de lord Melbourne, et ne pouvait leur pardonner de s'être si aisément passé de sa tutelle, il en était résulté chez lui quelque amertume, et partant une remarquable diminution de son autorité. Celle de lord Holland s'était au contraire d'autant plus affermie et étendue, que son favori, lord John

Russell, prenait un essor plus élevé, et était regardé comme le futur premier ministre du parti libéral. Lord Lansdowne, à cause même de la douceur de son caractère, de ses goûts modestes et de ses opinions modérées, s'était souvent laissé effacer et n'avait pas toujours su tenir dans son parti la place qui lui appartenait. A la mort de ses rivaux, ses plus constans et ses meilleurs amis d'ailleurs et dans tous les temps, leur succession lui échut, et Lansdowne-House devint ainsi naturellement le quartier-général du libéralisme. Personne assurément n'est plus digne que lord Lansdowne de cette situation si enviable, et n'en fait un meilleur usage. Ses talens, qui sont du premier ordre, ses vertus, sa longue expérience des affaires, ses biens immenses, la part énorme qu'il a prise depuis un demi-siècle au gouvernement de son pays, sont autant de titres au respect et à la déférence de ses amis. Seul de notre temps, il a vu les beaux jours de gloire du vieux parti whig; il est le dernier des amis et des lieutenans de M. Fox, et n'oubliez pas, monsieur, que lord Lansdowne a le mérite et l'honneur d'être le plus fidèle représentant en Angleterre de ces doctrines de liberté civile et religieuse qu'a proclamées la révolution française, et qui ont eu tant de peine à se faire jour parmi nous.

L'initiative partit donc de Lansdowne-House. On commença d'abord par se compter. Lord John Russell, le premier consulté, consentit à se mettre à la tête du mouvement. Lord Morpeth, lord Auckland et lord Palmerston donnèrent bientôt après leur adhésion. Quant à lord Clarendon, il ne pouvait y avoir aucun doute sur le concours du frère de M. Charles Villiers, et son opinion en faveur du rappel immédiat des *corn-laws* était connue depuis long-temps. M. Baring, M. Labouchère, lord Monteagle, ne firent aucune objection, et lord Cottenham se montra tout disposé à reprendre les sceaux. A l'égard de M. Macaulay, dont la parole est d'un si grand poids dans la chambre des communes, il est trop des amis de lord Lansdowne pour n'avoir pas été des premiers dans le secret.

En se déclarant ouvertement pour le rappel complet et immédiat des *corn-laws*, lord John Russell ne démentait pas, autant qu'on a bien voulu le dire, ses opinions antérieures. Il est vrai qu'autrefois, c'est-à-dire il y a une vingtaine d'années, cet homme d'état avait jugé la prohibition des blés étrangers nécessaire aux intérêts de l'agriculture. Peut-on de bonne foi lui reprocher de revenir sur une pareille opinion, émise dans un temps où elle était générale et peut-être justement fondée? Depuis cette époque, on a fait bien des progrès sur cette question, comme sur tant d'autres. Il est vrai aussi qu'en 1841 lord John Russell admettait que les intérêts agricoles ne pouvaient se passer de la protection de l'état, et il proposait de frapper les blés étrangers d'un droit fixe de 8 sh. par quarter; mais il y avait plus de hardiesse à

proposer, en 1841, un pareil droit, qu'aujourd'hui à se prononcer pour la libre importation. D'ailleurs, ce droit fixe était, dans certains cas, purement fictif, et ces cas pouvaient se présenter très fréquemment. Ce qui prouve combien, en 1841, lord John Russell était avancé en matière de liberté de commerce, c'est que ce taux de 8 sh., qui aujourd'hui comblerait de joie les plus passionnés protectionistes, était alors regardé par eux comme devant infailliblement amener leur ruine. En outre, ni les défenseurs ni les adversaires des *corn-laws* ne considéraient cette réforme comme définitive. Pour les uns comme pour les autres, c'était un premier pas vers le rappel complet. Aussi les propriétaires accueillirent-ils avec reconnaissance l'échelle mobile de sir Robert Peel, qui, tout en abaissant les droits d'entrée, maintenait la protection dans une certaine mesure, et en même temps les partisans de la liberté du commerce s'accoutumèrent à compter lord John Russell et ses amis comme acquis à leur cause. La lettre de lord John Russell, bien qu'imprévue, n'étonna personne, car c'était moins une conversion subite, intéressée, déterminée par les circonstances, qu'une déclaration de principes retardée jusque-là par les calculs de la politique. Jamais coup de parti n'avait été si habilement conduit, et il méritait d'être couronné d'un heureux succès.

Sir Robert Peel ne put manquer d'avoir connaissance de la détermination prise par les whigs, et il fut convaincu que le moment était venu de rappeler les *corn-laws*. Son parti fut bientôt pris. Ce fut, comme il avait déjà fait tant de fois, de devancer les whigs et d'accomplir lui-même cette grande réforme économique. Il connaissait assez l'humeur de ses collègues pour savoir que plusieurs, et les plus considérables, le suivraient dans cette voie. Il s'attendait bien que la majorité du parti conservateur l'abandonnerait; en revanche, l'appui de la ligue, dont la tactique était de rester neutre entre les deux partis, ne lui ferait pas défaut, et les whigs eux-mêmes se trouveraient engagés à soutenir ses mesures.

Un étrange concours de circonstances offrait à sir Robert Peel un prétexte à la fois plausible et honorable de réaliser ce plan. Depuis deux mois, le bruit se répandait que la récolte des pommes de terre s'annonçait mal en Irlande, et que ce pays allait être livré aux horreurs de la famine. Cette calamité, disait-on, s'étendrait aussi à l'Angleterre, où la récolte des céréales avait été mauvaise. Armé des avis alarmans qui arrivaient au cabinet des diverses parties du royaume-uni, sir Robert Peel annonça, le 31 octobre, à ses collègues, qu'il était résolu à modifier la législation des céréales. Grande fut la surprise de la plupart des membres du cabinet. Sir Robert Peel proposait d'ouvrir les ports aux blés étrangers par un ordre du conseil, ou de convoquer le parlement dans un délai de quinze jours. Selon lui, la première de ces alternatives

était préférable, elle était décisive, elle rendait impossible toute opposition, et le cabinet aurait recueilli les bons effets que l'on en devait attendre avant que la résistance des propriétaires pût se manifester; il aurait tout l'honneur d'une mesure populaire, et déjouerait en même temps, par son audacieuse initiative, les projets de ses adversaires. Sir Robert Peel ne réussit pas à persuader ses collègues. Trois seulement d'entre eux, sir James Graham, lord Aberdeen et un troisième, dont je ne sais pas le nom, se rangèrent de son côté. Plusieurs séances du conseil se passèrent à agiter cette question sous toutes ses faces, et le 6 novembre le cabinet se sépara sans avoir pris aucune détermination.

S'il eût été réellement désintéressé dans la question, si, subitement et sincèrement converti au principe de la libre importation des grains, il eût été convaincu de la situation critique du pays et de la nécessité d'ouvrir les ports aux blés étrangers, sir Robert Peel eût dû se retirer. Sur une question aussi grave, il n'avait rallié à son avis que trois de ses collègues, et, suivant la pratique constante de la constitution anglaise, il devait abandonner le gouvernement. On a toujours vu, dans des cas pareils, la minorité céder la place à la majorité d'un cabinet. C'est ce qui est arrivé, pour ne citer que des exemples récens, en 1827, quand M. Huskisson et ses amis se retirèrent dans la question d'East-Retford; en 1834, lord Stanley, lord Ripon, sir James Graham et le duc de Richmond se séparèrent de lord Grey plutôt que de prêter les mains à l'affaiblissement de l'église en Irlande; lord Grey lui-même et lord Althorp rentrèrent dans la vie privée, ne voulant pas suivre les entraînemens révolutionnaires de leurs collègues. Une autre alternative s'offrait à sir Robert Peel. Il pouvait dissoudre le cabinet, s'il croyait exprimer plus exactement la volonté du pays, et établir son administration sur de nouvelles bases.

Sir Robert Peel ne prit ni l'un ni l'autre de ces partis. Dans le moment même où il était en dissentiment avec le plus grand nombre des membres de son cabinet, lorsqu'il ne pouvait leur persuader de donner leur approbation à une mesure qu'il jugeait bonne, nécessaire, il a cru de son devoir, a-t-il dit, de ne pas abandonner son poste et de ne pas reculer devant les embarras de la situation. La vérité est que sir Robert Peel ne désespérait pas de persuader ses collègues de la nécessité d'une conversion. Les prétextes qu'il invoquait ne devaient pas lui faire défaut plus tard, et il se réservait de faire des instances plus pressantes, lorsque les progrès de la panique lui fourniraient des argumens plus irrésistibles. La situation n'était donc pas si déplorable qu'il le disait; car, autrement, pourquoi ne convoquait-il pas le parlement, juge naturel du différend qui le séparait de ses collègues? Tout au contraire, afin de gagner du temps pour les amener à ses vues, il retarde l'ouverture de la session. Voilà donc quel est ce ministre sage, prévoyant,

désintéressé, que l'on ne cesse de vous présenter en France comme le modèle des hommes d'état!

Sir Robert Peel avait compté, avec raison, que la crainte de la famine, loin de se calmer, irait croissant. Comme s'il eût redouté qu'elle diminuât d'elle-même, il semble qu'il ait pris à tâche de l'exagérer par la mesure la plus propre à jeter l'alarme dans la population. Une commission d'enquête est nommée à grand bruit. Sous le prétexte de dresser les instructions de cette commission, sir Robert Peel réunit le 25 novembre le cabinet, qui n'avait pas été convoqué depuis le 6, et lui pose sous une autre face la question du rappel des *corn-laws*. On ne pouvait, disait-il, ordonner, prendre des mesures de précaution contre la famine, sans recourir au seul remède efficace, qui était, sinon le rappel des *corn-laws*, au moins la suspension momentanée de ces lois. Sir Robert Peel trouva ses collègues aussi rétifs qu'auparavant, et Dieu sait comment il serait sorti de cette situation délicate, quand un événement auquel il ne s'attendait guère vint encore la compliquer.

Lord John Russell avait appris à Édimbourg, par le bruit public, et sans doute aussi par une voie plus sûre, la résolution de sir Robert Peel et l'accueil qu'elle avait trouvé dans le cabinet. Convaincu qu'il n'avait pas de temps à perdre pour déjouer la tactique de sir Robert Peel, il consulta en toute hâte ses amis, et le 22 novembre paraissaient dans divers journaux sa lettre aux électeurs de la Cité et celles de lord Morpeth et de plusieurs autres personnages considérables du parti whig. Sir Robert Peel a très naïvement avoué, dans la chambre des communes, que cette démonstration l'avait fort embarrassé, et on n'a pas de peine à le comprendre. Elle prévenait en effet ses projets. Combien dut-il maudire ses trop timides et scrupuleux collègues, qui l'avaient empêché de triompher encore une fois avec les idées de ses adversaires! Sa situation, d'abord si favorable, était irrévocablement compromise par ces adresses. Si les *corn-laws* eussent été suspendues ou rappelées au commencement du mois, ainsi qu'il l'avait proposé, il avait pour excuse les circonstances critiques où, selon lui, se trouvait l'Angleterre. A présent, il eût été trop aisé de prouver que la conduite du cabinet n'avait sa raison d'être que dans la lettre de lord John Russell. Sir Robert Peel perdait donc ainsi le fruit de ses adroits calculs. Il tenta de nouveau, mais vainement, de persuader à ses collègues qu'il était temps encore de prévenir les whigs par une mesure hardie. Alors sir Robert Peel, faisant appel aux sentimens les moins élevés et n'étant pas encore résolu à faire violence à son parti, leur persuada de courber la tête sous l'orage. Il les convainquit de la nécessité d'une retraite momentanée, et obtint que le cabinet se retirerait tout entier. Sir Robert Peel pensait, avec raison, que lord John Russell, appelé naturellement à lui succéder, ferait aisément passer dans le parlement le rappel des *corn-laws*, et qu'il

ne garderait pas long-temps le pouvoir, lorsqu'il serait réduit aux seules forces de son parti. Il était prêt d'ailleurs à lui faciliter les voies pour le vote de cette mesure, et il comptait sur son adresse accoutumée pour ne pas s'aliéner les membres de son parti hostiles à cette réforme. Il se retrouverait donc ainsi, et dans un temps bien court, à la tête du parti conservateur, avec une majorité considérable, et débarrassé de la plus grave difficulté qu'il eût encore rencontrée sur son chemin.

Ce plan fut adopté, et le 6 décembre le cabinet se retirait. Deux jours après, le 8 au soir, lord John Russell recevait à Édimbourg l'ordre de se rendre en toute hâte à Osborne-House, dans l'île de Wight, où se trouvait en ce moment la reine. Ce message, dit-on, ne surprit que médiocrement lord John Russell. Peut-être ne pensait-il pas que sa lettre dût produire si promptement l'effet qu'il en attendait; mais à coup sûr il prévoyait qu'avant peu de temps il serait mis en demeure de se charger du gouvernement. Lord John Russell arriva à Londres le 10, et le lendemain il était à Osborne-House. Dans son voyage rapide, il avait rencontré à une station de chemin de fer M. Cobden et M. Bright; il leur avait fait part du message de la reine, et s'était assuré de leur concours et de celui de leurs amis pour le rappel complet et immédiat des *corn-laws*.

Toutefois la situation était loin d'être favorable pour les whigs : ils étaient, dans la chambre des communes, en minorité de près de cent voix. La chambre des lords était évidemment hostile à toute modification du régime économique; les dispositions de sir Robert Peel et du parti conservateur n'étaient pas connues. Un cabinet whig ne pouvait donc avoir, dans l'état présent des choses, qu'une existence éphémère. On était loin de présumer quel serait le résultat des élections générales, si le parlement était dissous, et il n'était pas prudent de faire un appel au pays. Dans sa première audience, lord John Russell déclina la commission de former un cabinet, et appuya son refus de ces raisons péremptoires. Pour toute réponse, la reine lui fit lire une lettre que lui avait écrite la veille sir Robert Peel. Dans cette lettre, sir Robert Peel, après avoir énuméré les motifs de sa retraite, disait qu'il était prêt à aider de son concours comme particulier l'adoption des mesures que proposerait son successeur relativement aux *corn-laws*. Cette lettre changeait l'état de la question, et lord John Russell, revenant sur sa première résolution, parut disposé à accepter les ordres de sa majesté, si ses amis politiques en étaient d'avis.

A peine de retour à Londres, lord John Russell reçut la visite du ministre de l'intérieur, sir James Graham, qui lui apportait toutes les informations qu'il pouvait désirer sur la situation du pays; mais ce qu'il souhaitait le plus de connaître, c'était la nature exacte des mesures que sir Robert Peel avait eu le dessein de mettre à exécution. Sur ce point, sir James Graham répondit le lendemain que sir Robert Peel ne jugeait

pas convenable pour le service public de donner des détails sur les réformes qu'il avait proposées à ses collègues. Ce simple fait suffirait pour donner une idée du concours que sir Robert Peel promettait à son successeur, et de l'appui que les whigs devaient attendre du parti conservateur. Néanmoins lord John Russell et ceux de ses amis qui avaient déjà pu se rendre auprès de lui convinrent de rédiger un plan qui serait soumis à sir Robert Peel, afin d'être pleinement édifiés sur ses dispositions à leur égard. Ce point devait nécessairement être d'abord éclairci; mais sir Robert Peel avait résolu de se tenir libre de tout engagement. Il disait dans une lettre écrite à la reine sur ce sujet, lettre communiquée à lord John Russell, que, « dans son opinion, il n'était pas à désirer qu'un simple particulier comme il était devenu fût consulté sur les détails d'une mesure dont le gouvernement devait être seul responsable. » Cette conduite était plus adroite que loyale. Lord John Russell vit le piége qui lui était tendu; il demanda à la reine un nouveau délai pour consulter ses futurs collègues, qui de jour en jour arrivaient à Londres de tous les points du royaume. La pensée de lord John Russell était d'ailleurs nettement exprimée dans le passage suivant de la lettre qu'il adressa le 16 décembre à la reine : « Lord John Russell prend la liberté de déclarer humblement à sa majesté que si la proposition d'un rappel immédiat des *corn-laws*, au lieu d'une suspension provisoire et d'un rappel plus éloigné, devait empêcher sir Robert Peel de prêter à la nouvelle administration l'appui qu'il lui a promis d'une manière si spontanée et si loyale dans sa lettre du 10 décembre; dans ce cas, lord John Russell se verrait dans la nécessité de décliner humblement la tâche que votre majesté lui a si gracieusement confiée. »

La reine communiqua cette lettre à sir Robert Peel, qui répondit le lendemain en ces termes : « Sir Robert Peel croit que votre majesté lui permettra de rappeler à son souvenir les déclarations qu'il a faites à votre majesté depuis sa démission, comme une preuve de son désir sincère de coopérer comme particulier à la solution de la question des *corn-laws*... Lord John Russell demande que sir Robert Peel donne l'assurance, qui virtuellement aurait la force d'un engagement de sa part, de soutenir le rappel complet et immédiat des *corn-laws*. Sir Robert Peel exprime humblement à votre majesté le regret de ne pas croire qu'il soit de son devoir de prendre un engagement sur cette question dans le parlement, étant déjà lié par un engagement antérieur pareil à celui qui lui est demandé. »

On voit avec quelle subtilité sir Robert Peel éludait la question qui lui était si nettement posée, voulant ne pas s'engager et éviter tout à la fois que les whigs désespérassent de son appui. Néanmoins lord John Russell et ses amis, par des raisons qu'il est difficile de pénétrer, ne crurent pas devoir reculer devant la responsabilité qui pesait sur eux, et

résolurent de se charger du gouvernement. Cette détermination fut notifiée à la reine le 18. Quelles que fussent les difficultés de l'entreprise, les whigs avaient confiance dans la justice et l'opportunité du rappel des *corn-laws*, et ils espéraient que tous ceux qui étaient de leur avis ne leur feraient pas défaut, à quelque parti qu'ils appartinssent. Le lendemain, lord John Russell se mit donc à l'œuvre, et procéda à la distribution des divers départemens de l'administration. C'est là que l'attendait un fâcheux mécompte.

Lord Grey, à qui avait été destinée une des places les plus importantes du cabinet, refusa son adhésion à la nouvelle administration, si lord Palmerston était chargé des affaires étrangères. Plusieurs des amis de lord John Russell avaient déjà fait la même objection, mais seulement comme mesure de précaution et pour prévenir les clameurs de la malveillance. Tout en reconnaissant que lord Palmerston avait été calomnié quand on l'avait représenté comme le partisan d'une politique belliqueuse, ils eussent préféré qu'on lui confiât un autre département. De son côté, lord Palmerston tenait d'autant plus à être à la tête des affaires étrangères, qu'il a, dit-il, à cœur de prouver qu'il a été mal jugé. Les véritables intentions de lord Palmerston sont si parfaitement connues, qu'elles ne sauraient être mises en doute par qui que ce soit, et encore moins par lord Grey, son ami de tous les temps. Cette exclusion était d'autant plus surprenante de sa part, qu'il savait bien qu'après tout on ne pouvait pas se passer de la coopération de lord Palmerston, et que ni lord John Russell ni ses futurs collègues ne consentiraient à le sacrifier à aucun prix.

En voyant lord Grey soulever si tardivement une difficulté si grave, on a soupçonné qu'il y avait été poussé par un motif peu honorable. Lord Grey, dit-on, aurait seulement voulu empêcher lord John Russell de composer son cabinet. Bien des gens affirment, et je les crois sans peine, que, depuis huit jours que lord John Russell avait eu sa première audience de la reine, aucune ouverture n'avait été faite à lord Grey. Sans doute, lord John Russell et ses amis redoutaient, dans leurs conférences si délicates, l'influence de l'humeur inquiète et difficile de lord Grey, dont ils ont eu tant de fois à souffrir les caprices au pouvoir et dans l'opposition. Quelle que soit la cause de cette négligence, lord Grey en aurait été blessé et aurait voulu se venger. Dans toute autre conjoncture, le choix entre lord Grey et lord Palmerston eût été bientôt fait, et lord John Russell a nettement déclaré dans la chambre des communes qu'il eût sans hésiter sacrifié le premier; mais dans la situation un tel parti était impraticable. En présence de la majorité, de la mauvaise foi de sir Robert Peel, de la chambre des lords, dont l'hostilité n'était pas douteuse, et dans le sein de laquelle l'autorité, les talens oratoires de lord Grey étaient si nécessaires, était-il prudent de s'engager

dans le gouvernement, en laissant subsister au sein du parti whig un dissentiment qui ne pouvait manquer de s'aigrir et de devenir plus profond et plus irréconciliable? Ajoutez à cela que lord Grey, qui s'était le premier parmi les whigs déclaré pour le rappel complet et immédiat des *corn-laws*, avait d'étroites liaisons avec les chefs de la ligue, et qu'en le mécontentant on courait le risque de s'aliéner cette association redoutable, et vous comprendrez sans peine que lord John Russell et ses amis aient reculé devant l'accomplissement de la tâche que leur avait confiée la reine, et qu'ils aient renoncé, le 21 décembre, à prendre le pouvoir.

Les objections soulevées par lord Grey contre lord Palmerston ont assurément été la cause principale de l'avortement de la combinaison whig; mais des gens qui ont tout sujet de se croire bien informés prétendent que la situation de lord John Russell était assez difficile sans cette complication imprévue. Ils assurent que, même avec l'adhésion de lord Grey, les whigs eussent échoué, et que des embarras tout aussi graves se fussent bientôt révélés, qui eussent eu la même conséquence. Le principe du rappel complet et immédiat des *corn-laws* une fois posé, comment procéderait-on à l'accomplissement de cette révolution? Voilà le point qui avait été jusque-là débattu dans les conférences de Cheham-Place, et sur lequel on n'avait pu s'entendre. Au lieu de courir les chances d'insuccès que présentait la résistance de la majorité des deux chambres, ne valait-il pas mieux trancher tout d'abord la question et réaliser le rappel par un ordre du conseil? C'était le plan qu'avait proposé sir Robert Peel à ses collègues. Tel était aussi l'avis des membres les plus hardis du futur cabinet de lord John Russell. Les whigs ne pouvaient se flatter, dans les circonstances présentes, de garder long-temps le pouvoir. En tranchant tout d'un coup cette grande question par un acte de la prérogative royale, ils liaient à tout jamais leur cause à celle du rappel des *corn-laws* et s'assuraient un triomphe infaillible dans un temps peu éloigné. Ce parti était raisonnable et certainement le plus sûr; mais le respect pour l'action souveraine de la chambre des communes est si puissant en Angleterre, que plusieurs des amis les plus considérables de lord John Russell reculaient devant ce parti, et on désigne comme les plus intraitables avocats de la suprématie parlementaire lord Lansdowne, lord Cottenham et surtout le téméraire et aventureux lord Palmerston.

Sir Robert Peel fut donc rappelé au pouvoir, mais à son grand regret. Une scission dans le parti conservateur était devenue inévitable. Il chercha de nouveau et sans plus de succès à obtenir de la partie dissidente du cabinet le sacrifice de ses convictions. Plusieurs, il est vrai, revinrent sur leur première détermination, mais les autres, tels que lord Stanley et le duc de Richmond, restèrent fidèles à la cause de la protection. On a été fort surpris que ces derniers, qui d'abord croyaient

avoir pour eux l'appui du plus grand nombre des conservateurs, n'aient pas tenté de prendre le gouvernement. Ce parti eût pu réussir à la fin d'octobre, lorsque sir Robert Peel manifesta pour la première fois son intention de modifier la législation des céréales. Depuis, leurs forces s'étaient considérablement amoindries, et sir Robert Peel avait eu le temps de leur enlever peu à peu plusieurs des membres sur lesquels ils comptaient le plus, comme par exemple le duc de Wellington.

C'est que le duc de Wellington, monsieur, n'est plus que l'ombre de lui-même. Son corps a conservé quelque vigueur, mais son esprit, plus droit que vif et souple, s'est engourdi. De ses admirables qualités, il n'a gardé que l'opiniâtreté, qui s'est transformée en un entêtement aveugle. Le duc de Wellington n'est plus guère aujourd'hui qu'un mannequin fort imposant dont sir Robert Peel, avec son adresse ordinaire, tient les fils et dispose à son gré pour son plus grand intérêt. J'étais présent à cette séance de la chambre des lords où le duc de Wellington fut sommé par les protectionistes de rendre compte de sa conduite, et je vous assure que jamais il ne m'a été donné d'assister à un aussi triste spectacle. C'était pitié de voir cet homme si éminent, illustre à tant de titres, mis en contradiction avec toute sa vie passée, combattant aujourd'hui les opinions dont il a été le plus ferme soutien. Pendant vingt minutes, à peine trouva-t-il la force de balbutier qu'il ne donnerait aucune explication. Je souffrais, comme tous ceux qui l'entendaient, de son embarras, de ses hésitations, de la difficulté qu'il avait de trouver des mots, et je ne pouvais m'empêcher d'être de l'avis de M. M....., qui me disait le lendemain : « Il faut avoir gagné bien des batailles, rendu de bien grands services à son pays, pour se permettre de traiter aussi cavalièrement la première assemblée politique du monde. » Le plus brillant orateur de la chambre des communes avait bien quelque raison de se montrer aussi sévère, même en oubliant les égards dus à la vieillesse.

Privés de l'appui du duc de Wellington, les protectionistes se rejetèrent sur lord Stanley : si de ce côté-là ils trouvèrent un ami fidèle, leurs espérances furent également déçues. Seul, lord Stanley était capable de prendre en main le gouvernement; tous les vœux du parti conservateur l'y conviaient. Lord Stanley résista aux instances, aux prières de ses amis, et il persista à demeurer, serviteur inutile d'une cause désertée, désespérée, dans un lâche repos. C'est que, pour n'avoir pas, comme le duc de Wellington, abandonné ses convictions au profit de sir Robert Peel, lord Stanley n'en est pas moins un homme usé, dont la carrière politique est close. En France, où vous jugez lord Stanley sur sa réputation passée, vous ne m'en croirez pas peut-être; considérez cependant la vie tout entière, et surtout la conduite de lord Stanley depuis le bill de réforme, et vous serez de mon avis. Je vous avouerai sans détour que lord Stanley, qui a joui un moment de tant de considération, ne m'a

jamais inspiré de sympathie; mais croyez que ma répugnance n'est pas capable de me rendre partial. Ici le petit nombre de personnes qui hésitent à se joindre au sentiment général de réprobation sous lequel il a succombé disent, pour l'excuser, que c'est un honnête homme. Dieu vous garde, monsieur, d'avoir dans votre parlement beaucoup de gens dont ce soit le seul titre, car ici nous tenons pour les pires hommes politiques ceux dont l'unique mérite est l'honnêteté! Lord Stanley n'a d'ailleurs jamais été considéré comme un homme d'état, et à cette heure sir Robert Peel ne se pardonne pas d'avoir eu la faiblesse de le faire ministre des colonies, et de lui avoir livré un des plus importans portefeuilles de l'administration. Grace à un rare talent oratoire, lord Stanley a pu être un utile auxiliaire, et rien de plus, car il n'a qu'à un médiocre degré les qualités qui constituent l'homme de gouvernement. Il ne garde pas long-temps une opinion, mais la cause qu'il soutient de son vote et de sa parole lui devient tellement propre, qu'il perd involontairement cette froideur, cette possession de soi-même, qui seules sont capables d'élever un orateur au-dessus de la sphère turbulente des passions du moment. Dans la chaleur de la lutte, ses adversaires politiques se transforment à ses yeux en ennemis personnels. On dirait que, dans l'arène parlementaire, il ne goûte que les émotions du combat, sans s'inquiéter des résultats. Peu lui importent les blessures qu'il fait, pourvu qu'elles soient mortelles. Avec de tels défauts, on ne saurait prétendre à conduire les hommes et à disposer des événemens, ce qui est, après tout, le but où doit tendre un homme d'état. Avec des qualités capables de lui concilier l'affection et l'estime, lord Stanley n'a pas su s'acquérir des amis, et, outre ses adversaires politiques, il s'est fait une foule d'ennemis irréconciliables. Les whigs, dans les rangs desquels il a fait ses premières armes, le tiennent pour un esprit inquiet, capricieux, incapable de règle et de discipline, et estiment médiocrement son caractère, car il n'a que trop souvent sacrifié les intérêts de son parti, de la cause qu'il défendait, à ses passions et à ses antipathies. Les amis de sir Robert Peel n'en font guère plus de cas. Dans son ministère, il s'est montré au dernier point présomptueux, imprévoyant, tracassier, et son administration a créé plus d'embarras au gouvernement que sa parole puissante, mais aujourd'hui sans autorité, ne lui a rendu de services.

Tel est l'homme sur lequel reposent les dernières espérances des protectionistes, trop heureux de compter dans leurs rangs, dégarnis de véritables supériorités, un orateur aussi éloquent, un homme, après tout, aussi considérable que le futur comte de Derby. Lorsqu'il était dans la chambre des communes, lord Stanley y jouait, il est vrai, un des premiers rôles. Sa parole était si redoutée, que presque personne n'osait entrer en lutte avec lui: comme *debater*, on ne pouvait lui comparer que sir Robert Peel, lord John Russell et lord Palmerston; mais,

depuis qu'il est passé dans la chambre haute, lord Stanley n'est plus le même homme. Il semble avoir perdu, en entrant dans l'atmosphère froide et réservée de la *chambre peinte*, les qualités oratoires qui faisaient tout son mérite. A moins que les circonstances ne retrempent l'énergie éteinte de son caractère, lord Stanley ne sera d'aucun secours à la cause de la protection. A le voir tristement assis sur son banc, osant à peine lever la tête, sourd à toutes les provocations, même quand son honneur est en jeu, il vous serait difficile de reconnaître l'orateur bouillant, impétueux, qui se jetait intrépidement au milieu de la mêlée. Depuis l'ouverture de la session, il n'a pu trouver un mot pour défendre sa cause, pour expliquer sa rupture avec sir Robert Peel, pas même une injure contre les Irlandais, et la discussion du dernier bill lui faisait pourtant beau jeu à cet égard.

Devant l'impuissance des protectionistes et le refus des whigs de prendre le gouvernement, sir Robert Peel demeura donc le maître de la situation. Je n'arrêterai pas votre attention sur des incidens qui vous sont parfaitement connus. Le plan soumis au parlement par sir Robert Peel, les deux discussions dont il a été l'objet dans la chambre des communes, sont des faits sur lesquels il est inutile de s'appesantir. Le vote définitif de cette importante mesure n'aura lieu qu'après les vacances de Pâques, c'est-à-dire pas avant quinze jours. Le succès n'en saurait être douteux; la cause de la liberté du commerce des grains est gagnée dans la chambre des communes. En sera-t-il de même à la chambre haute? Voilà le problème qui agite en ce moment tous les esprits. Un quart au moins des pairs ne s'est pas encore prononcé. Des deux côtés, les *whippers-in* hésitent à émettre une opinion, et sont incapables de se faire une idée exacte des forces respectives des protectionistes et des *free-traders*.

Toutefois, à mon avis, l'issue du débat est facile à prévoir. Je ne veux pas me lancer à l'aventure dans le champ des suppositions : sur le terrain mouvant de la politique, le rôle de prophète est sujet à de terribles mécomptes; mais il me semble que l'hésitation n'est pas permise, pour peu que l'on tienne compte des habitudes de la chambre haute. La chambre des lords n'est pas cette assemblée que vous vous représentez hautaine, orgueilleuse, exclusive, sourde à toutes les considérations étrangères à ses intérêts privés. C'est un corps aristocratique, il est vrai; mais l'aristocratie qui le compose est l'aristocratie anglaise, c'est-à-dire l'aristocratie la plus éclairée, la plus intelligente qui ait paru dans le monde. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. La chambre des lords est, à l'exception de douze ou quinze de ses membres, hostile et par ses sentimens et par ses intérêts au rappel des *corn-laws*. Pour les maintenir, elle fera tous ses efforts; elle luttera jusqu'au bout. Cependant tenez pour certain qu'ainsi qu'elle a toujours fait, la chambre

des lords cédera le jour où la résistance deviendrait dangereuse et préjudiciable au repos de la société.

En France, vous êtes trop disposés à regarder la chambre des lords comme n'étant composée que de vieillards qui prennent pour sagesse et prudence la servilité et un entêtement aveugle. Après tout, notre chambre haute diffère très peu de la chambre des communes; il y a entre elles seulement cette différence, que l'élément aristocratique domine plus dans l'une que dans l'autre. Des deux côtés, ce sont les mêmes sentimens, les mêmes intérêts. Les considérations qui ont touché la plus grande partie de l'élément aristocratique de la chambre des communes exerceront le même empire sur la majorité de la chambre haute. Pourquoi douter que l'opinion publique, qui a triomphé des répugnances des grands seigneurs et des propriétaires dont l'élection dépend de l'intérêt agricole, soit moins puissante auprès des propriétaires et des grands seigneurs qui n'ont à répondre de leur vote qu'à leur conscience? Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'au moins les neuf dixièmes des pairs ont fait dans la chambre des communes l'apprentissage de la vie politique. C'est assurément une des plus sages et des plus utiles provisions de notre constitution, que celle qui permet au fils aîné d'un pair d'entrer dans la chambre des communes par la voie de l'élection. Dans cette assemblée, où l'élément démocratique exerce tant d'empire, il est mis de bonne heure en contact avec l'opinion populaire, et l'orgueil de la naissance apprend à reconnaître que la confiance des électeurs, le talent, ont une valeur tout aussi réelle, aussi importante, que les priviléges et les honneurs dont il héritera un jour. La chambre des communes est ainsi comme une école préparatoire de la pairie. Dans son sein, la jeune aristocratie se familiarise avec des sentimens, des besoins, que dans toutes autres circonstances elle eût ignorés, méconnus, dédaignés; elle acquiert par expérience la conviction qu'il faut en tenir compte. Voilà ce qui me persuade que les répugnances de la chambre des lords ne doivent inspirer aucune inquiétude sérieuse. Elle se débattra sans doute très vivement, obstinément, mais elle courbera la tête et s'inclinera devant la majorité de la chambre des communes. Les 97 voix de majorité que sir Robert Peel a obtenues à la première lecture lui montrent que toute résistance serait inutile. Une fois sorti vainqueur de la lutte, que fera sir Robert Peel? Je ne me flatte pas, monsieur, de vous éclairer sur ce point. Il est évident, et lui-même l'a confessé il y a peu de jours, qu'il ne peut pas songer à rester à la tête du gouvernement. Tout le monde sait qu'il ne dispose que de 112 voix dans la chambre des communes, et qu'est-ce qu'une aussi faible fraction dans une assemblée composée de 659 membres? Il est aisé de prévoir qu'il cherchera, par tous les moyens possibles, à ramener à lui son ancienne majorité. C'est ce qu'il vient d'essayer, et il y a réussi sur la question de l'Irlande. Ses avances,

ses sacrifices aux préjugés, aux passions de l'ancien parti conservateur, lui feront-ils pardonner sa défection? Est-il permis de supposer que sir Robert Peel parvienne à calmer la haine des protectionistes, dont la soif de vengeance est sans bornes? Doit-il espérer plus de pitié des whigs, dont les ressentimens viennent d'être rendus encore plus implacables par ses derniers procédés? Avez-vous remarqué ce nouveau trait de duplicité de sir Robert Peel? Lord John Russell annonce dans les premiers jours du mois de mars que le 26 il soumettra à la chambre une motion relative à l'état de l'Irlande et aux moyens d'y apporter remède. Cependant on fait observer à lord John Russell qu'une pareille discussion sera inopportune, qu'arrivant au milieu de la discussion du rappel des *corn-laws*, elle retardera et entravera le vote de cette mesure, qu'elle peut amener prématurément la retraite du cabinet, et lord John Russell déclare le 16 qu'il ajourne sa proposition. Que pensez-vous que fera sir Robert Peel? S'il croit la réforme commerciale urgente, nécessaire, capable de rendre le repos au pays agité, de mettre un terme à la famine qui, selon lui, désole une partie du royaume-uni, li doit être reconnaissant de la prudence du chef des whigs, et empêcher que rien ne retarde le vote du bill des céréales. Loin de là, il presse dans la chambre des lords le vote de la loi relative aux troubles d'Irlande, loi inique, oppressive; il l'apporte dans la chambre des communes entre la deuxième et la troisième lecture du bill des *corn-laws*, et il combat le renvoi de la discussion de cette loi sous des prétextes valables, car ils sont fondés sur les précédens parlementaires, se flattant qu'une pareille conduite et une pareille loi le réconcilieront avec les protectionistes. Est-ce là un procédé loyal, honnête, empreint de ce caractère de désintéressement que doit toujours conserver dans ses actes un véritable homme d'état?

Cette tactique a été trompée. Les conservateurs ont reçu ses avances, en profitent, et ne lui rendent ni leur estime, ni leur confiance; les whigs savent à quoi s'en tenir sur les procédés qu'ils doivent attendre de sir Robert Peel. J'aime à croire qu'ils étaient suffisamment édifiés à cet égard; aujourd'hui la mesure est comblée. Le sort de sir Robert Peel est décidé; son arrêt est prononcé. Que ce soit sur les sucres ou sur toute autre question, il se trouvera avant peu réduit à ses propres forces, c'est-à-dire dans une effrayante minorité. Cet événement est inévitable, prochain, et lui-même ne se fait à ce sujet aucune illusion. Vous me direz sans doute qu'il ne faut pas se hâter de le croire à terre, qu'il est doué tout à la fois d'une ténacité, d'une opiniâtreté de caractère extrêmes, et d'une souplesse, d'une fertilité de ressources qui dépassent toute imagination. Il ne manque pas ici de gens à vues profondes qui vous affirmeront, d'un air d'autorité, qu'avec un homme tel que sir Robert Peel, il ne faut jurer de rien; qu'il peut découvrir des expé-

diens imprévus pour jouer et battre tout ensemble et ses ennemis et ses adversaires; qu'outre cette passion du pouvoir qui l'a mis à des épreuves si humiliantes et qui lui ont si peu coûté, il est dévoré du besoin de se venger, et qu'il veut à tout prix faire payer par de cruelles représailles les outrages dont il a été accablé. Tout cela est parfaitement vrai, plausible même, mais ce sont des raisons de diplomate, et, vous le savez, les diplomates tiennent rarement compte, dans leurs calculs, de l'opinion publique et des passions. Ne vous laissez donc pas abuser par ces présomptueuses assurances. Voyez les faits, et tirez-en les conséquences les plus naturelles sans tant subtiliser. Il y a un terme à tout; il n'est pas donné à un homme si adroit, si habile qu'il soit, de conjurer long-temps les vengeances de deux grands partis.

Néanmoins j'admettrai volontiers que sir Robert Peel ne se laissera pas bénévolement arracher le pouvoir; que, sentant la profondeur de l'abîme où il va tomber, il se débattra avec vigueur et luttera jusqu'au bout contre l'arrêt fatal. La plus simple réflexion suffit pour démontrer qu'il a épuisé toutes ses ressources, et, si vous voulez bien me prêter encore quelques momens d'attention, vous verrez qu'il lui reste peu de chances de salut.

Sir Robert Peel peut dissoudre la chambre. Tout porte à croire cependant qu'il n'aura pas recours à ce parti, dangereux et pour lui et pour la tranquillité publique. S'il est sage, il hésitera à porter le débat, aujourd'hui renfermé dans l'enceinte élevée du parlement, sur le terrain brûlant des *hustings*. Il ne doit pas ignorer que, si la victoire restait à la cause de la liberté du commerce, il ne pourrait guère en profiter, et que les whigs recueilleraient à son détriment le fruit d'une lutte pour laquelle ils ont, il y a cinq ans, perdu le pouvoir. D'un autre côté, si, par cette pente à la réaction qui accompagne toujours, en Angleterre, les grandes réformes, les protectionistes triomphaient, sir Robert Peel sait mieux que personne qu'il n'a rien à attendre d'eux. Sir Robert Peel n'en appellera donc pas au pays, car la réponse du pays ne saurait lui être favorable.

Un instant, on a espéré que, grace à la fusion qui s'est opérée dans les opinions entre une partie des conservateurs et les whigs, une coalition pourrait se former. Une telle combinaison serait en effet fort avantageuse aux uns et aux autres. Sir Robert Peel, avec ses 112 voix, donnerait aux whigs la majorité qui leur manque, et ceux-ci à leur tour, en consentant à partager le pouvoir, sauveraient les conservateurs restés fidèles à leur chef de la ruine qui les menace par suite de leur récente conversion aux principes libéraux. Malheureusement pour ces derniers, cette combinaison est devenue à peu près impossible. Les whigs ne se soucient nullement de partager le gouvernement avec leurs rivaux, dont, après tout, ils ne croient pas avoir besoin, et sir Robert

Peel, après le premier moment de détresse morale où il s'est trouvé, a repris courage, et ne désespère pas de se relever.

Toutefois, comme l'opportunité d'une pareille coalition peut encore se présenter, j'en examinerai brièvement la probabilité et les chances de succès. Le principal obstacle semble être une question de personnes, et par là une combinaison de cette nature offre des difficultés que le seul rapprochement des opinions est impuissant à surmonter. Il n'y a, il est vrai, entre les amis de sir Robert Peel et ceux de lord John Russell aucun dissentiment réel, ni sur la politique intérieure, ni sur la politique étrangère. L'intérêt suffirait-il pour aplanir ces difficultés? voilà le problème. Je ne parle pas de la répugnance que pourraient avoir les whigs à s'allier avec d'anciens amis défectionnaires, tels que sir James Graham et lord Ripon. Vous savez parfaitement en France combien s'effacent vite les répugnances, les antipathies politiques. L'embarras réel se trouve dans la distribution des portefeuilles. Qui aurait, par exemple, le département des affaires étrangères? Qui serait préféré, de lord Aberdeen ou de lord Palmerston? Lord Aberdeen réunirait probablement beaucoup de suffrages. Il a conquis l'estime générale et la considération même des whigs par son caractère droit, élevé, par sa prudence, sa fermeté tempérée de manières douces, conciliantes, par la sagesse avec laquelle il a conduit les affaires de son département : il est en outre partisan sincère et éclairé de la liberté du commerce et du rappel complet et immédiat des *corn-laws;* mais alors quelle serait la situation de lord Palmerston?

Je veux admettre que, sous l'empire de circonstances pressantes et par un louable esprit de conciliation, lord Palmerston fût porté à faire de grands sacrifices aux intérêts de son parti; néanmoins je ne puis croire qu'il consentît, si ses amis revenaient au pouvoir, à ne pas rentrer dans le département des affaires étrangères. Lord Palmerston n'ignore pas l'effroi que cause son caractère vif, entreprenant, audacieux, les craintes dont lord Grey a été si récemment l'organe. Il est forcé de reconnaître que la majorité du pays, passionnément attachée au maintien du *statu quo* en Europe et en Orient, est disposée à regarder son retour dans cette partie délicate de l'administration comme dangereux pour la conservation de la paix, qu'elle s'imagine surtout que la France lui garde une vive rancune de ses procédés fort peu courtois, et que sa politique peut gravement compromettre ce que l'on veut bien appeler l'entente cordiale. Ces craintes, ces répugnances, cet effroi, blessent et irritent profondément lord Palmerston. Il se croit mal jugé, calomnié, et par cette raison même il désire avec une ardeur inexprimable de reprendre la direction des affaires étrangères, afin de montrer qu'on se méprend sur ses intentions, et qu'il n'a rien de plus à cœur que la durée et l'affermissement de la politique de paix. Il donne même,

dit-on, au sujet de sa conduite passée, des explications que vous devinez et que je ne répéterai pas. Il est de très mauvais goût de dire à un peuple que son honneur, sa dignité, peuvent être séparés des intérêts, des convenances de son gouvernement, et de pareilles raisons ne sauraient vous satisfaire. D'un autre côté, il est dur à un homme d'état de la valeur de lord Palmerston de passer pour un brouillon querelleur, qui n'aspire qu'à mettre le monde à feu et à sang. Aussi, toucher à sa politique, à ses intentions, en contester la bonne foi, l'à-propos, la justesse, la sagesse, l'utilité, c'est l'offenser personnellement, et cela est facile à concevoir.

Vous comprenez donc aisément que lord Palmerston ne se résignera jamais à un arrangement qui l'exclurait du ministère des affaires étrangères, et sans parler des liens étroits d'amitié, de confiance qui l'unissent à lord John Russell et à la plupart de ses anciens collègues, lord Palmerston est un personnage trop considérable pour n'être pas compté. Un parti sage, habile, comme le sont les whigs, n'offense pas de gaieté de cœur, par une exclusion injurieuse pour son caractère, un homme fier, redoutable par son éloquence, adroit, expérimenté dans la tactique parlementaire comme dans le gouvernement, et lord Palmerston réunit ces rares mérites.

En France, vous ne rendez pas justice à lord Palmerston. Vous avez peut-être de bonnes raisons pour cela. Il a été la cause d'une profonde humiliation pour votre pays; il vous a prouvé, chose que vous vous refusiez à croire, qu'il ne vous était pas permis de tenir en Europe la place qui vous appartient, que l'on pouvait vous outrager, et qu'il n'y avait à cela ni courage, ni témérité, car on était assuré de l'impunité. Vous auriez tort néanmoins de lui en vouloir. Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre. Tiendriez-vous pour un malhonnête homme le tuteur qui, pour étendre ce qu'il croit être le droit de son pupille, vous ferait un procès, et en serait-il plus coupable s'il avait d'avance la certitude que vous n'oserez le soutenir? Appelleriez-vous querelleur l'homme qui n'aurait qu'à élever la voix pour vous faire reculer? Derrière lui, en son absence, vous lui donnez les épithètes les plus insultantes, vous le traitez comme le dernier des hommes; mais vous avez un si vif sentiment de ce qu'il peut oser à votre honte, qu'au moment où vous croyez que vous allez vous retrouver en la présence de cet homme, dans la crainte qu'il ne conserve quelque souvenir de ses outrages, vous lui faites des avances! Vous m'entendez, monsieur. On a beau répéter chez vous que lord Palmerston est un boute-feu : on sait parfaitement, et aussi bien que nous, que cela n'est pas vrai. Quand on n'a pas de cœur, il est plus aisé de calomnier son ennemi que de s'en faire respecter. Ces injures ne font pas de tort à lord Palmerston dans notre esprit. Nous en sommes d'autant plus fiers. Nous pensons tous comme cet Américain qui, se présentant aux suffrages de ses conci-

toyens, pour prouver qu'il était digne d'être leur premier magistrat, fit imprimer à cent mille exemplaires les injures que lui adressait lord Brougham. Nous pratiquons volontiers en Angleterre, comme aux États-Unis, ce vieux proverbe : Dis-moi qui te loue, et je te dirai qui tu es.

N'en doutez pas, monsieur, il n'y a personne ici qui n'ait une grande reconnaissance pour la politique de lord Palmerston. Nous n'ignorons pas que sa plus ardente passion a été de faire respecter le nom anglais dans le monde entier, et ce n'est pas un crime à nos yeux. Pour atteindre ce but, lord Palmerston eût-il jeté témérairement une menace de guerre dans la balance, nous ne voyons pas grand mal à cela. Nous ne méprisons pas au même degré que bien des gens parmi vous ces sentimens de dignité et d'honneur national, et nous aimons que l'on sacrifie tout pour conserver intact ce bien si précieux, dût-on mettre en péril nos intérêts matériels. En vous parlant ainsi, je n'exprime que l'opinion générale. Voyez plutôt. On a blâmé lord Palmerston, il est vrai, ses ennemis ont calomnié ses actes; mais son successeur, lord Aberdeen, a-t-il réparé une seule des fautes qu'on lui reproche, un seul des torts qu'il a eus avec vous? Nullement. Il a suivi exactement la même politique, et il en a recueilli les fruits. C'est grace à ce que l'on appelle les témérités de lord Palmerston qu'il a été permis à lord Aberdeen de se donner la réputation d'ami de la paix à tout prix. Le souvenir du langage que peut tenir et des mesures auxquelles peut recourir un ministre anglais, voilà ce qui rend si facile la tâche de lord Aberdeen, et la complaisance de votre gouvernement appelle l'esprit modéré et conciliant de ses actes; mais tenez pour certain que, si les mêmes circonstances se reproduisaient, vous trouveriez dans lord Aberdeen un ministre aussi téméraire que vous accusez lord Palmerston de l'avoir été, et vous lui feriez une gratuite injure de penser le contraire. C'est donc à tort que bien des gens se flattent parmi vous que de longtemps lord Palmerston ne reviendra aux affaires, que la réputation qu'ils lui ont faite de rechercher la guerre et le trouble empêchera tout premier ministre prudent de l'admettre dans son cabinet. D'abord, permettez-moi de vous dire que les personnes qui tiennent le plus haut ce langage n'en pensent pas un mot, et, le jour où lord Palmerston reprendra le département des affaires étrangères, long-temps même avant ce jour, vous les verrez protester qu'ils sont ses meilleurs amis et ses plus humbles serviteurs. Ne soyez donc pas dupe de cette confiance mensongère, et soyez assuré au contraire que le jour où lord John Russell prendra le pouvoir (et ce jour est très proche), lord Palmerston redeviendra ministre, et ministre des affaires étrangères. Si vous connaissiez mieux le caractère et la valeur de cet homme d'état, cette assertion ne vous étonnerait pas.

Vous ignorez peut-être, monsieur, qu'après lord John Russell lord

Palmerston est, dans la chambre des communes, l'homme le plus considérable du parti whig, et que, si lord John Russell laissait vide sa place de *leader*, elle ne pourrait être remplie que par lui. Entré presque au sortir de l'université dans le gouvernement, lord Palmerston est resté, jusqu'à l'âge de cinquante ans, perdu dans la foule, et, bien qu'il eût rempli pendant près de vingt ans les fonctions de ministre de la guerre, sans place dans le cabinet, il est vrai, bien qu'il eût fréquemment été appelé à prendre la parole dans la chambre des communes, il n'avait acquis la réputation ni d'homme d'état ni d'orateur. On le tenait tout au plus pour un de ces excellens *red-tapists*, comme nous appelons ici les hommes de bureau, qui font la force d'une administration, mais qui ne seront jamais capables de sortir de cette étroite sphère. Aujourd'hui lord Palmerston est, de l'avis commun, un excellent ministre, laborieux, exact, appliqué à ses devoirs; il est le premier lieutenant de lord John Russell, et, seul de tout le parti whig, il pourrait être son rival, si l'envie lui en prenait. Ce parleur du second ordre a révélé, à un âge où la plupart des hommes sentent faiblir leurs facultés, un talent, une puissance, un art consommé, qui le placent au niveau des premiers orateurs du parlement. Il a conservé à soixante ans la force de constitution, la chaleur, l'activité, la passion, l'enthousiasme qu'il avait à vingt ans, toutes ces qualités en un mot de la jeunesse qui en font le plus bel ornement et aussi les défauts.

C'est comme *debater* que lord Palmerston doit être rangé le plus haut. Dans cet art si difficile, aucun orateur du parti whig ne peut lui être comparé. Inférieur à lord John Russell pour le tact, la sagacité, l'art de manier les hommes, à M. Shiel et à M. Macaulay pour la déclamation passionnée, à M. Charles Buller et à M. Cobden pour la force de l'argumentation, il a sur eux tous une supériorité incontestée dans l'arène de la discussion. Maître de lui-même, il discute froidement, sérieusement, comme s'il n'était pas en cause. On le prendrait pour un artiste qui n'aime de la victoire que la satisfaction d'avoir triomphé, plutôt que pour un orateur politique, un homme d'état dont l'avenir est en jeu, qui travaille pour le succès de son parti, et attend au bout de la lice les dépouilles opimes du vaincu. Preste, adroit, il sait toujours et à propos ce qu'il faut dire, et comment il faut le dire pour mettre le droit ou les rieurs de son côté. A cet accent noble, à ces manières franches, ouvertes, on reconnaît le *gentleman*, le grand seigneur, et ce n'est pas une des moindres causes de ses succès. Par cela même que lord Palmerston est un *debater* éminent, il néglige, et il y est forcé, des succès plus durables. Le *debater* ne songe guère à la postérité; il n'a pas le loisir de travailler pour elle. Le résultat de la discussion, voilà tout ce dont il s'occupe. Aussi les discours de lord Palmerston supportent-ils difficilement l'examen. Ils manquent en général de cette forme polie et

savante qui assure la vie aux productions de la parole. Vous y trouverez peu de maximes générales d'une application constante, et jamais de ces élans passionnés tels que les inspire l'enthousiasme calculé. Le langage en est simple, un peu nu, dénué d'ornemens littéraires. Néanmoins, même dans les répliques les plus promptes, les moins préparées, le style est vif, pur, bien coupé. C'est dans la disposition des matières, l'arrangement des argumens, que l'on reconnaît l'artiste consommé; si, en étudiant ses discours à loisir, on y trouve bien des détails à reprendre, on y sent aussi un travail extrême que dissimule à peine la négligence de la forme. Après tout, il est impossible de ne pas reconnaître, dans toutes les paroles de lord Palmerston, un esprit très cultivé, discipliné, mûri par une longue expérience des affaires et des luttes oratoires. A en juger par certains passages de ses discours, il est évident qu'il n'eût tenu qu'à lui de prendre place parmi les premiers orateurs de son pays. Plusieurs de ses discours, réellement très beaux, resteront; malheureusement le nombre en est petit, et on le regrette en les lisant.

Comment avec toutes ces qualités lord Palmerston ne serait-il pas très compté dans un parti? Vous conclurez avec moi, monsieur, que lord John Russell serait le plus insensé des hommes, s'il sacrifiait un aussi précieux lieutenant et ami aux clameurs d'une opinion égarée et au mécontentement de votre gouvernement. L'influence de lord Palmerston dans la société est au moins aussi considérable que l'influence qu'il exerce sur la chambre des communes. Homme du monde, élégant, aimant les plaisirs, charmant en un mot comme l'étaient autrefois vos gentilshommes, ses succès de société ne peuvent être comparés qu'à ses triomphes oratoires, et ces avantages ne sont nullement à dédaigner dans un ministre des affaires étrangères, chez qui la souplesse et la subtilité d'esprit sont aussi nécessaires que la force et l'étendue. M. Guizot, vous ne l'ignorez pas sans doute, en a fait maintes fois la triste expérience, et je doute fort qu'il l'ait oublié. Ce qu'un homme comme M. Guizot peut le moins oublier, ce sont les mécomptes de l'amour-propre.

Ainsi, quand même, à tous autres égards, une coalition serait possible, elle ne le serait qu'avec le sacrifice de lord Palmerston ou de lord Aberdeen, et, par tout ce que je viens de vous dire, vous voyez qu'il ne faut pas y songer. Une difficulté encore plus grave serait la question de la présidence du cabinet. A qui de sir Robert Peel ou de lord John Russell appartiendrait la prééminence? car dans la pratique du gouvernement anglais les fonctions de premier ministre sont réelles et effectives; à lui seul revient la conduite de tous les détails de l'administration; il exerce dans toutes les affaires une suprématie absolue : ses collègues ne sont dans le fait que des subordonnés dociles. En outre, sir Robert Peel et lord John Russell sont tous deux membres de la chambre

des communes, et ils ne pourraient raisonnablement y conserver tous deux à la fois la place qu'ils y tiennent aujourd'hui comme rivaux.

Toute espérance de coalition entre les whigs et les conservateurs *free-traders* doit donc être abandonnée. Pour admettre la supposition d'un pareil arrangement, il faudrait faire abstraction des passions, des intérêts privés qui jouent un si grand rôle dans toutes les combinaisons politiques. Il ne reste plus à sir Robert Peel qu'un seul parti, bien pénible assurément, mais inévitable, c'est de faire de nécessité vertu, et de se retirer de l'arène bruyante de la chambre des communes dans les honneurs de la pairie. Sir Robert Peel acceptera-t-il cette alternative, d'ailleurs très flatteuse pour un homme nouveau comme lui? On le dit, pourtant j'en doute encore. Quand on a, pendant si long-temps, joué le premier rôle, il est difficile de se résigner à une condition comparativement obscure et secondaire. Tentera-t-il de tenir la campagne et de réunir autour de lui un parti mixte flottant entre les whigs et les protectionistes? Cela pourrait arriver. Il est impossible de décider quelle sera sa conduite, car il l'ignore sans doute encore lui-même. Quoi qu'il fasse, son arrêt est prononcé. Son rôle est fini pour bien long-temps, sinon pour toujours.

Ne vous sentez-vous pas ému, monsieur, de cette ruine? Quant à moi, qui ne crois pas que l'on puisse être trop sévère envers ce ministre, je ne peux m'empêcher de déplorer une aussi triste fin. Quelle leçon pour les ambitieux! Mais sir Robert Peel n'a-t-il pas mérité un pareil châtiment? n'est-il pas d'un bon exemple pour la morale publique que de telles chutes avertissent les hommes qu'il ne se peut rien fonder de solide sur le sable mouvant de l'intérêt privé?

Quand on considère le caractère, l'esprit, la conduite passée de sir Robert Peel, il n'y a rien qui doive surprendre dans ce qui lui arrive aujourd'hui. On chercherait vainement en lui des vues élevées, des principes fermes et constans. Toute sa vie, il a servilement marché sur les traces d'autrui. Il a opéré, il est vrai, d'importantes, d'utiles réformes, mais il n'en a pas eu l'initiative. En matière de finances, d'économie politique, de législation criminelle, a-t-il fait autre chose que d'appliquer les vues émises par Horner, par Huskisson, par sir Samuel Romilly? Sans les propositions de lord John Russell en 1841, eût-il eu la pensée de ses réformes commerciales? et, s'il n'eût été menacé d'être devancé par les whigs sur le rappel des *corn-laws*, eût-il soulevé cette question? Non, assurément, et par cela même on serait fondé, jusqu'à un certain point, à refuser à sir Robert Peel le titre d'homme d'état. En effet, dans tous les temps, on a réservé ce nom aux ministres qui, représentant une grande idée, se sont appliqués à la développer, à la faire passer dans les lois. Voilà ce qui constitue le véritable homme d'état. Or, peut-on considérer comme tel un ministre qui, dans toute sa vie, n'a pas eu l'initiative d'une mesure importante, dont l'unique

souci est d'observer l'état de l'atmosphère et de se tourner du côté où souffle le vent?

Un autre défaut de sir Robert Peel, c'est son manque de sens moral. Depuis bien des années, il s'est trouvé à la tête, il a eu entre les mains les destinées d'un parti dont il n'avait ni les préjugés, ni les passions. Quel usage a-t-il fait de cette confiance? Toutes les fois que son intérêt l'a exigé, il a sacrifié sans pitié la fortune de ce parti; il a imposé aux tories l'émancipation des catholiques, dont il avait paru jusque-là le plus ardent adversaire; il s'est rallié à la réforme parlementaire, quand il a cru qu'il y pouvait trouver quelque profit; il a forcé les conservateurs d'accepter l'abaissement des droits du tarif, pour enlever aux whigs l'initiative de cette mesure populaire, et aujourd'hui il leur demande de s'associer au rappel de la législation des céréales, qui doit porter une grave atteinte à la constitution de la propriété foncière.

Il faut rendre toutefois cette justice à sir Robert Peel, que dans tous ces actes où il se montrait infidèle à son mandat il a fait preuve d'une rare indépendance de caractère, et qu'il a hardiment, intrépidement, marché à son but. Bien des gens chez vous ne sont si prodigues de louanges envers ce ministre que parce qu'ils s'imaginent qu'il y a entre leur situation et la sienne quelque ressemblance. Ces gens-là ne se doutent pas combien ils sont dupes de leur vanité, et quel abîme sépare sir Robert Peel des ministres qui chez vous s'intitulent orgueilleusement conservateurs. Entre eux et sir Robert Peel, il n'y a de commun que le nom et une égale absence de principes, voilà tout. Sir Robert Peel veut marcher avec l'opinion publique; pour se maintenir au pouvoir, il sacrifie les intérêts de son parti, mais il a le bon esprit de ne pas distinguer ses intérêts personnels des exigences du pays. Est-ce là ce que font chez vous les ministres de la majorité conservatrice? Loin de marcher avec l'opinion publique, loin d'écouter la voix de la nation, ils négligent ses vœux les plus chers, pour complaire à une poignée d'individus aveugles, obstinés, intolérans. On ne les accusera jamais de trahir la confiance de leur parti : ils en sont les dociles esclaves, et je ne sais laquelle des deux conduites est la plus condamnable. Ce n'est pas sir Robert Peel qui, pour garder un pouvoir précaire, contesté, s'opposerait aux plus sages réformes, insulterait à la juste susceptibilité d'un peuple fier, abaisserait la morale publique de dessein délibéré, et ferait de la corruption son unique appui, son unique moyen de gouvernement. Le reproche qu'on adresse à sir Robert Peel, d'être à la remorque de l'opinion au lieu de la diriger, comme il sied aux véritables hommes d'état, pourrait-on le faire à des ministres qui en dédaignent, en méprisent l'expression à l'égal des passions les plus mauvaises? Engagé dans les rangs d'un parti retardataire, on peut, pour excuser ce que ses anciens amis appellent sa trahison, admettre qu'il a passé sa

vie à éclairer ce parti, à le ramener à des sentimens raisonnables, à le corriger de ses préjugés étroits; on ne peut pas du moins dire de lui qu'ayant débuté sous le drapeau de la cause libérale, avocat ardent des idées du progrès, il leur ait été infidèle. Tout au contraire, il a cherché à se les approprier. Cela est bien quelque chose, et, si sévère que l'on se montre pour sir Robert Peel, on est forcé d'avouer qu'il est de pires ministres que lui.

Il est facile de voir ce que sir Robert Peel a gagné à sa conduite; ce que les conservateurs en ont recueilli de plus clair est la ruine momentanée de leur influence dans le pays. Les whigs seuls peuvent être tenus à quelque reconnaissance envers sir Robert Peel. En pensant faire ses propres affaires, en croyant affermir son administration sur la base de toutes les opinions modérées, il a mis en déroute un parti qui avait résisté aux plus rudes guerres parlementaires. Comme à ses yeux le comble de l'habileté était de se faire l'écho de l'opinion publique, il a entraîné les tories sur le terrain de leurs adversaires, où ils ne pouvaient soutenir la lutte. Il ne s'apercevait pas qu'en empruntant les idées, les vues des whigs, il préparait le triomphe de ces mêmes idées et en même temps du parti qui les proclamait. Loin de donner une force nouvelle aux tories en les déguisant sous le nom de conservateurs, il leur enlevait avec leurs préjugés la vigueur originelle qui les soutenait, et les amenait insensiblement à se convertir aux principes de leurs ennemis.

Que sir Robert Peel ait par là rendu un important service à la cause libérale, qui en doute? mais depuis quand la fin justifie-t-elle les moyens? « Il est de l'intérêt du pays, écrivait récemment un noble esprit dont je suis heureux d'emprunter les paroles, il est de l'intérêt du pays que les hommes qui le gouvernent soient purs et d'un esprit élevé, qu'ils n'aient que des vues généreuses, qu'ils soient fidèles à leurs convictions, fermes dans leurs attachemens, prêts à affronter avec courage la proscription d'une cour et à porter avec patience les outrages de la multitude. Il est de l'intérêt d'un pays, lorsqu'il y a tant de routes à la fortune et tant de sources de jouissances tranquilles, que le grand art du gouvernement ait ses attraits pour ceux qui ne cherchent ni leur fortune dans les émolumens des places, ni leur amusement dans les excitations des intrigues politiques. Les hommes qui sont capables par le talent, préparés par l'éducation, et propres par leur intégrité à remplir les emplois les plus élevés dans le parlement et dans le cabinet, doivent être encouragés par de nobles exemples et enflammés par cet amour de la renommée qui élève l'esprit à mépriser les plaisirs et à vivre une vie laborieuse; mais cela ne peut arriver que s'il est clairement démontré que le mérite éminent est accompagné d'une haute fortune, que si l'opinion vulgaire qui abaisse les poursuites de la politique ne peut souiller le pur miroir par lequel les véritables hommes d'état sont

éprouvés dans le jugement de la postérité. C'est par ce sentiment intime que Dante nous dit avoir été soutenu, lorsqu'il représente son guide lui commandant de mépriser les basses calomnies de ses ennemis :

> Perchè s' infutura la tua vita
> Vie piu che'l portar delle lor injurie. »

Ces paroles de lord John Russell sont autant la condamnation de la vie politique de sir Robert Peel que le meilleur éloge de sa propre carrière. Lord John Russell peut être regardé comme un véritable homme d'état. Il est tout à la fois l'honneur et l'orgueil de la cause libérale. En passant en revue les principaux traits de la vie de lord Grey et de lord Spencer, en montrant dans ces deux hommes de bien les partisans fermes et désintéressés des réformes politiques et religieuses, lord John Russell a en quelque sorte tracé son propre portrait. Il semble dire : Si j'avais vécu de leur temps, si j'eusse été à leur place, j'aurais agi comme eux, et ce retour sur lui-même, presque involontaire, est aussi exempt d'exagération que de vanité. En se rattachant à ces apôtres de la liberté, il rappelle qu'il est de cette école de politiques qui placent au premier rang, parmi les vertus d'un homme d'état, une intégrité irréprochable, un dévouement inaltérable aux principes, le sacrifice de soi-même, l'attachement à son parti, la droiture du cœur, un égal dédain pour les mépris de la cour et pour la faveur populaire.

Ainsi se présente, en effet, lord John Russell. Depuis le jour où il est entré à la chambre des communes, à l'âge de vingt-un ans, il n'a cessé de se faire le champion infatigable des principes de la liberté civile et religieuse. Chaque session, on le voyait, avec cette ténacité froide et passionnée qui le caractérise, reproduire sous différentes formes, développer et soutenir les mêmes motions, toujours repoussées par la majorité. Il mérita par là d'être choisi pour présenter au parlement le bill de réforme. C'est de ce moment que commence véritablement la carrière d'homme d'état de lord John Russell. Jusque-là modeste et désintéressé, son plus grand mérite, aux yeux des whigs, avait été de porter un nom cher à la cause libérale. Fidèle au rôle qu'il s'était marqué dès son début, il resta dans l'administration, où il n'occupait qu'un emploi secondaire, l'organe des principes d'un libéralisme modéré. A mesure que la désunion se glissait dans les rangs du parti vainqueur, et surtout parmi les membres du cabinet réformiste, à mesure que les uns, tels que lord Grey et lord Spencer, se retiraient mécontens, que les autres, effrayés des allures révolutionnaires, passaient à l'ennemi, lord John Russell prenait une position plus nette et plus considérable. Ses amis découvraient en lui des talens supérieurs que son caractère discret et réservé avait jusque-là tenus dans l'ombre, et que les circonstances faisaient éclater. La direction du parti whig dans la chambre des communes ne tarda pas à lui

échoir, et sous le ministère Melbourne il devint en réalité l'ame du gouvernement, se chargeant tour à tour du département où sa fermeté, sa prudence, étaient nécessaires. Alors se manifestèrent en lui toutes les qualités d'un chef de parti; son caractère, ses vues politiques, son talent oratoire, son habileté consommée à conduire les débats, son adresse à manier les hommes, se développèrent harmonieusement, et l'estime, la confiance de ses amis, le respect de ses adversaires, furent désormais acquis à lord John Russell.

Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus excellent dans lord John Russell, c'est le caractère. En toutes choses, dans toutes les circonstances, il conserve une inflexible droiture. L'art de se plier aux nécessités du moment lui est inconnu. Le talent de tromper ses adversaires, de mystifier ses amis, que sir Robert Peel possède à un si haut degré, lui est étranger, et, le possédât-il, il rougirait de s'en servir. Ses discours sont en harmonie avec son caractère et son esprit. Il expose ses idées avec clarté, sans prétendre à l'élévation, ne visant ni au sublime ni à l'éloquence, et rencontrant souvent l'un et l'autre. Il va droit au but, naturellement, sans effort. On dirait qu'il a à peine songé à ce qu'il dit, tant ses paroles coulent avec aisance, ne laissant aucune face de la question de côté, examinant le fort et le faible. Vous vous laissez entraîner avec complaisance à ce flot naturel de bon sens, d'honnêteté; puis tout à coup, à une idée profonde, originale, hardie, vous êtes réveillé en sursaut, et vous joignez vos applaudissemens à ceux de la chambre. C'est que, sous cet air discret, modeste, se cache un homme d'état austère, expérimenté, un esprit profond qui rappelle, bien qu'avec moins d'éclat, par ses nobles élans, l'admirable nature de Fox, le modèle et l'idole de lord John Russell; et c'est par ce côté surtout qu'il exerce tant d'empire sur son parti, qui trouve en lui comme dans une source vive et abondante l'expression la plus exacte, la plus naturelle, de ses sympathies, de ses sentimens, de ses instincts : lord John Russell est en quelque sorte la tradition vivante du *whigghisme*.

Vous me croirez sans peine, j'imagine, monsieur, si j'ajoute qu'il suffirait à lord John Russell de bien peu d'efforts pour être un orateur parfait. Malheureusement il paraît dédaigner les qualités brillantes et péniblement acquises de l'éloquence. Son langage est toujours choisi; son style, simple, élégant, tel qu'il sied à un gentilhomme du nom de Russell. Néanmoins ses discours, faute de ce je ne sais quoi qui n'appartient qu'aux natures éloquentes par instinct et fortifiées par de patientes études, ne produisent pas à la lecture ni même à l'audition un effet entraînant. En l'entendant, en le lisant, on est uniquement persuadé, convaincu par l'autorité de l'homme. Combien serait plus puissante la parole de lord John Russell, si elle était revêtue de ce riche vêtement qui est l'heureux don de M. Macaulay et de M. Shiel; mais

aussi que d'excellentes qualités que ne saurait donner l'art le plus consommé!

Quelle clarté, quelle précision, quelle netteté! Dans tout ce qui sort de sa bouche se retrouve au souverain degré l'empreinte de son caractère résolu, intrépide, réfléchi. On sent que ses paroles ont été soigneusement pesées, mûries par la méditation. Jamais il ne se laisse emporter à l'ardeur de la lutte et aux entraînemens de la passion; toujours calme, maître de lui-même, il ne dit que ce qui lui plaît, et garde une réserve d'argumens qui donnera au moment décisif du combat. Ne reconnaissez-vous pas à ce portrait un *debater* et un tacticien de premier ordre? C'est là aussi le mérite incontesté de lord John Russell; nul ne connaît comme lui l'histoire du passé et les choses du présent, les précédens qui ont force de loi dans la constitution, la chronique des partis, les opinions de ses adversaires, leur humeur, et il s'en sert dans l'occasion avec une présence d'esprit accablante. Jamais on ne vit une mémoire plus riche et plus fidèle. Pourtant dans ses attaques les plus vives percent la bonté et l'honnêteté de son cœur : jamais de ces invectives, de ces sarcasmes qui font de mortelles blessures, et, plutôt que de causer un moment de souffrance, il se priverait de l'argument le plus péremptoire. Une ironie fine, délicate, ingénieuse, courtoise, voilà tout ce que lord John Russell se permet, et par un aussi noble procédé il force ses adversaires à se renfermer à son égard dans ces allures de bonne compagnie.

Tel est l'homme qui sera appelé à succéder à sir Robert Peel, et, si je me suis bien fait comprendre, vous ne doutez pas que cet événement ne soit aussi inévitable que prochain. Tout le monde en est ici convaincu, et on s'y prépare. S'il pouvait en être autrement, quel serait le sens de la visite que lord Palmerston va vous faire? Je n'ai assurément pas la prétention d'être dans le secret des dieux, mais une telle démarche dans ce moment en dit plus à l'appui de mes conclusions que toutes les raisons que je vous ai données. A quoi servirait à lord Palmerston son voyage à Paris, s'il ne lui permettait à son retour de répondre aux négocians de la Cité qu'il a été comblé aux Tuileries de toutes les prévenances imaginables, et que, grace à une aimable médiatrice, la meilleure intelligence règne entre M. Guizot et le futur ministre des affaires étrangères du cabinet de lord John Russell? De telles assurances ne peuvent manquer de calmer les inquiétudes les plus rebelles, vous l'imaginez sans peine. Cependant ne croyez-vous pas aussi, monsieur, que, ce but atteint, lord Palmerston, qui est un homme d'esprit dans toute l'acception que vous donnez à ce mot, pourrait bien souvent se dire en souriant : Ah! le bon billet qu'a La Châtre?

*****

DE

LA PHYSIOLOGIE.

IMPORTANCE ET PROGRÈS DES ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES.[1]

I. — CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Les plantes, les vers, les insectes, les poissons, les reptiles, les oiseaux, les quadrupèdes et l'homme, tel est l'objet de la physiologie, ou mieux, biologie. Rechercher ce qu'ont de commun ces êtres si divers, déterminer les conditions de la vie, en trouver, si je puis parler ainsi, les voies et moyens, et, avec des phénomènes aussi complexes, fonder une doctrine scientifique, certes c'est un des plus laborieux et difficiles problèmes que l'esprit humain se soit proposés, et l'avoir résolu est une de ses grandes gloires. Non qu'il faille entendre que la physiologie soit arrivée à la perfection, loin de là : elle est véritablement à son début; mais il faut entendre que, désormais constituée, elle possède sa méthode et ses principes. Elle a cessé d'être ce qu'elle a été durant tant de siècles, une demi-science. Un mot sur son histoire me fera comprendre. Cette histoire est déjà longue, et le vaste intervalle de temps employé témoigne

(1) *Manuel de Physiologie*, par J. Müller, professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Berlin; traduit de l'allemand, avec des annotations par A.-J.-L. Jourdan, de l'Académie royale de Médecine. — Paris, chez J.-B. Baillière, 1845, 2 vol. in-8°.

des immenses difficultés qu'offrit à l'esprit humain l'infinie complication des choses vivantes.

La Grèce a été le berceau de la physiologie. Les sciences se sont développées en raison de leur simplicité; la plus facile de toutes, les mathématiques, a eu des rudimens en Égypte, en Phénicie, en Chaldée, avant que les Grecs, s'en emparant, y eussent fait tant et de si rapides progrès; de même, des essais astronomiques précédèrent les découvertes de l'école grecque : rien de pareil ne se voit pour la physiologie; elle naquit de la médecine (les sciences sont nées des arts) à peu près vers l'époque où florissait Hippocrate. Toutefois le premier travail physiologique qui nous soit parvenu appartient à Aristote, et ce premier travail est un chef-d'œuvre. Description d'un nombre immense d'animaux, comparaison des parties entre elles, vues profondes sur les propriétés essentielles à la matière vivante, tout cela se trouve dans les admirables ouvrages du précepteur d'Alexandre. Cependant les notions étaient encore si imparfaites, qu'Aristote ne connaît pas les nerfs; or, imaginez quelle lacune doit faire, dans l'intelligence du mécanisme animal, l'ignorance d'un rouage si essentiel. Mais les travaux succèdent aux travaux, les observations aux observations, et l'école d'Alexandrie détermine anatomiquement et physiologiquement les principales propriétés du système nerveux. Environ quatre cents ans plus tard, Galien agrandit, systématise, résume la science, dont l'ère antique allait se clore. En effet, le monde occidental entrait dans une période de révolutions sans exemple. Pendant qu'une nouvelle religion s'établissait, et, créant une puissance spirituelle à côté de la temporelle, changeait les conditions de la société romaine, les barbares du Nord rompaient les digues et apportaient à tant de désordres un nouvel élément de perturbation. Dès-lors tout fut à refaire, sociétés, empires, religion, langues même. Au sein de cette pénible élaboration, il n'y avait pas place pour l'agrandissement des sciences. Ce qu'on pouvait désirer, c'est qu'elles s'entretinssent comme un feu caché sous la cendre; et, de fait, elles s'entretinrent, la tradition ne fut pas rompue. Dans cet interrègne, les Arabes saisirent un moment le sceptre scientifique, et ce fut Galien qui reparut à la lumière dans le livre des musulmans. L'Occident, qui sortait de son chaos par ses propres efforts, stimulé de plus par l'influence des Arabes, prit part à l'œuvre, et ici encore Galien devint le docteur irréfragable. Ainsi la science moderne conservait pour base la science antique.

Ce fut en effet de là qu'à la renaissance les travaux partirent. Ils furent complètement dans la direction ancienne, c'est-à-dire qu'on s'efforça de plus en plus de découvrir le mécanisme anatomique du corps vivant. Cette direction, suivie avec ardeur, continua de donner de beaux et grands résultats. Ainsi fut dévoilée la circulation du sang, qui, à chaque tour, prend de l'oxygène dans les vaisseaux capillaires du pou-

mon, et le perd dans les vaisseaux capillaires du reste du corps; ainsi furent reconnues les voies par où le chyle parvient des intestins dans le courant circulatoire; enfin, de nos jours même, ainsi fut constatée cette distinction capitale entre les nerfs, les uns consacrés au mouvement, les autres à la sensibilité. Malgré tous les services rendus par cette étude, malgré tous ceux qu'elle rendra encore, la physiologie serait restée incomplète et boiteuse, si une autre route ne lui avait été frayée. La recherche anatomique des fonctions laisse dans une ignorance absolue sur des questions fondamentales. Dès les premiers temps, les observateurs s'aperçurent que les plantes puisent leur aliment dans l'air et dans la terre, et que les animaux se nourrissent de substances végétales; de la sorte, en définitive, c'est avec les élémens inorganiques que se composent les corps organisés. Quelles substances les végétaux prennent-ils dans le sol? quel agent l'air atmosphérique fournit-il aux êtres vivans? quelle combinaison les élémens subissent-ils en entrant dans les corps animés? et, en ces corps même, quelles affinités s'exercent? Comment la sève donne-t-elle naissance aux gommes, aux sucres, aux jus de toute espèce, et le sang, à la bile, à la salive, aux larmes? Toutes ces questions devaient rester sans réponse, car elles ressortissaient à une science dont la constitution définitive n'a pas encore un siècle. Ainsi, on le voit, les anciens avaient abordé la physiologie par le seul côté qui leur fût accessible, par l'anatomie; et, quelque progrès qu'on pût faire, on ne devait jamais avoir qu'un fragment de science. Cependant, lorsque la chimie eut été créée, quand on eut reconnu dans les corps vivans l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone, qui jouent un si grand rôle dans la nature inorganique, alors la physiologie fut pourvue de tous ses moyens et maîtresse de son domaine. A ce point de vue, elle est postérieure à la chimie, qui, elle-même, l'est à la physique, qui l'est à l'astronomie, qui l'est aux mathématiques. Ces sciences se sont succédé dans l'ordre de leur complication et de leur difficulté, d'autant plus tôt amenées à un haut point de culture qu'elles sont plus simples et par là d'un abord plus facile à l'esprit humain. Et ici on ne peut pas ne pas être frappé d'une réflexion, c'est qu'à vrai dire nous en sommes seulement au vestibule des sciences. Laissant de côté les mathématiques et l'astronomie, qui, elles du moins, commencent à avoir quelque antiquité, voyez les autres. C'est vers le temps de Galilée que naît la physique, c'est dans le XVIIIe siècle que se constitue la chimie, c'est de nos jours que les bases de la physiologie se complètent; enfin, pour avoir le cadre entier des connaissances spéculatives, il faut y faire entrer l'histoire ou science sociale, et c'est un auteur contemporain, M. Auguste Comte, qui en a tracé les premiers linéamens dans sa *Philosophie positive*.

Parmi ceux qui ont notablement contribué aux récens progrès de la

physiologie est rangé M. Müller, célèbre non-seulement en Allemagne, mais encore dans toute l'Europe. Quatre éditions de son traité témoignent de la haute réputation de l'auteur et du succès de son enseignement; la traduction, on n'en peut pas douter, rencontrera de l'accueil en France. Sans aller contre la destination de cette *Revue*, je me servirai de l'excellent livre de M. Müller comme d'un texte, pour exposer, en suivant les grandes divisions de l'auteur allemand et le plan qu'il s'est tracé, les notions les plus générales de la science.

Des *Prolégomènes* sont consacrés à l'examen de diverses questions préparatoires, et servent d'entrée en matière. Le premier résultat de la constitution de la physiologie a été de la séparer nettement des autres sciences dans lesquelles jusque-là elle était sans cesse menacée de retomber. C'était tantôt la mécanique, tantôt la physique, tantôt la chimie, en faveur desquelles elle se montrait disposée à abdiquer toute individualité; et de nos jours, depuis les importantes découvertes de l'électricité en mouvement et de son action sur les muscles, combien n'a-t-on pas vu éclore de tentatives destinées à confondre l'agent vital avec l'agent électrique! « Rien ne nous autorise, dit M. Müller, à admettre l'identité de la vie avec les substances impondérables qui nous sont connues, avec les forces générales de la nature, chaleur, lumière, électricité. Loin de là, le moindre examen suffit pour faire rejeter toute idée d'un semblable rapprochement. Le magnétisme dit animal sembla d'abord répandre quelque jour sur ce sujet énigmatique. On crut que le frottement d'un homme par un autre, l'apposition des mains, etc., produisaient des effets dépendant de la transmission d'un prétendu fluide, que quelques personnes s'imaginaient même pouvoir accumuler à l'aide de certains appareils; mais l'histoire du magnétisme animal présente un déplorable tissu de mensonges et de déceptions : elle n'a montré qu'une seule chose, c'est combien peu la plupart des médecins ont d'aptitude pour les observations empiriques, et combien ils sont loin de posséder l'esprit d'examen si généralement appliqué dans les autres sciences physiques. Il n'est aucun fait dans cette histoire qui ne soulève des doutes, et l'on n'a la certitude que d'une seule chose, le nombre infini des illusions. »

L'esprit d'examen n'est pas moins répandu parmi les médecins que parmi les autres savans; mais, chez eux, il rencontre des difficultés particulières qu'il est bon d'indiquer. L'expérimentation en physiologie ne peut aucunement être comparée à l'expérimentation en physique ou en chimie. Pour qu'une expérience fournisse des résultats nets et précis, il faut que, de toutes les conditions du problème, une seule soit changée; le changement correspondant qui se manifeste dans les effets met en lumière le point cherché. Un baromètre porté sur une montagne, tout restant égal d'ailleurs, démontre la pesanteur de l'air. Le même pendule

qui, dans une minute, donne un certain nombre de battemens à Paris en donne moins à l'équateur, et prouve par là que la pesanteur y est plus faible, qu'on y est plus loin du centre de la terre, et que le globe est renflé dans son milieu. Rien de pareil ne se rencontre dans les expérimentations physiologiques ou médicales; il n'est, pour ainsi dire, pas un cas où l'on soit maître de ne modifier qu'une seule condition. Toutes les fois qu'en un point on porte une atteinte à un corps vivant, l'atteinte va de proche en proche se faire sentir à tout l'organisme; il est presque toujours impossible de la borner au lieu soumis à l'expérience, et la solidarité qui lie toutes les parties d'un être animé, solidarité d'autant plus forte et plus prompte que l'être est plus élevé dans l'échelle, et, partant, plus complexe, intervient aussitôt, de sorte qu'on ne sait plus si l'effet produit est dû à l'expérience même ou aux perturbations secondaires qui ont été excitées. Ce n'est pas tout : le sujet même n'est pas invariable; un homme, à ce point de vue, ne peut jamais être dit semblable à un homme, un cheval à un cheval, et les infinies variétés de la constitution individuelle viennent encore compliquer de nouvelles difficultés un problème déjà si difficile. Il me suffira, pour cette cause d'incertitude, de citer un seul exemple, encore présent à la mémoire de tous. Quand le choléra s'abattit sur Paris, il atteignit non la population entière, mais seulement une portion des habitans. Pourquoi ceux-ci et non pas ceux-là? La cause qui soudainement empoisonna le milieu où nous vivions semblait ne devoir pas faire acception de personnes; pourtant l'un échappa, l'autre fut atteint. Et, parmi les victimes du mystérieux agent, quelle variété de symptômes et d'accidens, depuis ceux qui, foudroyés en quelque sorte, expirèrent en une ou deux heures, jusqu'à ceux qui ne sentirent passer sur eux qu'un souffle de l'épidémie, tant la constitution individuelle, par sa réaction propre, modifia les effets de l'influence commune à tous! En présence de tant de causes de méprise, l'expérimentation physiologique a besoin d'être constamment soumise à une critique sévère; plus elle est inévitablement troublée par des élémens étrangers, plus il faut s'en défier et démêler d'un ferme regard les incertitudes qu'elle comporte. Aussi n'est-ce, en général, qu'à l'aide d'une multitude de ces analogues qu'on parvient, dans une certaine limite, à écarter les erreurs. Ce qu'on peut reprocher aux médecins, c'est de trop croire leur expérimentation semblable à celle des physiciens et des chimistes. Autant l'une est nette et précise, autant l'autre est précaire et ambiguë; autant l'une répond exactement à ce qu'on lui demande, autant l'autre se prête mal aux interrogations. Si une grave lacune n'existait pas dans les études des médecins, s'ils étaient plus familiarisés avec la physique et la chimie, ils auraient une notion claire de ce que sont les expériences rigoureuses, et n'hésiteraient pas à faire, dans leurs propres recherches, déduction de la part d'incertitude qui y est inhérente. De leur côté, si les hommes

versés dans les sciences inorganiques avaient quelque teinture de la science de la vie, ils ne lui demanderaient pas de la rigueur en des cas qui n'en comportent point. En effet, pour la physiologie, l'expérimentation n'est qu'une méthode accessoire et subordonnée. Sa vraie méthode, à elle, est la comparaison. Là, toute rigueur lui est possible, et lui est en effet imposée; depuis la plante, qui est le dernier des animaux, jusqu'à l'homme, qui est le premier, depuis l'ovule imperceptible, germe d'un nouvel être, jusqu'à la décrépitude la plus avancée, depuis l'organisation la plus régulière jusqu'à la monstruosité la plus étrange, depuis la santé la plus parfaite jusqu'à la maladie la plus compliquée, depuis les influences des climats les plus froids jusqu'à celles des climats les plus chauds, se déroule une longue suite d'analogies et de différences qui sont le vrai domaine de la physiologie. Tout cas bien étudié donne quelque lumière; ainsi a crû la science, qui doit à sa méthode la comparaison des êtres vivans, partant la notion de leur hiérarchie; la comparaison des tissus, partant la connaissance de leurs propriétés spéciales et de leur identité fondamentale; la comparaison des âges, partant l'histoire du développement de chaque appareil anatomique.

Des personnes mal informées demandent souvent à la physiologie quelle est la cause de la vie, et, s'étonnant de ne point recevoir de réponse, s'imaginent que pour cela elle est inférieure aux autres sciences, comme si aucune science rendait raison de la cause essentielle et dernière des phénomènes qu'elle étudie. Pour l'astronome la pesanteur, pour le physicien l'électricité, le calorique, la lumière et le magnétisme, pour le chimiste l'affinité moléculaire, sont les faits primordiaux au-delà desquels il n'est pas donné de pénétrer. En effet, quand bien même quelque découverte irait plus loin et réussirait, par exemple, à confondre le calorique avec la lumière ou la force électrique avec l'affinité chimique, on n'en serait pas plus avancé pour l'explication de la cause dernière. Un pas de plus sans doute aurait été fait, très important quant à l'élaboration scientifique, mais nul quant à l'objet que se propose la philosophie métaphysique; l'essence des choses ne nous en serait pas plus dévoilée. La science peut se réjouir grandement et à juste titre de substituer un fait plus général à un fait qui l'est moins, mais elle connaît trop bien la portée de ses forces pour se croire en état d'aborder jamais les problèmes que l'esprit humain s'est posés dans son enfance, et dont il continue à poursuivre la solution par tradition et par habitude. Déjà même on peut entrevoir la fin du combat établi par le développement historique des sociétés entre l'imagination et la raison : l'imagination, d'abord seule maîtresse, crée les théologies et les métaphysiques; la raison, qui ne devient prépondérante que postérieurement, crée les sciences, dissipant à fur et mesure les visions primitives, les formes vides et purement apparentes, *cava sub imagine formas*.

Aussi est-ce un progrès décisif pour la physiologie d'être arrivée à reconnaître une propriété dernière de la matière, complètement distincte de toutes les autres; force absolument inconnue dans sa nature intime et de laquelle il s'agit seulement de constater les conditions et les effets. Tant que la physiologie n'était pas parvenue à ce terme, touché déjà par les autres sciences, la porte restait ouverte aux hypothèses, comme jadis, en l'absence de la notion de la pesanteur, on attribuait le mouvement des corps célestes soit à des interventions divines, soit à des tourbillons mécaniques. De bons esprits ont même pu penser qu'elle finirait par rentrer dans quelqu'une des catégories scientifiques déjà établies, et en réalité, à diverses époques, beaucoup de tentatives ont été faites dans cette direction, toutes inutiles et à chaque fois constatant davantage la spécificité de l'agent vital. Ainsi pourvue, la physiologie rend à la philosophie positive le service déjà rendu par les sciences plus anciennement constituées : dans un certain ordre de faits, elle signale à l'esprit humain la limite qu'il ne peut franchir, et ne lui permet plus de s'aventurer dans le domaine des vaines hypothèses et des imaginations chimériques. Tout se trouve tranché, autant du moins qu'il est donné à l'homme de trancher une question. La vie est, de recherche en recherche et de découverte en découverte, rapportée à une propriété de la matière; là s'arrêtent nos connaissances et nos explications. Au-delà tout est supposition gratuite, sans appui dans la réalité, et sans démonstration possible, pure combinaison de l'esprit humain. L'inanité réelle de ces combinaisons logiques se reconnaît à mesure que s'établissent les notions positives, et, quand il sera bien constaté que le mouvement des sociétés n'a rien de fortuit et que la force qui les meut est une résultante dont on peut apprécier les conditions principales, on aura clos l'ère des anciennes idées et définitivement inauguré l'avénement d'une rénovation qui, dans la spéculation, met les lois positives des choses en place des idées théologiques et métaphysiques, et, dans la pratique, use délibérément de ces lois pour modifier en mieux le système brut et naturel.

En cette rénovation, la biologie a rempli une fonction indispensable. Si elle n'avait pas été créée, si les difficultés qu'elle offre avaient été insurmontables à l'esprit humain, on peut dire que l'histoire du monde aurait été autre qu'elle n'a été. Jamais les idées théologiques et métaphysiques qui ont servi de soutien à l'ancienne société, curieuses et remarquables hypothèses tenant la place de réalités ignorées (1), n'auraient été sérieusement attaquées, et la civilisation du genre humain aurait oscillé entre ces limites où nous trouvons dans les temps

(1) « *Des kranken Weltplans schlau erdachte Retter,* » a dit Schiller en parlant des conceptions théologiques : *Sauveurs adroitement imaginés pour le salut d'un monde malade.* Si on changeait *adroitement* en *spontanément* dans le vers du grand poète allemand, la création des hypothèses primitives serait exactement représentée.

anciens l'Égypte, dans les temps modernes l'Inde et la Chine. Ce seul aperçu indique combien encore nous manquons de véritable histoire : on s'attache exclusivement à consigner les révolutions des empires et les luttes des armées, et on laisse inaperçu ce travail souterrain des sciences qui, modifiant l'état mental du genre humain, en modifie l'état social bien plus que ne font les événemens militaires et les calculs politiques.

II. — DIVISION GÉNÉRALE.

Après ce coup d'œil jeté rapidement sur l'histoire et le rôle de la physiologie, entrons dans l'examen des parties qui la constituent. On donne le nom de fonctions à des engrenages particuliers dont le concours forme le système total; telles sont la respiration, la circulation, la digestion, etc. Dans le classement de ces actes, M. Müller a implicitement suivi l'ancienne division en trois fonctions générales, à savoir la vie végétative ou nutrition, la vie de relation ou sensibilité et mouvement, la vie de l'espèce ou génération. La nutrition et la génération sont seules dans les plantes; la sensibilité est en plus dans les animaux. On se tromperait toutefois si on regardait cette dernière fonction comme quelque chose de totalement à part et hétérogène, et si l'on voyait dans l'animal une juxtaposition de deux êtres différens. La sensibilité procède de la nutrition, l'animal du végétal; les tissus nerveux et musculaires sont, comme la plante, composés de cellules et développés d'après le même principe. Il y a plus : chez les animaux supérieurs, l'exercice de la sensibilité dépend d'une condition indispensable, à savoir le contact incessant du sang oxygéné. Si la respiration s'interrompt, le cœur a beau battre et envoyer le sang dans toutes les parties, l'animal succombe rapidement asphyxié. De la sorte se trouvent unies étroitement la nutrition et la sensibilité.

En somme, se nourrir, se propager, sentir, sont les trois propriétés secondaires de la propriété primordiale qu'on appelle la vie. Ceci est un mot abstrait sur lequel il faut s'entendre. Quand Newton, ayant découvert que les corps gravitaient entre eux, eut fondé le système du monde, il donna le nom d'attraction à cette propriété fondamentale de la matière. On sait que les découvertes du géomètre anglais eurent peine à prendre pied en France. Les philosophes et physiciens français crurent voir, dans cette notion de l'attraction, une résurrection des qualités occultes, et, formés à l'école de Descartes, ils montrèrent peu de disposition à remplacer par l'idée d'une force primordiale l'idée d'un mécanisme telle que l'avait inculquée le puissant génie encore tout glorifié de sa victoire sur les doctrines scolastiques. C'est une répugnance de même nature qui empêche de recevoir la force vitale comme les astronomes

reçoivent la gravitation. L'exemple de l'astronomie, la plus parfaite des sciences après les mathématiques, est décisif en ceci, sans qu'il soit besoin d'aucune autre argumentation.

A vrai dire, la gravitation est une qualité occulte, en ce sens qu'il n'y a aucun moyen de l'expliquer, et la scolastique n'aurait encouru aucun blâme pour avoir dénommé autant de qualités occultes qu'elle constatait d'effets à elle inexplicables : c'eût été l'affaire de la science subséquente d'en réduire le nombre; mais, sous l'impulsion des doctrines théologiques, qui régnaient alors, elle supposait des intentions tout-à-fait gratuites. Dire, quand l'eau refuse de monter dans un corps de pompe au-delà d'une certaine hauteur, que la nature a horreur du vide, c'est introduire dans l'observation une chose qui n'y est pas, ce n'est pas représenter fidèlement le fait tel qu'il est vu, tandis qu'en donnant le nom de gravitation à la force qui pousse les masses les unes contre les autres, on ne fait que reproduire abstraitement la chose même.

A côté de l'horreur pour le vide, il faut mettre (car je veux me tenir dans le domaine de la biologie) la force médicatrice attribuée à l'économie vivante. C'est un autre exemple de cette erreur qui fait outrepasser à l'esprit les données de l'expérience. Admettre que les lésions pathologiques sont réparées intentionnellement, c'est changer le caractère de l'observation pure. Quelques mots vont le démontrer. Ce qui favorisa l'illusion et l'entretint jusque dans ces derniers temps, c'est qu'en effet il s'exécute dans le corps malade des travaux de réparation compliqués. Un os est rompu; bientôt un liquide s'épanche, se solidifie peu à peu, et réunit les deux fragmens; un canal médullaire se creuse dans la substance de nouvelle formation, et à la longue la soudure est complète.

Maintenant tournons la médaille et voyons-en le revers. Un serpent à venin subtil enfonce ses crochets dans la chair; comme il n'y a de danger que si la substance malfaisante est absorbée et entre dans la circulation, que faut-il faire? Détruire le venin dans la partie blessée, et, pour cela, nous qui n'avons que des ressources bornées, nous y portons le feu ou un caustique chimique. Au contraire, que fait la nature? elle se hâte de pomper le poison comme elle pomperait une matière salutaire, et bientôt éclatent les accidens redoutables qui amènent la mort. Quand du fluide de petite vérole est inoculé, au lieu de le circonscrire et de l'éliminer, elle l'introduit dans l'économie, et, comme un de ces animaux ombrageux qui, effarouchés, se lancent au hasard dans toutes les directions pour échapper aux apparences du péril, elle s'agite sous l'impression de l'agent délétère, bouleverse l'économie et compromet la peau, les intestins, les voies aériennes, le cerveau, en proie qu'elle est à un ennemi qu'elle n'aurait pas dû recevoir. De l'opium arrive dans l'estomac : si le viscère s'en débarrasse en toute

hâte, aucun mal n'en résultera; mais point! la nature, cette prétendue gardienne, n'éveille pas de mouvement anti-péristaltique, ne suspend pas l'absorption, laisse pénétrer le poison jusqu'au système nerveux, et, le narcotisme une fois accompli, suscite d'inutiles convulsions. Une anse intestinale s'enroule, et le trajet alimentaire est intercepté, accident qui pourrait n'être pas grave, si la nature procédait avec adresse et précaution; mais ce qu'elle fait empire la situation du patient en proie aux plus affreuses douleurs : elle engorge les vaisseaux, épaissit les tuniques, produit des exsudations agglutinatives, et le tout ne tarde pas à former un nœud inextricable. En présence de ces faits tellement palpables, il a fallu une singulière préoccupation d'esprit pour laisser dans l'ombre tout un côté de la question, et ne pas voir, avec la nature bienfaisante, la nature malfaisante, c'est-à-dire uniquement des propriétés en action.

Cette réalité des choses a été bien caractérisée par la philosophie moderne de l'Allemagne. Écartant le panthéisme d'où elle part, et qui, à titre de conception métaphysique, ne peut être accepté par la science positive, on reconnaît qu'elle a nettement saisi les conditions qui régissent la nature. Elle donne le nom de mécanisme à la doctrine qui admet que les choses sont mues par des forces extrinsèques, et celui d'organisme à la doctrine qui admet qu'elles le sont par des forces intrinsèques, en d'autres termes par des propriétés inhérentes. Si l'on veut avoir une idée précise de cette distinction, qu'on se représente l'astronomie ancienne attribuant les mouvemens célestes à des sphères solides qui entraînaient les corps, et l'astronomie moderne plaçant la cause des mouvemens dans une propriété essentielle, la gravitation. C'est là la différence capitale entre le mécanisme et l'organisme.

L'étude de cet organisme est tout le savoir humain. La gravitation ou pesanteur, le calorique, l'électricité, le magnétisme, la lumière, l'affinité chimique, la vie, telles sont les propriétés qui, inhérentes à la matière, en déterminent les formes, les mouvemens et les actions. Faites précéder cette énumération de l'étendue géométrique et du nombre, faites-la suivre de la loi qui règle l'évolution des sociétés, et vous aurez, débarrassée de toute hypothèse, la science générale ou philosophie. Si vous tentez d'aller au-delà, comme on l'a tenté constamment dans l'ère des théologies et des métaphysiques, vous avez des systèmes incompatibles avec les sciences particulières, dont le progrès les a renversés; si vous restez en-deçà, vous avez ce qui est aujourd'hui, pêle-mêle les ruines des anciennes choses et les rudimens des nouvelles. M. Auguste Comte, dans son grand travail de réorganisation philosophique, a tout à la fois éliminé les notions hypothétiques et inaccessibles, embrassé et coordonné l'ensemble des notions positives. Je recommande son ouvrage à la méditation sérieuse des hommes voulant se rendre

compte de la décadence spontanée qui a frappé les religions, et de l'anarchie mentale qui présentement les remplace.

Ce mode de philosopher choque, je le sais, l'enseignement courant et les habitudes actuelles de l'esprit. Néanmoins je prie le lecteur, quelque impression qu'il doive en recevoir, d'en apprécier nettement le caractère. Peut-être ne saisit-on pas tout d'abord en quoi il importe d'être parvenu à déterminer les propriétés dernières des choses, et comment la philosophie en est renouvelée. Par là sont remplis deux offices nécessairement corrélatifs, à savoir l'établissement de la méthode positive et la déchéance de la méthode hypothétique. D'une part, le monde se montre tel qu'il est, ou du moins tel qu'il nous est donné de le voir, se suffisant à lui-même et entretenu par les propriétés qu'il possède; d'autre part, tombent les hypothèses métaphysiques, soit théologiques et spiritualistes, soit anti-théologiques et matérialistes. L'explication qui attribue les phénomènes à des entités spirituelles est aussi illusoire que celle qui les attribue à l'arrangement des atomes; dans les deux cas, on se paie de mots et on accepte ce qui ne peut se démontrer. La méthode positive, au contraire, est partout démontrable, aussi bien à son origine, à son point de départ, que dans ses conséquences. Ceux-là sentiront la valeur d'un pareil titre, qui savent quelles nécessités mentales ont ruiné les conceptions antiques.

III. — DE LA NUTRITION.

La nutrition est la fonction par laquelle le corps s'entretient. M. Müller étudie dans le premier livre les liquides qui la rendent possible, dans le second les actes divers qui la constituent. Un des élémens essentiels de l'existence d'un être animé est un certain mélange de solides et de liquides. Sève ou sang, l'emploi est le même : à savoir, servir à l'accroissement et à la nutrition. C'est surtout dans les animaux que le phénomène est remarquable; là, entre les deux ordres de substances, l'échange est continuel, et, par un mouvement qui ne s'interrompt qu'à la mort, les fluides se solidifient, les solides se fluidifient. Le sang, sorte de fleuve remontant incessamment à sa source, reçoit tout et donne tout; il est l'intermédiaire où aboutit et ce qui va être employé et ce qui a été employé. Si d'une part il porte par mille canaux la nourriture à tous les organes, se transformant par une chimie spéciale en tissus et en humeurs, d'une autre part, à mesure que les particules organiques sont décomposées, elles rentrent dans le grand courant sanguin, qui les emporte. Ainsi se fait et se défait cette toile de Pénélope, trame toujours sur le métier et ne subsistant qu'à la condition d'avoir ses fils incessamment renouvelés. Sans doute, dans ce conflit entre les liquides et les solides, s'établit un certain état qui constitue

l'animal; mais cet état, combien n'est-il pas fragile! mais cet équilibre, combien n'est-il pas instable! mais cette ordonnance que la théorie des causes finales a si long-temps présentée comme un chef-d'œuvre, combien n'est-elle pas défectueuse! C'est un point suffisamment démontré par les innombrables maladies qui affligent les espèces vivantes.

Si les particules qui sont entrées dans le corps continuaient à garder leurs propriétés, l'animal, avec le sang qui les reçoit et qui les rend, pourrait, une fois adulte, se clore et s'entretenir de sa propre substance, sans avoir besoin d'une introduction continuelle de matériaux étrangers; mais il n'en est pas ainsi. Ces particules, après avoir vécu un certain temps, perdent toute aptitude à vivre ultérieurement, et il faut que le liquide nourricier en soit débarrassé par quelqu'une des voies qui sont ouvertes au dehors. Dès-lors cette soustraction incessante amène la nécessité d'une réparation non moins continue, afin que le fleuve qui alimente se trouve toujours au même niveau. Cette condition fait ressembler un organisme vivant à nos machines à feu, sauf le moteur, qui, dans le premier cas, est l'agent vital, et dans le second une force mécanique. De même que le foyer exige un approvisionnement continuellement renouvelé de combustible, de même il faut au poumon, véritable foyer de l'animal, un apport incessant de matières. Ces matières sont de trois sortes : des substances organiques, végétales ou animales, pénétrant par la voie des intestins dans le courant circulatoire; de l'eau, qui suit le même trajet; enfin de l'air, absorbé par le sang à travers les délicates membranes des canaux pulmonaires. A chaque aspiration, de l'air est combiné, de la chaleur est produite, et ainsi fonctionne la machine avec ses trois sensations concomitantes de la réparation, à savoir la faim, la soif et le besoin de respirer.

A la vue de ces actions chimiques qui ne cessent jamais, de ces liqueurs qui circulent dans d'étroits canaux, à la vue de solides toujours si près de devenir liquides et de liquides toujours si près de devenir solides, on comprend combien l'être vivant est susceptible de subir des modifications et des dérangemens. C'est pour cette cause que, soumis aux influences diverses des climats, il éprouve des changemens si considérables; c'est pour cette cause qu'assujetti aux mille influences de l'alimentation et des habitudes, il en reçoit l'empreinte; c'est pour cette cause enfin que tant de maladies viennent l'assaillir, car qu'est la maladie, sinon une modification portée au-delà de la limite des oscillations compatibles avec la santé?

Parmi les substances qui constituent le globe terrestre, il en est bon nombre qui sont délétères : des minéraux, des acides, des alcalis, des sels, en contact, sous forme solide, liquide ou gazeuse, avec l'organisme animal, produisent des désordres divers et la mort. Le règne végétal n'est pas moins mi-parti, et il offre, lui aussi, des agens excessivement

meurtriers. L'acide hydrocyanique foudroie, pour ainsi dire, l'animal. Le suc du pavot plonge dans un engourdissement funeste, et conduit à la mort par une espèce de sommeil. On trempe les flèches dans un poison subtil, et la plus légère blessure de cette arme arrête dans sa course rapide la proie que poursuit le chasseur, sans qu'un agent aussi promptement destructeur rende dangereuse la chair du gibier ainsi tué. Les innombrables végétaux disséminés sur le globe sont autant de laboratoires chimiques où se fabriquent les sucs les plus divers, et, comme cela ne peut guère manquer dans le mélange des élémens à tant de proportions, cette élaboration produit tantôt des substances salutaires, tantôt des poisons formidables. Le mal, comme le bien, est partout l'effet nécessaire des conditions de notre monde, et une sage appréciation du milieu où nous sommes plongés montre qu'il n'y a jamais lieu soit à maudire, soit à bénir la nature, où tout est déterminé par le concours d'invariables propriétés.

Si le jeu des combinaisons végétales donne ainsi des produits de la nature la plus opposée, on concevra sans peine qu'il en soit de même des combinaisons animales. Là aussi des venins subtils résultent de l'élaboration des élémens. Ce sont surtout les insectes et les reptiles qui sont pourvus de ces substances dangereuses, quelques-unes tellement actives que, peu de minutes après l'introduction, le blessé succombe; mais ces venins, qu'on pourrait appeler réguliers, ne sont qu'une petite partie des venins animaux : il s'en développe accidentellement d'une nature très redoutable, d'autant plus funestes qu'ils se créent au milieu des sociétés, et que l'occasion de nuire leur est plus souvent offerte. Ainsi le chien devient spontanément enragé, et quelques gouttes de sa salive communiquent la maladie. Une fois introduit, le venin demeure caché pendant de longs jours, il semble que rien n'ait été dérangé dans l'économie, et cependant une atteinte mortelle a été portée : au milieu d'une sécurité profonde, la mine chargée éclate, et il faut avoir assisté à des spectacles pareils pour concevoir combien est déchirante une agonie où le patient, à la vue de l'eau, au bruit d'un liquide, au reflet d'un corps brillant et poli, est saisi de spasmes, et passe incessamment de l'angoisse à la convulsion et de la convulsion à l'angoisse, ne redoutant qu'une chose, c'est que l'accès qui vient ne soit pas le dernier. Ailleurs, un cheval devient morveux : prenez garde, ce n'est point une maladie qui reste close et renfermée tout entière dans l'animal atteint; après être allée du cheval à celui qui le touche, elle ira du malheureux qui est venu mourir à l'hôpital au jeune médecin qui l'a soigné, et fera une victime de plus. Ici un bœuf est attaqué du charbon : prenez garde encore; cette tache charbonneuse n'est pas, comme elle le semble, une substance inerte; elle vit, se meut, a des propriétés secrètes qui la propagent, et sans peine elle marche de proche en

proche et de contact en contact. Vous placez un équipage dans un vaisseau; la terre fuit, la mer est fatigante, les vents contrarient, l'humidité pénètre, les provisions fraîches s'épuisent, et ces hommes, tout à l'heure vigoureux et pleins de courage, sont frappés d'une incurable langueur, vacillent sur leurs jambes, saignent de partout, et souvent meurent au moindre mouvement dans leur hamac. Les hasards de la guerre accumulent dans les hôpitaux des hommes blessés, malades, découragés; quels inconvéniens à craindre de cet entassement? Des services gênés? les patiens moins bien soignés? C'est là le moindre mal. L'encombrement va, par la combinaison de tant d'élémens animaux ainsi réunis, engendrer un agent de destruction qui dépeuplera l'hôpital et moissonnera infirmiers et médecins. Bientôt le typhus franchit l'enceinte; il suit les armées, surtout l'armée vaincue; il gagne les villes et les villages que les troupes traversent, et c'est ainsi que la cause de mort née sur les bords de la Vistule vient atteindre les populations sur ceux du Rhin, de la Marne et de la Seine. Outre ces causes évidentes, il en est encore de complètement occultes : nous-mêmes avons vu, sans que rien en apparence fût changé autour de nous, des individus tomber par milliers, leurs yeux s'enfoncer dans l'orbite, le froid glacer leurs membres, et le sang se figer dans les veines sous l'action du choléra. Peu d'années auparavant, en 1828 et 1829, la population de Paris et de la banlieue avait été frappée d'une maladie bien moins grave sans doute, mais étrange : les pieds et les mains devenaient écailleux, douloureux, tout travail était impossible, et quelques-uns même succombèrent; phénomène pathologique qui a disparu comme il était venu, et qui peut faire songer à une affection endémique en Lombardie, en Asturie et dans le département des Landes, à la pellagre. C'est ainsi qu'à la fin du xve siècle naquit en un coin de l'Angleterre une horrible maladie, la suette, d'abord si spéciale aux Anglais, qu'elle les frappait seuls dans Calais, alors occupé par eux; mais bientôt elle se répandit sur le continent, sans acception de nation. Les malades, à la lettre, fondaient en eau, et, au milieu de cette excessive transpiration, périssaient pour la plupart en vingt-quatre ou trente-six heures. Voilà quelques preuves de l'extrême mobilité de la matière vivante, qui, à la moindre impulsion, est jetée dans toute sorte de fluctuations, quelques preuves des profonds dérangemens qui résultent nécessairement de la complication des agens et des rouages.

Telle est la condition des choses : sous nos pieds sont placés une multitude de piéges, vraies chausse-trapes où l'on se prend de la façon la plus inopinée, et d'où l'on ne sort que sanglant et mutilé, quand on en sort. Peu, bien peu, ayant pour eux la chance favorable, *quos æquus amavit Jupiter*, arrivent au terme de la vie sans avoir fait de ces funestes rencontres. Il suffit du moindre retour sur son passé pour re-

connaître le point où un malheureux hasard vous a jeté, vous et les vôtres, dans une série de maux quelquefois à jamais irréparables. C'est surtout aux yeux du médecin que se déroulent ces accidens de l'existence individuelle; il sait combien de jours, combien de mois ont été enlevés à chacun par la maladie; il sait avec quelle peine la vie a été défendue contre ces agens de destruction qui surgissent de tous côtés, de l'air ambiant, du froid, du chaud, des alimens, des peines morales et des chocs de la société; il sait quels germes de souffrance et de ruine met dans l'organisation telle rencontre malheureuse, et, au moment où quelques symptômes fugitifs se manifestent au milieu de la jeunesse la plus florissante, il voit dans le passé de l'être ainsi menacé et dans une triste hérédité le gage d'un dépérissement prochain que trop souvent rien ne peut arrêter. Ainsi, dans ce tourbillon d'élémens incessamment transformés en matière vivante et incessamment rendus au monde inorganique, s'entre-croisent mille causes de douleur et de mort, trop inhérentes à la nature des choses pour être jamais abolies, mais qu'un emploi judicieux de nos connaissances et de nos ressources peut atténuer.

Cette atténuation (je me sers du seul mot que comporte la condition des animaux en général et de l'homme en particulier), cette atténuation est la tâche de la médecine. Justement parce que le corps vivant est modifiable, l'industrie humaine a trouvé une prise. Tant et de si grands changemens produits par le concours fortuit des élémens ont naturellement suggéré l'idée d'employer d'une façon raisonnée ces actions irrégulières. L'effet a répondu à l'espérance : si le miasme des marais provoque la fièvre, le quinquina neutralise cet empoisonnement; si la petite vérole se communique, le vaccin, excitant une fermentation analogue, rend le corps impropre à recevoir cette contagion; si le sable déchire les reins, un sel facilite la dissolution de ces concrétions qui causent de si cruelles douleurs. Ainsi, de même que dans le corps malade tout est jeu des affinités et des propriétés de la substance vivante, de même dans le traitement tout est action des qualités des remèdes sur les tissus et les humeurs. Et, comme il est vrai que les ébranlemens moraux produisent dans le système nerveux les troubles les plus étranges et les plus graves, il est vrai aussi que les moyens moraux ont en ce genre un empire considérable. De la sorte, rien n'échappe à l'enchaînement des causes et des effets, à la nature des actions et des réactions, et la condition qui régit le monde inorganique est aussi la condition qui régit le monde organique. Il faut donc rejeter bien loin toutes ces superstitions qui, encore aujourd'hui, troublent tant d'esprits. Je ne parle pas même des miracles et de la sorcellerie, idées surannées qui, comme les hiboux, fuient la lumière; je parle de ces aberrations auxquelles des personnes même éclairées se laissent si

facilement aller. Chassé de son ancien domaine, astrologie, alchimie, magie, l'amour du merveilleux cherche un refuge et, en place de ces fausses sciences, se crée une fausse médecine. C'est la tâche de la physiologie, en se perfectionnant et en se répandant, de remettre les hommes au véritable point de vue, et d'éteindre au sein des populations des préjugés ridicules et dangereux. C'est ainsi que, grace à l'astronomie, les folles terreurs que causaient encore les éclipses de soleil il n'y a pas plus de deux cents ans ont disparu, remplacées, comme l'a dit récemment dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* un astronome renommé, par la vive curiosité qu'excite un si grand phénomène.

Tout, dans le corps vivant, étant réglé, les actions de la santé, les causes de la maladie et les effets du traitement, on comprendra sans peine l'influence exercée par un médecin célèbre qui vient seulement de disparaître de la scène scientifique. Ce que Broussais poursuivit surtout et avec le plus de succès, ce furent les idées vagues de maladies essentielles. Autant qu'il fut en lui, il chassa les qualités occultes de tous les coins où elles s'étaient réfugiées, et il sentit avec netteté qu'il n'y avait dans le corps vivant en action que la matière vivante. En d'autres termes, il maintint que la pathologie n'est qu'une face de la physiologie. Sa célèbre théorie de la gastro-entérite, si complètement ruinée par l'observation subséquente, n'est, à la bien apprécier aujourd'hui, qu'une hypothèse hardie, destinée à représenter provisoirement comment il entendait que les fièvres qualifiées d'essentielles devaient être rapportées à une modification de l'état physiologique. Sans doute, les faits ont montré que la gastro-entérite n'était pas la cause de ces fièvres; mais ils ont montré aussi qu'elles n'avaient d'essentiel que le nom, et que, si, pour expliquer la santé, on étudie le jeu des humeurs et des organes dans leur intégrité, on doit, pour expliquer la maladie, étudier le jeu de ces mêmes humeurs, de ces mêmes organes, tels que la cause morbifique les a modifiés. On le voit, bien que l'hypothèse soit tombée, le principe qui la suggéra est resté debout, à savoir que la pathologie est encore de la physiologie. Le tort de Broussais fut donc de vouloir appliquer sans retard à la thérapeutique des idées qui, étant très générales, n'avaient pas d'emploi particulier dans le mode du traitement. Son mérite éminent fut d'avoir mis la théorie des maladies dans le droit chemin. Aussi sa renommée, se dépouillant, comme une eau qui chemine, de tout limon, est désormais reconnue et accueillie là même où jadis Broussais, dans tout le fracas de sa polémique, avait été repoussé.

La médecine n'est pas bornée au traitement des individus, elle a aussi une fonction publique dont certainement nous ne possédons qu'une ébauche; mais il viendra un temps où ce qui n'est qu'en germe se développera, comme il est arrivé pour les sciences physiques et chimi-

ques. Jadis ce qu'elles fournissaient d'applications était dû à des hasards favorables; les industries procédaient d'un côté et les sciences de l'autre. Aujourd'hui commence une application systématique et générale de la physique et de la chimie à la pratique. Aussi les découvertes succèdent aux découvertes, la face des choses change pour ainsi dire d'année en année, et déjà ce n'est plus une illusion que d'entrevoir une époque où le globe sera régulièrement exploité comme l'est une métairie particulière. Ce qui se fait avec les sciences physiques se fera avec la science biologique; une étude générale de la santé permettra de régulariser nos habitudes, nos villes, nos demeures, nos lieux de récréation, nos métiers, de manière à procurer le plus de bien et à écarter le plus de mal; médecine préventive, meilleure à la fois et plus efficace que la médecine curative.

Ayant examiné le sang dans le premier livre, M. Müller étudie, dans le second, toutes les opérations chimiques qui se font au sein du corps vivant : comment des gaz sont aspirés et exhalés dans l'acte de la respiration; comment les alimens sont métamorphosés en chyle; comment le sang veineux et noir se change en sang artériel et rutilant; comment les particules vont successivement remplacer, soit dans les humeurs, soit dans les organes, celles qui ont été rendues impropres à la vie; comment les diverses sécrétions s'effectuent; bref, en général, comment cet actif laboratoire qu'on appelle l'organisme reçoit, emploie et rejette les substances qui l'entretiennent. La nutrition n'est, de fait, qu'un travail de composition et de décomposition, la nutrition, fondement de toute vie, et la seule fonction qui, avec la génération, appartienne aux végétaux, privés qu'ils sont de la faculté de se mouvoir et de sentir. Cette élaboration chimique est la racine des existences organiques; sans elle, la force qui produit les phénomènes vitaux ne peut avoir aucune manifestation; sans elle, les facultés supérieures de la sensibilité n'auraient pas de support, et tout commence, aussi bien dans la série vivante que dans l'évolution d'un être individuel, par la cellule douée de la propriété d'absorber, d'exhaler et de modifier les substances alimentaires.

Plus les études biologiques ont fait de progrès, plus on a senti la nécessité d'y employer les connaissances chimiques. La lumineuse classification des sciences établie par M. Comte explique cette tendance instinctive et doit la transformer en une application indispensable. La théorie philosophique montre qu'à vrai dire il n'est point de physiologie sans chimie, et que les diverses sciences qui forment le tout du savoir humain sont, par rapport les unes aux autres, comme autant d'échelons. Un de ces degrés ne peut être sauté sans dommage pour l'intelligence et l'instruction. Il est donc manifeste que l'état actuel devra cesser, état de transition où les chimistes ne sont pas biologistes, où les biologistes ne sont pas chimistes, de sorte qu'en maintes ques-

tions celui qui sait faire les expériences n'est pas apte à les interpréter dans leur véritable esprit, et celui qui saurait les interpréter véritablement n'est pas apte à les conduire. Il n'est pas rare de voir un biologiste et un chimiste se réunir pour traiter ensemble un point qui, au fait, n'est que de la compétence du premier. Nous ne sommes certainement pas loin du temps où les études seront assez systématiquement établies pour que le biologiste n'ait plus besoin d'un pareil concours; un enseignement régulier fera de la chimie la base de la physiologie, comme il fait des mathématiques la base de la physique.

Quelles que soient les apparences diverses des parties végétales et animales, bois, fleurs, fruits, os, tendons, ligamens, muscles, il n'en est pas moins certain, la chimie l'a démontré, que tout cela est formé de substances inorganiques, surtout d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'azote, et que la différence tient essentiellement aux proportions des élémens. Toutefois une distinction est à établir : les animaux ne se comportent pas comme les végétaux. L'air atmosphérique et l'eau, avec quelques sels, sont les seules substances brutes que les premiers puissent absorber sans préparation aucune; au contraire, les seconds puisent directement et sans intermédiaire leur aliment dans le réservoir commun de toutes choses, et, placés moins haut dans l'échelle de la vie, ils peuvent se contenter de matériaux moins élaborés. Pour les animaux, la terre et les particules diverses qu'elle renferme seraient vainement douées des facultés nutritives que réellement elles possèdent à l'égard au moins d'une autre classe d'êtres vivans; il leur faut, soit des produits végétaux, soit même la chair d'autres animaux, et, à côté de toutes ces ressources alimentaires qui si facilement se transforment en racines, en fruits et en feuilles, ils succomberaient à la faim et à l'épuisement, incapables qu'ils sont, par leur organisation même, d'attirer dans le tourbillon de la nutrition les matières inorganiques. Aussi les recherches géologiques ont montré que les premiers êtres vivans qui aient apparu sur la terre sont des végétaux, forme plus simple de la vie, apte à s'emparer directement des matériaux du sol, et premier degré d'une élaboration ultérieure.

Sans vouloir entrer aucunement dans la recherche de l'essence des choses, recherche inaccessible, exercice désormais stérile, et dont tout esprit scientifiquement cultivé doit se défendre, on peut considérer les résultats amenés dans le monde par la constitution des êtres vivans et par les conditions de la biologie. La nécessité où sont tant d'animaux de se nourrir de proie vivante donne une physionomie toute particulière au globe que nous habitons. Dès-lors une portion de ses habitans, livrée uniquement, hormis le besoin de la reproduction, au soin de sa nourriture, passe sa vie à poursuivre ou à guetter, suivant le mot de La Fontaine, *la douce et l'innocente proie*, et, comme dans l'organisation

vivante les parties sont en rapport et que le tout forme un système, à ces besoins répondent un moral déterminé, la ruse, la soif du sang, l'ardeur à la chasse, la patience infatigable à guetter, l'habileté à dresser des piéges. Toutes ces passions appartiennent aux races carnivores; la faim pour la chair est l'associée d'instincts tout spéciaux, et dans l'histoire même de l'homme elle a laissé une trace profonde, non encore complètement effacée, l'anthropophagie. D'autre part, qu'on se représente les terreurs de la bête poursuivie, de celle que chassent le tigre dans les forêts, l'aigle dans les airs, le requin au sein des eaux, de celle qu'égorge le grand-duc dans le silence de la nuit, et l'on verra ainsi régnant de toutes parts un état cruel de guerres et de souffrances qui révolte singulièrement l'équité et la raison de l'homme cultivé. Certes, aucune intelligence humaine n'aurait aussi grossièrement institué les rapports des êtres, et aujourd'hui même tous les efforts des sociétés civilisées tendent à se servir des forces brutes de la nature pour ôter ou atténuer les maux inhérens à cette même nature; mais ici, comme partout, les propriétés des choses sont la loi immuable : la condition de la vie est le passage incessant de matériaux sans cesse renouvelés, et il s'est trouvé que ce tourbillon, outre les substances végétales, a attiré à lui les chairs vivantes et palpitantes des animaux; de là le sort des populations de notre globe.

IV. — DU SYSTÈME NERVEUX.

Dans le végétal, la nutrition (à part encore une fois la reproduction) est tout; il ne s'y passe point d'autre phénomène que cette élaboration des matériaux inorganiques qui les transforme en composés très divers, et nulle autre activité ne s'y manifeste. Constamment docile aux influences extérieures, on le voit, à mesure que le soleil printanier frappe ses extrémités supérieures, ouvrir de proche en proche ses canaux, et bientôt les racines pompent dans le sol les fluides qui constituent la sève. Réciproquement, au retour de la mauvaise saison, le froid le resserre, les feuilles se détachent, la succion des racines s'interrompt, et le végétal tombe dans le sommeil de l'hiver. Cependant déjà quelques obscurs symptômes manifestent une certaine sensibilité, si je puis me servir de ce mot exclusivement réservé aux animaux. Le végétal est sensible à la lumière et il la cherche; la nuit, quand le bruit et la chaleur se sont retirés de notre hémisphère, et que notre portion du globe regarde les espaces non éclairés du ciel, le végétal, lui aussi, ressent l'influence des ténèbres et du silence général, ses feuilles s'affaissent, et il semble avec le reste de la nature rentrer dans le repos. Enfin quelques plantes, plus délicates encore, exécutent au moindre contact des mouvemens rapides, tout comme si elles étaient pourvues de muscles et de nerfs.

Autre est le tableau présenté par le règne animal. A la nutrition se

joignent de nouvelles fonctions et des instincts multipliés, mais tellement disposés, qu'ils sont principalement tournés vers la satisfaction des besoins d'alimentation et de reproduction. L'animal a de l'intelligence, la faculté de se mouvoir, des sens qui l'éclairent; mais tout cela, hors le temps du rut et de la nourriture des petits, est presque uniquement dirigé vers les moyens de saisir la proie. Il passe sa vie à remplir son estomac; ce grand but absorbe toutes ses facultés, et il ne semble les posséder que pour être en état de pourvoir à cet impérieux besoin. Cependant, de même que dans la vie végétale apparaissaient déjà quelques aspirations vers l'agrandissement, de même dans la vie animale se montrent aussi des tendances vers un état ultérieur. Plusieurs témoignent de l'aptitude à l'industrie : des oiseaux construisent leur nid avec habileté, les castors font de grandes bâtisses sur les eaux, et, comme dit le fabuliste en parlant des sauvages voisins de la république amphibie,

> ..... Nos pareils ont beau le voir,
> Jusqu'à présent tout leur savoir
> Est de passer l'onde à la nage.

Certains arts même commencent à poindre, et le goût de la musique est remarquablement développé chez le rossignol.

Un pas de plus, et l'espèce humaine est constituée. S'il est vrai que l'homme sauvage, au plus profond de la barbarie originelle, n'a que peu de prérogatives au-dessus des animaux supérieurs, et si son industrie ne dépasse pas de beaucoup la leur, il est vrai aussi qu'il a en lui des germes susceptibles d'évolution, et qu'une raison plus étendue et plus capable de combinaisons (*mentisque capacius altæ*) recule pour lui la limite du développement et lui permet de faire des accumulations au profit de l'espèce. A fur et mesure qu'il s'élève, le cercle s'agrandit autour de lui; les besoins matériels cessent d'absorber tout son temps, et il lui reste du loisir pour accroître son industrie, réfléchir sur lui-même, cultiver les arts, créer les sciences et améliorer sa vie dans les quatre directions de l'utile, de l'honnête, du beau et du vrai. Supposez, ce qui est la réalité, supposez que les acquisitions successives aient une tendance à modifier héréditairement l'état mental de l'homme, et vous aurez dans sa racine la cause de l'évolution des sociétés, évolution où chaque degré rend l'esprit humain plus dispos et plus apte à atteindre un degré ultérieur. L'hérédité est ici la condition fondamentale, et, si elle n'agissait pas, les populations resteraient immobiles. C'est inutilement que sans transition l'on essaie d'imposer aux peuplades sauvages une civilisation avancée; c'est inutilement aussi que des esprits heureusement doués auraient mis le genre humain dans la voie de la culture, si cette culture à son tour n'avait modifié le genre humain, le rendant à la fois plus docile et plus fécond.

Donc, pour reprendre notre sujet, descendons l'échelle que tout à l'heure nous avons montée; allons de l'homme civilisé au sauvage, du sauvage à l'animal, de l'animal à la plante, et d'un seul coup d'œil nous embrasserons un ensemble immense gouverné par une force unique, la vie. Le végétal a déjà quelque rudiment de sensibilité; la sensibilité devient manifeste dans les animaux inférieurs, elle croît et grandit jusqu'aux instincts, aux passions et à l'intelligence, bornée sans doute, mais réelle, chez les animaux supérieurs; enfin elle atteint le dernier terme que nous en connaissions, la raison dans le genre humain. Certes, il y a bien loin entre les termes extrêmes, et c'est un puissant effort de l'esprit d'induction que d'avoir pu, à l'aide des transitions, rattacher les uns aux autres les anneaux d'une aussi longue chaîne.

L'agent des facultés de sensibilité est le système nerveux, qui occupe le troisième livre de M. Müller. Cet agent imprime un caractère tout particulier à la vie de l'animal. Dans le végétal, rien n'est centralisé; aussi les organes peuvent se transformer sans peine : à volonté, des feuilles deviennent des fleurs, et des fleurs deviennent des feuilles. On retourne une plante de manière que ses branches soient dans la terre et ses racines en l'air; bientôt l'échange des fonctions s'exécute, et les rameaux et les racines s'accommodent respectivement au milieu où ils sont plongés. Un scion séparé du tronc ne meurt pas nécessairement, et, mis en terre, il donne naissance à un nouvel individu. Rien de pareil dans l'animal; là les organes, bien plus particularisés, résistent à toute transformation. Ce qui est séparé du corps meurt aussitôt; le corps lui-même ne possède que dans une limite très restreinte un pouvoir de restauration et de cicatrice. Cette infériorité de l'animal, qui le rend bien plus sujet aux maladies et qui le soumet à un plus grand nombre de causes de mort, tient à la complication de son organisme en général et en particulier à la présence d'un centre nerveux. Ce n'est pas qu'ici aussi les gradations ne se manifestent, et les animaux inférieurs sont autant d'intermédiaires où l'on voit des phénomènes très analogues à ceux que la plante présente. A mesure que l'être s'élève dans l'échelle de l'organisation, le système nerveux se centralise davantage, et alors s'allongent de toutes parts ces cordons qui ont pour office de mettre le centre en communication avec la circonférence. La sensation et la volonté ont chacune un agent spécial, et des nerfs qui jamais ne se confondent transmettent, les uns, du dehors au dedans, les impressions qui se font sur les sens, les autres, du dedans au dehors, les ordres aux muscles qui obéissent. Bien plus, chaque fibre nerveuse primitive est affectée à un service déterminé, et le trajet entre l'encéphale et un point du corps, quelle qu'en soit l'étendue, est desservi par une seule fibrille, que ne peuvent remplacer les fibrilles parallèles et voisines.

Avec de nouvelles propriétés apparaissent des tissus nouveaux, car ces

deux choses, propriétés et tissus, sont inséparablement unies. Il se fit une véritable éclaircie dans la science, quand Bichat, au sein d'une masse jusqu'alors confuse, établit ses mémorables distinctions. Aux yeux de ce génie, si heureusement doué pour les explorations biologiques, apparurent les analogies caractéristiques, et il put résoudre le corps vivant en un assemblage de tissus pourvus d'une organisation et d'une fonction spéciales. Quelques transformations qu'ils subissent, il les suivit partout. La méthode comparative, qui est l'instrument principal de la biologie, se trouva bien plus puissante, et sans retard elle fit, dans la pathologie, mettre le doigt sur des solutions inespérées, montrant toute une classe de rapports complètement méconnus. Là ne s'arrêta pas l'effet de cette grande découverte. L'étude positive de la matière vivante acquit dès-lors une force irrésistible, et l'on se mit partout en quête des voies et moyens par lesquels s'effectuent les opérations dans les corps animés. Avec quel succès, c'est ce que peut témoigner chacun de nous qui avons commencé, il y a vingt-cinq ou trente ans, nos études. La science s'est, à la lettre, renouvelée sous nos yeux.

V. — DU SYSTÈME MUSCULAIRE.

A côté du système nerveux doué de la sensibilité, M. Müller place, dans son quatrième livre, le tissu musculaire doué de l'irritabilité. Tandis que le premier est sensible, c'est-à-dire accomplit, soit comme centre, soit comme conducteur, tous les actes, depuis la sensation jusqu'à l'intelligence, l'autre est irritable, c'est-à-dire se contracte et se raccourcit sous l'action des agens qui le stimulent. Son stimulant le plus ordinaire est le système nerveux, avec lequel il est en rapport par les cordons spécialement chargés de la conduite de la volonté. Tels sont les deux grands systèmes qui appartiennent en propre à l'animal. Si on y joint le tissu cellulaire, duquel le règne végétal est uniquement composé, et qui, sous diverses modifications, constitue la plus grande partie des organismes animaux, on aura partagé en trois fonctions capitales et en trois formes essentielles toute la nature vivante. Le tissu cellulaire est, comme le témoignent les végétaux, l'agent essentiel de la nutrition; le tissu nerveux préside à tous les actes de la sensibilité, et la fibre musculaire, contractile, met l'animal en état d'exécuter ses volontés. Cette grande division, fondée aussi bien sur l'observation anatomique que sur l'observation physiologique, est devenue une des bases de la science, et ne peut plus être abandonnée. Cependant, à qui l'examinera de près, se présentera une difficulté qui fera soupçonner la possibilité d'aller plus loin. Le tissu musculaire et le tissu nerveux ne sont aucunement soustraits à la nutrition, et, tout en jouissant de propriétés spéciales, ils possèdent la propriété commune à toute substance vivante. Dès-lors on avait quelque

droit de croire que le tissu cellulaire y pénétrait aussi, et, en effet, des savans avaient conjecturé qu'on parviendrait peut-être à démontrer l'unité fondamentale des trois tissus primordiaux. Cet espoir de l'esprit d'analogie s'est réalisé. Ce qui n'était qu'un simple aperçu a été constaté par l'observation anatomique; on a vu, par l'intermédiaire de la cellule primitive, la fibre musculaire et la fibre nerveuse avoir une origine commune avec le tissu cellulaire. Au sein de l'ovule, où tout est confondu, naissent d'une substance identique les tissus spéciaux. Dès-lors, par une extension facile, on a fait entrer anatomiquement le règne végétal dans le règne animal, et il n'y a plus eu qu'un seul principe de développement, le développement par des cellules.

C'est un spectacle digne d'attention que celui qui nous est ici offert par l'histoire scientifique. Au début, les objets sont vus en bloc, et à peine dans le corps vivant distingue-t-on autre chose que des chairs, des veines, des os, la peau, des ligamens et quelques viscères. C'est là à peu près toute l'anatomie d'Hippocrate. Puis, à mesure que l'intérêt scientifique s'éveille et que les procédés anatomiques se perfectionnent, on se reconnaît dans cette masse confuse; les parties sont séparées par une dissection attentive, et en même temps croissent les divisions anatomiques; puis, après un très long travail dirigé dans ce sens, vient un génie qui saisit les communautés dans ces différences et réunit en groupes homogènes ce qui avait été disjoint. Dès-lors, la porte étant ouverte, la recherche atteint le dernier terme, et, à côté des dissections délicates et des subdivisions du scalpel, un physiologiste habile à voir et habile à généraliser, M. Schwann, établit dans l'identité du développement l'identité radicale des tissus vivans.

La publication du travail de M. Schwann est peu ancienne (1838), et déjà les idées qu'il énonce ont été adoptées par d'éminens physiologistes et sont acquises à la science sinon dans les détails et toutes les conséquences, du moins dans les principes et les données essentielles. Combien de nos jours est devenue rapide la vérification d'un fait scientifique ainsi que l'établissement de la théorie qui s'en déduit! Autrefois les choses marchaient plus lentement. Que de temps n'a-t-il pas fallu pour faire prévaloir le système de Copernic et détruire l'illusion que causaient le mouvement apparent du soleil et l'immobilité apparente de la terre! Que d'efforts pour chasser l'anatomie de Galien et placer les faits au-dessus de l'autorité! Quand la circulation du sang eut été découverte par Harvey, quels longs débats avant que l'enseignement physiologique l'admît définitivement! Aujourd'hui non-seulement les travailleurs sont plus nombreux, mais ils sont formés à une seule école, celle de l'observation, et ils ont un mode commun d'expérimenter et de juger. Aussi le procès est-il promptement terminé. La doctrine nouvelle, mise au creuset, ou n'en sort pas ou en sort vérifiée, avec des amendemens, des

restrictions, des développemens, et dès-lors, reçue dans l'arsenal de la science, elle devient un instrument. On s'en sert pour entamer des filons encore inexplorés, car c'est ainsi que procède l'exploitation. On n'avance que de proche en proche; jamais rien ne se trouve qui n'ait été préparé, et quand, du point de vue où nous sommes, le passé gisant déployé devant nos yeux, nous en étudions la formation, nous voyons manifestement tous les apprêts de la découverte, même la plus sublime, à tel point que, si elle avait échappé à l'homme de génie qu'elle honore, elle serait échue en partage ou à quelqu'un de ses émules ou à quelqu'un de ses successeurs. Cela rend particulièrement instructive l'histoire scientifique; là les événemens fortuits interviennent peu, l'enchaînement est palpable, tandis que, dans l'histoire générale, des perturbations profondes masquent le rapport des causes et des effets. Le fuseau de l'histoire scientifique se dévide d'une façon plus simple, et, en le voyant tourner ainsi avec régularité, on s'habitue à porter ailleurs la doctrine de l'évolution, doctrine ici tellement évidente. En outre, on reconnaît quelles profondes connexions a l'histoire politique avec l'histoire scientifique, puisqu'en définitive celle-ci modifie de siècle en siècle les opinions et la manière de voir des populations civilisées. Ce n'est pas pourtant qu'il n'y survienne des dérangemens et qu'elle suive une ligne constamment ascendante. De même que des invasions de barbares ou des catastrophes politiques suspendent ou ralentissent la marche politique, de même des théories fausses, des faits mal observés, des autorités trop respectées, fourvoyant les travailleurs, suspendent ou ralentissent la marche scientifique.

On s'étonnera peut-être que M. Müller ait intercalé le système musculaire, c'est-à-dire l'agent de la locomotion, entre le système nerveux et les organes des sens. C'est qu'il le regarde comme une sorte d'appendice du système nerveux, admettant que la fibre contractile l'est seulement par sa jonction avec la fibre nerveuse. La question est controversée entre les physiologistes; bon nombre pensent que le muscle possède par lui-même la faculté de se contracter, et que la volonté, conduite par le nerf, n'est qu'un des stimulans propres à exciter la contraction. Pour moi, je partage cette dernière opinion, et dès-lors on comprend que, si elle était adoptée, elle entraînerait un autre arrangement que celui de M. Müller.

VI. — DES SENS.

Le cinquième livre est consacré aux sens. On connaît la célèbre théorie qui a régné dans le XVIIIe siècle, et l'ingénieuse hypothèse qui, pourvoyant à fur et mesure, de chacun des sens, la statue humaine, lui recomposait tout son être intellectuel et moral. Rien de plus erroné : en vain ouvrira-t-on les cinq portes qui mettent en communication avec le

monde extérieur; cela ne créera point les facultés qui auront manqué primitivement. Les animaux qui occupent un rang élevé dans l'échelle ont les cinq mêmes sens, et pourtant quelle différence entre eux! quels instincts divers! et quelles parts inégales d'intelligence! La physiologie a donné un démenti complet à la théorie de la sensation, et, quoiqu'il soit vrai de dire que des écoles philosophiques l'ont combattue et réfutée, il est vrai aussi que le vague des démonstrations métaphysiques laisse toujours place aux objections et aux dissentimens. L'impossibilité de faire un être égal à l'homme avec un singe, tout pourvu qu'il est de nos cinq sens, et la possibilité de donner une intelligence complètement humaine (comme cela s'est vu) à un individu privé de trois sens, l'ouïe, la vue et l'odorat, réfutent suffisamment les aberrations où était tombée la métaphysique à cet égard. Quand on cherche dans quelques formules logiques suggérées par l'esprit les explications des choses, on est perpétuellement exposé à méconnaître la réalité.

Ce n'est pas que les sens n'aient un certain rapport avec le développement de l'organisme; les végétaux en sont absolument privés; les animaux très inférieurs ne les ont pas tous, et la réunion n'en est complète que dans les classes supérieures. Toutefois ils n'auraient jamais suggéré l'idée, fondamentale en biologie, d'une hiérarchie des êtres. Il ne faut pas voir en cette idée quelque notion tirée de l'essence même de la vie et de laquelle il résulterait que les choses n'ont pas pu être disposées autrement. La hiérarchie des êtres vivans est une conception tout-à-fait empirique, un produit de l'expérience, une conclusion tirée des faits observés. On demandera peut-être à quels signes se reconnaît lequel de deux êtres vivans est supérieur à l'autre; on se dira qu'au fond il n'y a nulle raison logique de mettre un animal au-dessus d'une plante, ou un mammifère au-dessus d'un crustacé. De raisons logiques pour établir un pareil ordre, il n'y en a pas; mais il y en a de biologiques : le principe sur lequel repose la classification hiérarchique est celui de la division des fonctions. Plus les appareils se multiplient et se distinguent, plus haut est le rang de l'être; au contraire, son degré est d'autant plus bas que les appareils se confondent davantage et diminuent en nombre. Dans le végétal, point de système nerveux, point de système musculaire; tout est réduit aux organes de la reproduction et de la nutrition, et cette nutrition même, combien elle est simple, comparée avec ce qui est dans les animaux! Tandis que le végétal prend directement au sol les substances alimentaires et les conduit par des canaux ramifiés dans tous les organes où elles se transforment en parties intégrantes, l'animal a un appareil de mastication, un appareil de digestion dans l'estomac, un appareil de chylification dans les intestins, et un système de conduits qui transportent le chyle dans le sang : tout cela, pour arriver au point où le végétal se trouve tout d'abord après la succion exercée

par les radicules! Que d'intermédiaires! que de rouages compliqués! que de division dans le travail!

De même, dans le règne animal, le système nerveux va se compliquant, et en même temps croissent les instincts, les passions, les facultés intellectuelles. De la sorte, l'anatomie et la physiologie (ce ne sont, à vrai dire, que les deux côtés d'un même sujet) marquent le niveau qu'occupe un être particulier dans la série vivante. Ce n'est pas que cette série fasse une ligne droite et continue; mais, toute courbe et brisée, elle n'en représente pas moins un trajet où se placent les espèces par groupes différens. C'est un système dans lequel le plus ou le moins de complication décide du bas et du haut. La considération de la hiérarchie met aussitôt un terme à toutes les hypothèses biologiques : au-dessus et au-dessous, rien ne se peut raisonnablement imaginer, on ne saurait construire ni un animal au-dessus de l'homme, ni un végétal au-dessous du champignon; mais, dans l'intérieur de la série, il est loisible de se figurer des êtres hypothétiques parfaitement en rapport avec les conditions de la vie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que de pareils êtres n'auraient rien de commun avec les imaginations fantastiques des âges primitifs, où l'on voit, accouplées ensemble, des formes radicalement incompatibles. En un mot, la série organique donne à la fois toutes les réalités que le monde présente, et toutes les possibilités que l'esprit serait en droit de concevoir.

De cet arrangement systématique est née une question célèbre, à savoir s'il était vrai que tous les êtres vivans fussent construits sur le même plan. Dans l'hypothèse de l'uniformité de plan, il s'agit de retrouver, d'animal en animal, les organes correspondans. Ainsi, le bras dans l'homme, que devient-il chez les autres mammifères? que devient-il chez les oiseaux? que devient-il chez les reptiles et les amphibies? On peut, jusqu'à un certain point, comparer cette recherche à l'étymologie. Si on demande l'étymologie du mot *jour*, on le rapprochera sans peine de l'italien *giorno*, mot où la prononciation fait entendre un *d*, et qui est identique au latin *diurnus; diurnus*, à son tour, dérive de *dies*, et *dies* est congénère du *day* germanique de la langue anglaise; dès-lors nous sommes amenés au mot sanscrit *div*, qui signifie *luire, briller*. De même, si l'on demande l'étymologie anatomique (qu'on me passe cette expression) du bras humain, on retrouvera sans peine cette partie dans le pied de devant des mammifères terrestres. Chez les mammifères marins, qu'on ne s'arrête pas à l'apparence, qu'on fende la peau qui recouvre leurs prétendues nageoires, et l'on y verra un humérus, un avant-bras et des doigts. L'aile des oiseaux, bien qu'elle s'éloigne davantage, est parfaitement réductible au type du bras. Bref, le fil de l'analogie ne se rompt pas, tant qu'on se tient dans le domaine des vertébrés; mais, quand on passe aux invertébrés, les analogies perdent l'évi-

dence, et enfin, dans le règne végétal (car il n'y a aucune raison pour s'arrêter aux animaux), toutes choses se confondent.

Quoi qu'il en soit de ces recherches difficiles, il est certain que des corrélations fondamentales lient entre eux les êtres vivans. Le végétal se retrouve tout entier dans l'animal : les innombrables cellules du poumon et les innombrables vaisseaux du chyle représentent, les unes le feuillage aspirant les gaz atmosphériques, les autres la racine aspirant les sucs de la terre. La fonction est semblable, et l'homme, en définitive, ne se nourrit pas autrement que la plante. Si le végétal explique toute la nutrition chez l'homme, les animaux intermédiaires, de leur côté, expliquent les fonctions du mouvement, de la sensibilité et de l'intelligence. En un mot, si, au lieu de comparer organe à organe (ce qui devient très difficile dans le passage aux invertébrés, et impossible dans le passage aux plantes), on compare les quatre grandes fonctions, nutrition, génération, locomotion et sensibilité, et les quatre grands appareils qui les desservent, on reconnaît partout l'analogie : l'animal se nourrissant et se reproduisant comme le végétal, et l'animal supérieur se mouvant et sentant comme l'inférieur. A ce point de vue, l'identité de plan est manifeste; rien ne se nourrit que par la cellule primitive, rien ne se reproduit que par une scission, rien ne se meut que par la fibre musculaire, et rien ne sent que par la fibre nerveuse.

Cette identité est reconnaissable encore dans les périodes qui ont précédé notre histoire. L'histoire de l'homme, celle du moins dont il se souvient, ne remonte pas à une époque très reculée. Quelques milliers d'années, c'est là tout ce que donne la mémoire des peuples; mais, en compensation de ces annales qu'on cherche vainement, on a trouvé des annales qu'on ne cherchait pas, celles de la terre. Nombreuses ont été les périodes qu'elle a traversées, profondes les modifications qu'elle a subies, diverses les races qu'elle a nourries. On aurait pu penser que ces populations d'un autre âge trancheraient radicalement avec celles des temps historiques. Il n'en est rien. Et pourtant, si l'on en croit tous les indices, les conditions du milieu différaient grandement de ce qu'elles sont aujourd'hui : une terre plus chaude, une atmosphère autrement composée, une distribution différente des eaux. Néanmoins l'organisation des êtres appartenant à ces antiques périodes est telle qu'ils viennent sans peine se ranger dans les classifications. Alors verdoyaient des fougères colossales, alors rampaient dans le limon des eaux d'énormes amphibies; mais ces fougères et ces amphibies ne sont que des espèces à mettre à côté de celles qui vivent avec nous, et, si la curiosité a pu se figurer que de pareils êtres devaient être étranges et merveilleux, elle a été déçue. Cette découverte singulière et inattendue est venue donner à la science un point d'appui de plus, et montrer que, dans un passé lointain et sous des conditions notablement différentes, les propriétés de la

matière vivante conservèrent leur identité. Telles nous les voyons, telles les virent des âges où peut-être l'espèce humaine n'existait pas.

Je ne quitterai pas ce chapitre sans indiquer une particularité très remarquable de l'histoire des sens. Les nerfs qui les desservent présentent une disposition anatomique respectivement différente, et, de fait, ils sont tellement spéciaux, qu'une excitation quelconque y produit l'impression propre à chacun. Je m'explique : si on fait agir l'électricité sur le nerf optique, on voit de la lumière; si sur le nerf auditif, on entend un son; si sur l'olfactif, on perçoit une odeur; si sur le nerf du goût, une saveur; si sur un nerf tactile, une douleur. Ainsi un même agent, ne possédant aucune des propriétés qui se perçoivent par les sens, développe, s'il est mis en contact avec le nerf de chaque sens, l'impression spéciale à ce nerf. De la sorte, on peut entendre toute espèce de sons sans aucun son effectif; on peut voir toute espèce de lumière sans aucune lumière effective; il suffit pour cela d'une excitation soit externe, soit interne. A la catégorie des excitations externes appartiennent des cas comme celui qui fut soumis à M. Müller lui-même : un homme, ayant reçu dans l'obscurité un coup sur l'œil, prétendit avoir reconnu le voleur à la lueur produite par le choc; c'était une illusion, et une pareille lumière n'éclaire pas plus les objets qu'une douleur ressentie par moi ne cause de la douleur à un autre. La catégorie des excitations internes est importante pour la théorie des hallucinations, qui, à titre de communications avec un monde invisible, ont joué un grand rôle dans l'histoire passée. En définitive, plus on approfondit les conditions de la vie, plus on reconnaît avec quelle rigueur est appliquée la spécialité des organes et des fonctions.

VII. — DES FACULTÉS INTELLECTUELLES.

C'est avec les facultés intellectuelles, objet du sixième livre, que M. Müller termine la section de la sensibilité ou fonction des nerfs. Ceci est un dernier terrain que la théologie et la métaphysique disputent à la biologie; elles ont depuis long-temps abandonné tous les autres postes. L'astronomie a gagné sa dernière victoire lors du procès de Galilée, et elle n'a plus à craindre de retour offensif. La physique a également chassé toutes les notions imaginaires, et la foudre, que Boileau croyait encore une dispensation de la Providence, est un phénomène électrique tellement docile, qu'il se laisse guider par la pointe d'un paratonnerre. La géologie a reculé indéfiniment l'antiquité du globe; loin d'avoir, comme le physicien florentin, un procès à soutenir et une amende honorable à faire, elle se voit courtisée, et l'on s'efforce d'accommoder ses périodes à un texte dont l'auteur semble avoir voulu prévenir toute interprétation en écrivant à chaque jour, *factum est vespere et mane*. La chimie a relégué au rang des chimères l'alchimie, qui en était vérita-

blement la métaphysique. Enfin on délaisse les parties inférieures de la biologie, la nutrition, les maladies, même les maladies mentales; on fait abandon des possédés et des démoniaques. Cette longue retraite de plus en plus ressemble à une déroute, et, comme dans l'histoire de l'expulsion des Maures hors de l'Espagne, la science positive, d'abord faible et cantonnée dans un domaine exigu, étend avec lenteur ses conquêtes; puis, quand elle a fini par gagner une véritable puissance, ses progrès s'accélèrent avec rapidité. Les mathématiques ont été l'étroite localité, la région retirée d'où elle est partie pour gagner les plaines sous-jacentes, et déjà elle accule ses rivales à la mer opposée.

Nous sommes les témoins d'une de ces invasions, la biologie en venant à réclamer la doctrine des facultés affectives et intellectuelles. Si on lui conteste ce droit, la première réponse qu'elle ait à faire est celle de Diogène aux philosophes qui niaient le mouvement : Diogène marcha; la biologie traite de l'intelligence et du moral de l'homme; il n'est plus de livre de physiologie qui n'ait une section consacrée à cet objet. Ainsi se trouvent institués sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, deux enseignemens radicalement contraires, l'un positif, l'autre théologique ou métaphysique.

C'est sans aucun dessein prémédité que la biologie s'est ainsi étendue. La curiosité scientifique conduisit à agiter ces questions, qu'on voit poindre dès une haute antiquité. Démocrite s'en occupa, et, au dire de La Fontaine,

> ..... Hippocrate arriva dans le temps
> Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
> Cherchait dans l'homme et dans la bête
> Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
> Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
> Les labyrinthes d'un cerveau
> L'occupaient.....

Ce sont, en effet, les labyrinthes du cerveau qui ont amené la physiologie sur le terrain de ce qu'on appelle dans les écoles psychologie. Sans s'inquiéter si la théorie des facultés mentales n'avait pas une solution complète dans les livres des théologiens et des métaphysiciens, sans y songer même, elle a édifié, conduite par le rapport des organes et des fonctions, une doctrine indépendante des doctrines reçues. Trois ordres de faits l'ont mise simultanément dans la voie. En premier lieu, la pathologie est venue apporter son contingent. Les lésions mentales qui suivent les lésions du cerveau, l'affaiblissement de l'intelligence dans l'apoplexie même guérie, le délire dans les inflammations des méninges, la stupeur dans la compression, sont des faits perpétuels. Et non-seulement les actions directement portées sur le cerveau le troublent, mais encore des influences réfléchies vont, des viscères abdominaux

par exemple, gagner l'encéphale et déterminer un état mental tout particulier. Enfin différentes substances introduites dans l'économie pervertissent les facultés : tels sont le vin, le haschich, l'opium. En présence de ces observations, force a été à la physiologie de se demander quelles conditions règlent les manifestations du moral et de l'intelligence, et quelles causes y portent le trouble, laissant, bien entendu, la question d'origine et ne pouvant à aucun prix s'engager dans l'hypothèse qui place hors de l'organe la fonction. Une autre voie l'a conduite au même terme, à savoir la comparaison de l'état mental et de l'état du cerveau aux différens âges. Là en effet une correspondance se manifeste, du même ordre que la correspondance entre les lésions de l'organe et les lésions des facultés. C'est seulement par degrés que l'enfant acquiert les différens pouvoirs qui constituent l'adulte, et par degrés aussi le système nerveux, d'abord confondu sans distinction aucune dans la masse de l'ovule, se dégage, se dessine, s'accroît, et enfin se complète. L'âge auquel la formation et l'accroissement du cerveau marchent avec le plus de rapidité est l'époque de la vie où la somme d'impression que possède l'intelligence a le moins de solidité, une assez longue portion de l'existence ne laissant aucune trace dans la mémoire. Aucun effort ne pourrait arracher au petit enfant des actes intellectuels qui ne seraient pas de l'enfance, et le progrès des facultés est l'aiguille qui indique le progrès de l'organe. A l'enfant succède l'adulte, à l'adulte le vieillard, et alors tout avertit de la décroissance :

Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus.
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Là encore on a été amené à reconnaître une suite de phases, et dès-lors à constater une condition de plus qui coordonne avec l'état physiologique les manifestations mentales. Enfin les études de zoologie comparée ont contribué de leur côté à éclaircir les idées. Pour éviter l'argument inévitable qui se tire de la nature morale et intellectuelle des animaux, il n'aurait fallu rien de moins qu'accepter la fameuse hypothèse de Descartes, qui n'y voulut voir que de pures machines. A ce prix, l'argument tombait; rien n'était à conclure des animaux à l'homme. Mais l'hypothèse cartésienne faisait trop de violence au sens commun pour avoir quelque portée. C'est au nom de ce sens commun qu'elle s'est attiré la critique de La Fontaine :

L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle

Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? une montre. Et nous? c'est autre chose.

Et ailleurs :

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.
Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfans.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connaître.

L'hypothèse de Descartes n'aurait pas mérité d'être rappelée, si elle ne témoignait quel effort désespéré tenta le grand philosophe pour échapper à la conviction spontanée que fait naître le spectacle de la nature animale. Mais il faut rentrer dans la réalité et examiner quelles sont les facultés des animaux et quelle est leur organisation nerveuse. Or, de même que la pathologie a témoigné d'une relation entre la lésion organique et le trouble fonctionnel, de même que les âges ont montré les facultés se dégageant du sein de la cellule germinale et arrivant par des degrés successifs à l'état complet, de même aussi, dans la série des êtres, la nature animale croît et s'étend avec l'organisation. Si on appliquait à cette série animale le principe de ceux qui ont voulu faire de l'espèce humaine une catégorie à part, il n'y aurait aucune raison pour ne pas trouver je ne sais combien de tronçons. En refusant d'admettre que les parties communes fassent le lien, on sépare, par exemple, le poisson du mammifère. En effet, la nature est singulièrement brute dans le poisson : rien que les appétits de la nutrition et le degré d'intelligence nécessaire pour les satisfaire. Le besoin même de la reproduction n'entraîne pas les conséquences qu'il a dans d'autres êtres, et les petits éclosent d'œufs déposés dans un lieu favorable, sans que les parens en aient connaissance ni souci. Si l'on compare cette nature sauvage et stérile avec un mammifère, avec le chien, quelle différence! Amour de la progéniture, soins pour l'élever, attachement à un maître poussé jusqu'au dévouement le plus absolu, aptitude à s'instruire, mémoire, combinaison d'idées. Ne semble-t-il pas qu'il appartient à une essence supérieure et totalement distincte? Il n'en est rien cependant, et le fond intellectuel et moral du poisson est dans le chien, fond sur lequel se sont édifiées de nouvelles facultés. De même les appétits fondamentaux du poisson, les facultés plus développées du mammifère sont dans l'homme, et en plus une certaine somme d'aptitudes sans analogues dans le bout inférieur de la série vivante. Ajoutons qu'il offre une constitution cérébrale qui, elle aussi, a des parties sans analogue dans le reste des animaux.

Les élémens de doctrine s'étant ainsi accumulés, et convergeant vers une seule et même direction, un homme célèbre entreprit d'en tirer

les conséquences qu'ils renfermaient. Gall rendit un éminent service à la physiologie cérébrale quand il plaça dans le cerveau non-seulement toutes les facultés, mais encore tous les instincts et toutes les passions. Une très ancienne doctrine, dont Aristote fut le défenseur, attribuait à d'autres organes diverses fonctions de la sensibilité. On avait départi à la poitrine et au ventre une part du moral. Or, rien n'était plus contraire à toute saine notion des tissus et de leurs fonctions, que de placer le siége des passions dans un viscère musculeux comme le cœur, et dans des viscères celluleux comme le foie et la rate; c'était unir des choses incompatibles, confondre les propriétés, et commettre en physiologie une faute comparable à celle que commettaient en histoire naturelle les peintres et les poètes, quand ils mettaient une tête d'homme sur un corps d'oiseau. Là, Gall fut complètement dans le vrai. Quant à la localisation des facultés dans le cerveau, c'est une autre question. Je ne puis en dire que ce que j'ai dit de la gastro-entérite de Broussais, à savoir que c'était une hypothèse provisoire destinée à diriger les recherches et à être vérifiée ou rejetée par les faits. Or, les faits et la critique qui s'en est suivie n'ont pas été favorables, et il n'est pas une seule des localisations de Gall qui ait soutenu l'épreuve. Quelle qu'ait été, à lui, son opinion sur sa propre conception, pour nous ce n'est pas autre chose qu'une supposition indiquant une manière de traiter la physiologie cérébrale. Et déjà des mains plus sûres, poursuivant dans le cerveau le prolongement des nerfs, ont indiqué la région où s'arrêtent les sensations, et réservé d'autres parties aux facultés intellectuelles et affectives, traçant ainsi des localisations qui n'ont plus rien d'hypothétique. Gall a signalé le but, mais ne l'a pas atteint. Ce qu'on peut reprocher à ces deux hommes célèbres, Gall et Broussais, qui ont si puissamment influé sur le mouvement scientifique, c'est de n'avoir point eu une vue claire de leurs propres conceptions, et de n'avoir pas donné fermement comme une hypothèse ce qui, dans le fait, n'était qu'une hypothèse. Leur procédé, s'ils l'eussent ainsi conçu, eût été nettement scientifique. Des suppositions susceptibles d'être vérifiées sont toujours légitimes, et quand elles résultent, comme celles de Gall et de Broussais, d'une appréciation exacte du problème, elles interviennent dans la direction des idées, et, bien qu'improductives par elles-mêmes, elles fécondent pourtant le champ de la science.

VIII. — DE LA GÉNÉRATION.

L'histoire de la génération clôt l'ouvrage de M. Müller. C'est la fonction par laquelle il y a des espèces, et qui, à côté de l'existence individuelle, établit une existence collective. Grace à elle, *stat fortuna domus, et avi numerantur avorum;* grace à elle, la vie soutient sur l'abîme du temps les races animées, comme la gravitation soutient sur l'abîme de l'espace

les globes planétaires. C'est dans le temps que se meut la vie; l'arbre, tout immobile qu'il est à sa place, n'en accomplit pas moins son voyage à travers les années et les siècles, et il va, lui aussi, de l'enfance à la décrépitude. Le temps est l'espace, si je puis m'exprimer ainsi, où agit la force vitale. Chaque existence individuelle croît d'abord avec une rapidité inouie, se ralentit peu à peu, parvient à son point culminant, puis décroît de plus en plus rapidement, jusqu'à ce qu'elle rentre dans l'immobilité d'où elle était partie, décrivant ainsi une sorte de parabole dans le temps, comme les projectiles en décrivent une dans l'espace.

Quelque divers que soient les procédés de la génération, ils équivalent tous, en définitive, à une véritable scission. Ce qui arrive lorsqu'on plante un scion d'un arbre arrive aussi lorsque dans un animal un nouvel être se produit. C'est toujours la séparation d'une substance animée portant en elle la faculté de croître conformément au type de l'espèce. Ce caractère, digne de la plus sérieuse attention, est un de ceux qui appartiennent essentiellement à la vie, et qui la distinguent profondément de toutes les autres propriétés de la matière. L'organisme n'a pas seulement la faculté de s'entretenir jusqu'au terme fixé par les conditions individuelles; mais il a aussi celle de déposer dans une partie de lui-même, bourgeon ou ovule, une aptitude à se développer. La fécondation, dans le règne vivant, n'est qu'un cas particulier. Chez les végétaux, et même chez certains animaux, les bourgeons ont la vertu de reproduire le type de l'espèce aussi bien que l'ovule fécondé. Le bourgeon et l'ovule ne sont que des cellules primitives, et, pour complément d'analogie, ces deux modes marchent d'un pas égal : dès que la plante pousse un rejeton, les germes des bourgeons prochains surgissent, et à côté de ceux de l'année présente on voit poindre ceux de l'année qui vient; de même on trouve déjà dans l'ovaire de l'enfant les germes d'une nouvelle génération.

A la reproduction se rattache l'hérédité, faculté importante à connaître, importante à consulter. Jusqu'à présent elle n'est guère intervenue dans les relations des hommes; seulement les médecins ont élevé la voix pour faire comprendre quelques-unes des conséquences qu'elle entraîne. De fait aussi, le sujet est peu étudié, et les principes en sont épars. On peut le recommander sans crainte à la méditation des biologistes; certainement ils y trouveront de quoi récompenser leurs efforts.

L'hérédité se meut constamment entre deux influences, l'une qui tend à conserver le type de l'espèce, l'autre qui tend à le modifier. La première est la force déposée par l'organisme dans le germe; la seconde se compose de toutes les conditions éventuelles qui agissent sur l'individu. Que l'on suppose des blancs s'établissant parmi une population noire, ou des noirs parmi une population blanche, et se croisant par les mariages. Au bout d'un certain temps plus ou moins long, les

étrangers n'auront laissé aucune trace de leur passage, et cela se conçoit : le croisement dès la neuvième génération impliquera 256 individus, de sorte que le nègre ou le blanc qui aura mêlé son sang ne sera plus, au neuvième degré, que pour un 256me. Telle est la force que la tendance héréditaire à reproduire l'espèce possède pour effacer les variétés individuelles. C'est par là qu'un peuple, malgré le mélange des étrangers, garde son caractère national tant au physique qu'au moral; au bout d'un certain intervalle, ces étrangers, quelque type qu'ils aient apporté, se sont fondus dans la masse commune, et cessent d'y être reconnaissables. Il faudrait que l'immigration fût très considérable pour qu'il se formât un type conservant des caractères apparens d'hybridité.

D'un autre côté, le croisement des races, les conditions du sol, le genre de nourriture, les professions, en un mot les mille accidens de la vie, créent des variétés qui, à leur tour, ont de la tendance à se perpétuer par la génération. La cause qui les fait disparaître indique suffisamment quelle sera la cause qui les fixera. Si en se croisant elles se résolvent nécessairement et s'effacent, en ne se croisant pas elles se maintiendront et finiront par devenir permanentes. Ainsi on a fixé des variétés végétales qui s'étaient produites; ainsi on a obtenu des moutons et des bœufs pourvus de qualités spéciales; ainsi, enfin, on a établi le cheval anglais. Il suffit de clore le cercle des alliances pour donner de la permanence à des états qui autrement seraient transitoires et disparaîtraient à la seconde ou à la troisième génération; il suffirait, pour les détruire, d'ouvrir le cercle fermé et d'introduire cette sorte de peuplade étrangère dans le sein du reste de la population; elle s'y fondrait bientôt, et toute trace en serait effacée, car c'est à grand labeur que l'homme maintient les créations de son industrie contre les tendances puissantes des agens généraux, toujours prêts à reprendre le dessus : situation comparée admirablement par Virgile à celle du marinier qui remonte le courant d'un fleuve; pour peu qu'il se relâche et suspende ses efforts, l'onde qui suit sa pente emporte la nacelle.

En pathologie, l'hérédité transmet les dispositions maladives, et c'est de la sorte que tant de maux passent des parens aux enfans. Parmi les douloureux spectacles que le monde présente, un des plus pénibles est celui de ces petits êtres entrés dans la vie pour devenir la proie des plaies, des distorsions et des mille tortures qu'infligent les scrofules et la phthisie héréditaires. A la vue des cruautés humaines qui s'étendent jusque sur l'enfance, l'auteur de *la Pharsale* s'est écrié : *Crimine quo parvi cædem potuere mereri;* et après lui un harmonieux écho a répété :

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

Vaine enquête, plainte inutile! Les combinaisons qui règlent les affinités dans les corps vivans ont voulu que, sous l'influence d'une mauvaise nourriture, d'une habitation humide, d'un travail forcé et parfois aussi de conditions inconnues, l'affection tuberculeuse ou scrofuleuse se développât chez les parens. De là les souffrances des enfans; voilà le *crime* qui leur vaut une existence courte et douloureuse. Telle est l'ignorance, que ce danger si grand, qui compromet à chaque instant les familles, n'est l'objet d'aucune précaution. Ni les institutions publiques, ni la prudence particulière n'interviennent pour prévenir tant de maux. Je sais tout ce que commandent de réserve les sentimens humains; je sais qu'une pareille question ne peut pas être traitée au point de vue purement médical. Cependant, quand on considère avec quelle attention les intérêts pécuniaires sont consultés dans les unions, on peut croire que des intérêts encore plus grands, ceux de la santé, ne le seraient pas moins, si la fatalité cruelle qui s'attache à l'hérédité était mieux appréciée.

La transmission héréditaire des dispositions acquises est un fait qui éclaire la question des races humaines. En embrassant l'histoire des races dans son ensemble, on ne voit aucune raison de ne pas admettre, pour toutes, le développement par l'intermédiaire de l'hérédité, puisqu'en définitive c'est par cet intermédiaire que des races blanches se sont élevées à la civilisation. Il fut un temps, qui même n'est pas très reculé, où les aïeux des Allemands, des Français, des Anglais, vivaient dans une condition à demi sauvage. Combien cet état dura-t-il? L'histoire ne le dit pas; mais certes bien des siècles s'écoulèrent sans que rien vînt modifier l'uniformité des mœurs et la monotonie des forêts primitives. La masse de populations répandues depuis le Volga jusqu'aux Alpes, jusqu'aux Pyrénées, jusqu'aux Iles Britanniques, demeura immobile des milliers d'années; et peut-être encore aujourd'hui les druides sacrifieraient des hommes et cueilleraient en grande pompe le gui dans les bois consacrés du pays chartrain, si la conquête romaine n'était venue changer l'avenir de ces peuples. Néanmoins la transition ne fut pas subite. Il fallut des siècles pour transformer des Gaulois et des Bretons en Romains, et, quand les Germains se furent répandus sur l'empire, il fallut des siècles encore pour qu'ils fussent absorbés par la vie civilisée. De même, les populations sauvages du Nouveau-Monde et de l'Océanie se sont montrées long-temps rebelles aux tentatives civilisatrices, ne gagnant que peu à peu l'aptitude à s'approprier des idées générales et abstraites; de même encore, les nègres, dans les possessions européennes, commencent (et sous quel régime s'est faite leur éducation!) à grandir dans l'humanité, et la république qu'ils ont fondée, n'allant pas bien, ne va pas plus mal que tel état du Nouveau-Monde. Aristote disait, il y a près de vingt-deux siècles, que certaines populations ont la destination de fournir des esclaves, étant dépourvues

des qualités supérieures qui font l'homme libre et propre à se gouverner lui-même. Ces populations de race pour lui naturellement servile étaient les Scythes et les Celtes, c'est-à-dire les ancêtres des nations aujourd'hui les plus cultivées. Le temps a cassé l'arrêt du précepteur d'Alexandre, et déjà le temps casse l'arrêt de ceux qui ont frappé d'autres races d'une incapacité absolue.

IX. — CONCLUSION.

Une matière douée d'une force spéciale, la vie; ayant la faculté de se nourrir, de se reproduire et de sentir; se nourrissant par un mécanisme identique dans toute la série des êtres animés, c'est-à-dire par une cellule capable d'absorber, de modifier et de rejeter certains élémens; se reproduisant, dans toute la série aussi, d'une manière analogue, par la scission du jeune d'avec le parent; jouissant, chez les animaux exclusivement, de la sensibilité et de la locomotion à l'aide de deux tissus, la fibre nerveuse et la fibre musculaire; se déployant en une succession de combinaisons depuis la plante jusqu'à l'homme; soumise, dans cette longue chaîne, à des conditions de structure qui lient le végétal à l'animal, et l'animal inférieur au supérieur; allant dans l'échelle de la vie depuis l'organisation la plus obscure et la plus simple jusqu'à la plus complexe, et dans l'échelle des âges depuis l'ovule, où tout est indistinct, jusqu'à l'adulte le plus complet, jusqu'à la vieillesse et à la mort; n'agissant que conformément aux lois qui résultent de la nature de la force vitale et de celle des élémens intégrans; produisant des actes d'autant plus nombreux et plus étendus que l'organisme est plus compliqué; en revanche, sujette, en raison même de cette complication, à d'autant plus de dérangemens et de maladies; modifiable dans des limites très étendues à cause des composés multiples qu'elle emploie; portant l'empreinte des climats, de l'air, de l'eau, du sol, de l'élévation au-dessus des mers, et l'on pourrait dire, si on avait le moyen d'étendre la comparaison jusqu'aux autres corps célestes, de la planète même : tel est l'ensemble, telle est la vue générale de la biologie.

Toute science a sous elle des arts qui en dépendent et qui ne peuvent se passer de ses lumières. De la biologie relèvent, en premier lieu, la médecine; en second lieu, l'art vétérinaire, qui, bien cultivé, doit être d'un si grand secours à la médecine, à cause de la facilité d'expérimenter; en troisième lieu, l'agriculture, l'élève des bestiaux, l'art du forestier, la culture des jardins, lui empruntent des notions essentielles. De plus, ainsi que M. Comte l'a démontré, la biologie est à la science sociale ce que la chimie est à la biologie elle-même : elle fournit les bases et les conditions. J'ai moi-même fait ressortir çà et là, dans le courant de ce travail, quelques points essentiels par où elles sont dépen-

dantes l'une de l'autre. Il n'est pas de science sociale sans une connaissance réelle et profonde de l'être humain, de ses tendances nécessaires, des voies qui lui sont ouvertes et de celles qui lui sont fermées. C'est contre ces données fondamentales si souvent méconnues qu'est venu échouer ce qu'il y avait d'impraticable dans chaque système politique, à quelque mobile qu'il se soit adressé. Voilà donc le vaste domaine qu'embrasse la physiologie! Certes, quand, mus par une curiosité instinctive, quelques hommes s'avisèrent de jeter le regard sur l'organisation des animaux et spéculèrent sur les résultats de leurs observations, il était peu facile de prévoir que d'aussi grands intérêts étaient engagés dans des recherches en apparence frivoles et stériles. C'est une importante leçon donnée par l'histoire; elle nous apprend que le vrai doit toujours être poursuivi pour lui-même, et que nul ne peut prévoir les services qui seront rendus. Ceci soit dit pour ceux que les applications préoccupent surtout, car, en réalité, une disposition native que nous révèle une étude bien faite de la physiologie cérébrale entraîne les hommes vers la recherche du vrai en soi, sans aucun souci de l'utile, et est la source d'où ont découlé toutes les sciences.

L'enchaînement des lois biologiques, les arts même qui en dérivent, la possibilité de modifier à coup sûr les organismes, tout cela définitivement a ruiné la doctrine des causes finales, qui, chassée des autres sciences, prit si long-temps refuge dans la structure des corps vivans. Ne parlons donc pas des explications parfois ridicules où elle conduisit de bons esprits, par exemple celle-ci : un physiologiste renommé du XVIIe siècle loue la Providence de ce que l'opération de la pierre peut être pratiquée sans que le patient soit rendu impuissant; si la Providence est louable en ceci, elle le serait bien davantage d'avoir disposé les choses de manière à prévenir une opération aussi douloureuse que la taille. Encore une fois, laissons dormir ce passé. C'est une des grandes œuvres de la science positive d'avoir chassé de partout ces intentions prétendues et substitué le fait à l'hypothèse.

Une fois que cette notion fondamentale est acquise et que toutes les forces qui meuvent notre monde ont été aperçues, le point de vue change; l'ancien effroi et l'ancienne admiration se dissipent, et l'on juge le spectacle qui nous entoure. Alors il est possible à la critique de passer des travaux et des conceptions humaines à la constitution même du monde. Sans doute, à un certain point de vue, il importe peu que les choses soient disposées d'une façon ou d'une autre, et quand la terre tremble, engloutit les villes, lance des laves brûlantes et déplace la mer, il n'y a là, en définitive, que le jeu du calorique, de l'élasticité des gaz et de la pesanteur; mais c'est justement parce que les choses sont ainsi disposées que la critique peut s'appliquer à leur arrangement. Ce qui est arrivé sur le chemin de fer de Versailles ou celui de Saint-Étienne se reproduit

sans cesse dans le conflit des forces cosmiques. L'eau manque, la vapeur fuit, la barre de fer se rompt, le wagon sort des rails, les locomotives se heurtent, l'incendie s'allume, les voyageurs sont écrasés ou brûlés. Tout cela sans doute est l'effet nécessaire des propriétés de la matière; mais certainement le mécanicien serait autrement habile et puissant s'il lui était donné de rendre impossibles de pareils accidens. Toute perturbation dans un système indique que des propriétés de la matière et non des intentions finales sont en jeu; or, le système du monde est plein de perturbations d'autant plus nombreuses et profondes, que la complication des agens est plus grande. C'est ainsi que les dérangemens et les irrégularités, peu considérables entre les corps célestes, arrivent au plus haut point dans l'organisation des animaux. Tout gît dans les conditions auxquelles les choses sont soumises. Assis quelques momens sur le bord de la mer, on peut voir la vague se soulever, l'eau tomber sur la rive, la barrière de galets s'ébranler, l'écume légère s'en aller en flocons, et tout cela sous l'impulsion du vent qui fraîchit; de même on peut, s'absorbant dans sa pensée, contempler le tumulte éternel des existences sous l'impulsion des forces élémentaires.

Certes, il serait aussi ridicule d'assombrir le tableau de la situation de l'homme que de s'extasier devant la bienveillance de la nature. Le soleil luit et échauffe, la terre est verdoyante et parée, et quand, descendant avec elle la pente du soir, vers nous arrivent la nuit sombre et cette scène étoilée toujours nouvelle à voir, alors un esprit contemplatif est saisi d'un ravissement suprême. Mais le soleil brûle et dévore; le sol est sablonneux et stérile, et notre planète ambulante tourne obliquement, mal protégée, comme le prouvent les régions polaires, par son atmosphère et son soleil contre le froid de soixante degrés qui occupe les espaces interplanétaires. En un tel état, ce qui importe, c'est de connaître les conditions du monde pour, suivant l'occurrence, s'y résigner ou s'y accommoder, les atténuer ou les utiliser. La biologie intervient pour sa part dans cette œuvre; elle dissipe bien des illusions et met à néant bien des sophismes. Elle, qui démontre que la théorie du XVIIIe siècle touchant la sensation est fausse en fait, démontre aussi que la théorie de l'intérêt bien entendu l'est également. L'être humain porte en soi des dispositions morales innées qui règlent le gros de la conduite. Ce sont elles qui, instinctives et inaperçues, ont spontanément fondé et entretenu les sociétés passées; ce sont elles qui, améliorées dans le cours de l'histoire, garantissent, malgré le désarroi des esprits et la ruine de tous les vieux étais, la société présente. En terminant par cette remarque, je ne m'écarte point de mon sujet, car ici je me suis proposé principalement de relever l'importance philosophique de la biologie.

É. LITTRÉ.

JOSÉ JUAN

LE PÊCHEUR DE PERLES.

SOUVENIRS DES COTES DE CALIFORNIE.

Au temps où les Indes occidentales reconnaissaient encore la domination espagnole, le port de San-Blas, situé à l'entrée du golfe de Californie, sur la côte de l'ancienne intendance, qui est devenue l'état de Xalisco, était l'entrepôt des îles Philippines. Des navires richement chargés des soieries de la Chine, des épices précieuses de l'Orient, se pressaient dans la rade; une population affairée remplissait les rues; des arsenaux bien garnis, des chantiers toujours en activité, faisaient alors de San-Blas le point le plus important de la côte du sud. Aujourd'hui toute cette splendeur s'est évanouie, et San-Blas ne conserve plus que des restes de chantiers, des restes d'arsenaux, des restes de population, le souvenir de son ancien commerce et sa situation pittoresque.

La ville se divise en deux parties, la ville haute, et la ville basse ou la plage. Des arceaux de la *Commandance* générale, bâtie sur le sommet d'un rocher escarpé, le regard embrasse un des points de vue les plus mélancoliques et les plus beaux qu'on puisse contempler. D'un côté, s'offre la ville haute, silencieuse et dépeuplée, triste et morne comme tout ce qui s'affaisse et tombe en ruine après avoir été puissant; de l'autre, une épaisse et verte forêt dont les premières cimes viennent caresser, comme un flot de verdure, les fondemens de la Commandance, s'abaisse en amphithéâtre jusqu'à la plage. Un chemin tortueux,

qui se perd et se retrouve au milieu des arbres, descend jusqu'au niveau de la mer. Là, sur la grève, parmi des bouquets de palmiers et de bananiers, à l'ombre des cocotiers, se montrent de tous côtés de pittoresques huttes de bambous. Au pied de ces huttes, la plage s'arrondit, baignée par le flux presque insensible qui vient de la haute mer, dont les eaux reflètent comme un miroir l'azur étincelant du ciel. Çà et là, des îles riantes s'épanouissent au soleil comme des bouquets de fleurs marines; de grands rochers s'élèvent pareils à des pyramides d'ambre jaune, et quelques bateaux pêcheurs, glissant au loin, détachent sur les profondeurs lumineuses de l'horizon leurs blanches voiles triangulaires.

Je me trouvais à San-Blas il y a quelques années. Des intérêts commerciaux m'appelaient en Californie, et j'attendais, depuis une quinzaine de jours environ, que quelque navire caboteur se mît en charge pour un point quelconque de cette côte. Enfin j'appris que *la Guadalupe,* petite goëlette de cinquante-huit tonneaux, allait faire voile pour Pichilin ou Pichilingue, sous le commandement d'un capitaine catalan, qui en était le propriétaire. Je me hâtai de l'aller trouver et d'arrêter passage à son bord. J'acceptai ses conditions sans marchander. Bien qu'il fût alors sans concurrent, le capitaine eut la discrétion de ne pas me demander un prix trop exorbitant. « Si vous habitez, comme je n'en doute pas, la ville haute, me dit-il en nous séparant, vous ferez bien de descendre à la plage avec vos effets, car d'un moment à l'autre nous pouvons partir, et j'enverrai une embarcation pour vous chercher; ainsi, tenez-vous prêt pour ne pas perdre une minute. »

J'avais tellement hâte de me dérober à la chaleur étouffante de San-Blas et aux myriades de maringouins qui en rendent le séjour presque intolérable, que, pour n'y pas rester une heure de plus, je m'empressai de suivre le conseil du capitaine. J'allai donc m'installer sur la plage, dans une de ces charmantes huttes en bambous que j'avais déjà remarquées du haut de la ville; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que, sur cette plage, de loin si séduisante, les maringouins étaient en plus grand nombre encore que sur la hauteur, et d'autant plus affamés qu'ils avaient moins de victimes à tourmenter. Enfin, au bout de trois jours de martyre, je reçus un matin l'avis de me tenir prêt à monter dans l'embarcation qui devait me prendre dans l'après-midi. A l'heure dite, une pirogue vint aborder à quelques pas de la hutte que j'habitais. Comme c'était une pirogue creusée dans un tronc d'arbre et à fond plat, le trajet de la plage au navire ne se fit pas sans quelque danger. La moindre lame, le moindre mouvement maladroit, peuvent faire chavirer ce frêle esquif, et de grands requins, qu'on voit à fleur d'eau suivre sournoisement le sillage, font assez deviner quelles seraient les suites d'un pareil accident. Nous arrivâmes heureusement à bord.

Des montagnes de ces beaux et savoureux oignons de San-Blas, d'une prodigieuse grosseur, des calebasses et des bananes, étaient entassés sur le pont de la goëlette. Cet amas de fruits et de légumes formait, avec ma malle, à peu près toute la cargaison. L'appareillage fut bientôt terminé. On arrima les oignons tant bien que mal dans les trois pirogues, on suspendit les régimes de bananes en longues franges au couronnement et aux lisses de babord et de tribord, puis le navire fut livré à la discrétion des vents et à la grace de Dieu.

L'équipage n'était pas moins singulièrement composé que le chargement. Le capitaine catalan, don Ramon Pauquinot, avait sous ses ordres un matelot français, déserteur d'un navire baleinier, un Mexicain qui avait la prétention de servir de second, un Canaca ou Indien des îles Sandwich, un Chinois qui passait, avec une égale répugnance, de la cuisine à la manœuvre, *et vice versa,* enfin deux jeunes Apaches (1) de quatorze à quinze ans, arrachés tout jeunes à leurs déserts et faisant l'office de mousses. Le capitaine, quand il n'était pas aux prises avec ses matelots, dont il finissait toujours par faire les volontés, se promenait, fumait, ou passait en revue ses oignons et ses calebasses. Le Français, avec l'arrogance de ses compatriotes en pays étranger, traitait de *Parisiens* son capitaine et ses camarades; il s'était réservé le maniement de la barre, près de laquelle il restait assis sans façon, donnant la nuit au sommeil et le jour au *far niente.* Le Mexicain, affectant de se croire officier à bord, et voluptueusement couché dans une pirogue, râclait constamment une petite mandoline qui ne le quittait pas. Il était fort surpris quand don Ramon lui donnait des ordres, et regardait comme des actes de tyrannie intolérable ses prétentions à exercer une autorité dont pourtant le capitaine n'abusait guère. Le Chinois, sous le prétexte d'être à la fois à la cuisine et à la manœuvre, ne faisait ni manœuvre ni cuisine. Le Canaca se chargeait à sa place de faire cuire le riz et les bananes qui, avec de la *cecina* (2) revenue dans l'eau, composaient toute notre nourriture. En revanche, quand le capitaine donnait l'ordre d'amener ou de border une voile, le Chinois revendiquait avec aigreur les fonctions de cuisinier usurpées par le pauvre Indien. Ce dernier, le seul qui travaillât parmi les hommes de l'équipage, était, comme il arrive presque toujours, le moins payé. Quant aux deux jeunes Apaches, ils passaient leur temps, en vrais sauvages, à lutter d'adresse dans le maniement du couteau. On les voyait, accroupis l'un devant l'autre à quelques pouces de distance, et avançant un de leurs pieds nus, balancer lentement leurs couteaux entre le pouce et l'index, puis, à un signal donné, les laisser échapper, de façon à percer le pied qui ne se

(1) Nation sauvage et indomptée, dont le vaste territoire s'étend au nord de l'état de Sonora.

(2) Viande séchée au soleil.

retirait pas assez vite. Cette escrime d'un nouveau genre amenait mille parades fort bizarres, mais rarement heureuses, et le délassement favori des Apaches finissait toujours par ensanglanter le pont.

L'anarchie qui régnait à bord de *la Guadalupe* ne doit pas être considérée comme une exception; je pourrais citer plusieurs traits de cette incroyable mollesse particulière aux capitaines de navires mexicains, et dont le pauvre don Ramon offrait un triste exemple. L'absence de lois et la crainte de se voir abandonnés par les rares matelots qu'ils peuvent recruter sur ces côtes ne permettent pas aux capitaines de recourir aux moyens coërcitifs, qui seuls feraient respecter leur autorité. Au reste, la plupart prennent leur mal en patience. Don Ramon surtout montrait une indolence, une résignation où se reconnaissait, mieux encore que dans son teint bronzé, l'invincible influence du soleil des tropiques.

Il y avait déjà quinze jours que nous avions levé l'ancre, et nous pensions être encore loin de Pichilingue. L'eau se corrompait dans les futailles sous un soleil perpendiculaire, car nous touchions au solstice de juin. La cecina m'était devenue odieuse, le riz insupportable. J'aspirais avec ardeur à la fin de notre navigation, quand, un jour, au moment où le soleil allait disparaître dans les brumes lointaines de l'horizon, le matelot français me fit signe de venir à lui :

— Tenez, me dit-il en me montrant du doigt un point éloigné presque imperceptible, regardez là-bas! Pour les *Parisiens* comme vous, ce point noir n'est peut-être qu'un nuage un peu plus bas que les autres; pour moi, qui ai navigué dans ces mers, c'est l'île de Cerralbo, qui cache celle d'Espiritu-Santo.

— Eh bien! que faut-il penser de ce voisinage? répondis-je avec surprise.

— Ce qu'il faut en penser? c'est que nous avons dépassé Pichilingue, qui se trouve à l'extrême pointe de la Californie, de soixante lieues au moins. Or, le capitaine s'en croit éloigné encore de soixante, ce qui fait à son compte une erreur de calcul de cent vingt lieues; c'est peu sur une navigation du double à peu près.

— En êtes-vous certain?

— Aussi certain, reprit le matelot, que je le suis qu'un capitaine français ferait une maladie de chagrin pour une pareille bévue, et que celui-ci n'en sourcillera pas. — Capitaine, s'écria-t-il presque en même temps, nous avons la terre à l'avant.

— Bah! dit don Ramon en s'approchant de la lisse pour mieux voir, c'est, ma foi, vrai! Eh bien! tant mieux, nous arriverons plus vite que je ne l'avais pensé.

Puis, s'apercevant de sa double erreur, il se tourna vers moi, et sans beaucoup s'étonner, il s'écria d'un air de bonne humeur : — Il est bien

heureux, ma foi, que je ne me sois pas trompé de cent lieues, car j'aurais eu à vous nourrir plus long-temps; mais soyez sans inquiétude, les escales tant directes que rétrogrades sont comprises dans le prix du passage; nous allons nous reposer à Cerralbo, et je vous reconduirai à Pichilingue.

Le matelot français me lança un regard expressif, il était impossible d'avoir plus complètement raison.

Le soleil s'abaissait déjà au moment où les îles signalées commencèrent à être visibles à des yeux autres que ceux d'un marin; il allait se coucher lorsque nous arrivâmes à l'entrée du canal qui sépare l'île de Cerralbo de celle d'Espiritu-Santo. Rien n'est triste comme l'aspect de ces deux îles, avec leurs bords escarpés de roches noires contre lesquelles l'eau se brise, jaillit et retombe en remous écumeux. Habituellement désertes, les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo ne sont peuplées que deux mois de l'année par les pêcheurs de perles, et cela en juin et juillet: j'ai dit que nous étions à la fin du premier de ces deux mois.

Nous commencions à distinguer les huttes élevées temporairement par ces aventuriers, les embarcations attachées dans les anfractuosités des rochers, quand deux canots, montés par deux hommes dont l'un semblait poursuivre l'autre, se détachèrent de l'île de Cerralbo dans la direction de l'île voisine. Des cris partis du rivage annonçaient qu'à terre on prenait un vif intérêt à cet incident. Les deux canots, luttant de vitesse, semblaient voler sur la surface de la mer, devenue paisible à quelque distance des rochers de la grève. Cependant l'avantage paraissait insensiblement passer du côté du poursuivant. Notre équipage s'émut de ce spectacle; le Canaca, le Chinois, montèrent sur les haubans pour mieux voir la course, tandis que les Apaches grimpèrent dans les hunes, le long du calhauban, à l'aide des doigts de leurs pieds, dont ils se servaient comme les singes. Le capitaine lui-même prit sa longue-vue, et, après avoir regardé attentivement pendant quelques minutes :

— Il est perdu, dit-il en se tournant vers moi.

— Qui? demandai-je.

— Eh bien! l'homme qui se sauve dans son canot.

— Qui vous le fait croire?

— C'est José Juan qui le poursuit.

Ce nom ne m'apprenait rien, mais je jugeai inutile de troubler par de nouvelles questions le capitaine, qui semblait fort préoccupé du résultat de la course. Je repris donc mon attitude d'observateur attentif et silencieux. La goëlette avançait toujours, et la distance qui nous séparait des deux jouteurs, diminuant de plus en plus, me permettait de mieux suivre les phases de la lutte. Il était évident que celui qui fuyait tendait à gagner une petite crique qu'on apercevait au milieu des roches à pic qui bordent l'île d'Espiritu-Santo. C'était le seul endroit où l'on

pût aborder. Il fallait donc, du point où il était parvenu, se diriger en droite ligne vers cet asile. José Juan ne sembla d'abord pas deviner cette intention, car, au lieu de suivre cette ligne droite, il agrandit l'espace qui le séparait de son antagoniste en remontant le canal. Celui qu'il poursuivait le regardait avec anxiété, et redoublait d'efforts, mais il avait probablement à lutter contre un courant rapide, car son canot dérivait sensiblement. Celui de José Juan, au contraire, après être parvenu au sommet de l'angle qu'il avait décrit, se dirigeait en diagonale, avec une apparente facilité, de manière à gagner la crique avant le fugitif. Ce point décidé, ce n'était plus qu'une lutte de temps qui devait avoir lieu entre les deux adversaires, lutte dans laquelle José Juan avait tout l'avantage du courant produit par le resserrement des deux îles.

— Allons, dit le capitaine, ce drôle n'a plus qu'à se laisser prendre au lieu de se fatiguer inutilement.

Soit découragement, soit lassitude, le pauvre diable dont parlait le capitaine ne ramait plus qu'avec mollesse, et se retournait de temps à autre pour juger des progrès que faisait son persécuteur. Au moment où celui-ci, que chaque coup d'aviron rapprochait rapidement, était sur le point de l'atteindre, il parut prendre un parti désespéré, et, abandonnant ses rames, il monta sur l'avant du canot et regarda l'eau avec attention.

— Il est fou, s'écria le capitaine, ou la peur lui trouble l'esprit, s'il espère échapper, en se jetant à la mer, au meilleur plongeur de toutes ces côtes.

C'était cependant la seule chance de salut qui lui restât. En effet, la nuit allait venir. Les eaux se teignaient déjà d'une couleur plus sombre; quelques minutes encore, et il se dérobait à son ennemi à la faveur de l'obscurité du ciel et de la mer, en supposant toutefois que le motif de sa fuite fût assez grave pour lui faire affronter les requins qui foisonnent dans toutes les mers de la zone torride. Malheureusement il n'y avait pas une minute à perdre, car, grace à la vigueur avec laquelle José Juan faisait avancer son canot, en quelques coups d'aviron il allait se mettre bord à bord avec le fugitif; celui-ci le sentit sans doute, car il s'élança la tête la première, et les flots, un instant séparés, se refermèrent au-dessus de lui. Ce fut au tour de José Juan de lâcher ses avirons et de se tenir debout à l'avant de sa barque. Il tenait d'une main un de ces filets qui servent aux plongeurs à rapporter les coquillages qu'ils détachent des bancs de rochers, et de l'autre une corde assez longue. Après un instant d'hésitation, lâchant le filet et gardant la corde, il disparut à son tour sous l'eau, tandis que les deux canots, abandonnés au courant, allèrent se heurter bord contre bord.

Les rochers de l'île de Cerralbo s'étaient garnis de curieux qui sui-

vaient avec anxiété cet étrange spectacle. Quant à l'équipage de *la Guadalupe*, il témoignait une joie voisine de l'ivresse. Le Canaca ne pouvait assister sans frémir à une course en canots et à des prouesses de natation qui lui rappelaient ses îles natales, et les deux Apaches poussaient, du haut de la hune, des hurlemens d'allégresse. Une minute s'était à peine écoulée, au milieu de cette vive préoccupation, lorsqu'une tête se montra à la surface de l'eau, c'était celle du fugitif. Il nageait vers Espiritu-Santo avec toute l'énergie du désespoir, quand tout à coup, comme s'il eût été entraîné par un de ces puissans tourbillons qui engloutiraient un vaisseau, il s'enfonça rapidement et disparut. Une légère écume qui blanchissait, de petites vagues qui bouillonnaient au-dessus de la place où on l'avait perdu de vue, indiquaient une lutte sous-marine. Avait-elle lieu entre José et son adversaire, ou bien le malheureux était-il aux prises avec un de ces monstres féroces dont la vue seule donne le frisson à l'homme qui les contemple en sûreté du pont d'un navire? Cependant l'écume blanchissait toujours et ne se teignait pas de sang; cette vue rassura les spectateurs. Enfin l'eau se fendit de nouveau, une tête parut, puis une autre; la première, c'était celle de José Juan, la seconde celle du fugitif: seulement on s'aperçut bientôt que ce dernier ne se soutenait sur l'eau que par le jeu de ses jambes, car la corde de José Juan se repliait trois fois autour de ses bras collés à son buste par cette triple étreinte. Cette merveilleuse prouesse, accomplie sous les vagues, excita, tant à bord que sur le rivage, un tonnerre d'applaudissemens, parmi lesquels se mêlaient des cris de : *Viva José Juan! que viva!* tandis que le capitaine se retournait vers moi pour me dire :

—Je vous avais bien dit qu'un homme poursuivi par José Juan était un homme perdu!

La nuit, qui arriva rapidement, nous déroba la suite de cette scène extraordinaire, mais nous entendîmes, au bout de quelques instans, des cris lamentables qui partaient du rivage mêlés à des rires ironiques, le murmure sourd de la lutte d'un seul homme contre plusieurs, puis nous n'entendîmes plus rien.

Quand *la Guadalupe* eut achevé de mouiller à une demi-portée de canon du rivage de Cerralbo, l'heure du repos était venue pour cette population de plongeurs, de marchands et d'aventuriers, dont la journée est si remplie de périls et de fatigues. La lune, déjà levée, éclairait de ses pâles rayons les molles ondulations de la mer. De longues lames venaient se briser avec un bruit monotone sur une grève semée de coquillages nacrés, et qu'on eût pu croire complètement déserte.

Les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo ont été renommées de tous temps dans le golfe de Californie pour leurs bancs d'huîtres perlières

et le grand nombre de ces tortues carets dont la carapace fournit l'écaille. Le premier qui découvrit ce *placer* de perles (1) fut un soldat espagnol qui, au terme d'une aventureuse campagne, se trouva riche de plus de trois cent mille francs. Depuis cette époque, les concessionnaires de ce *placer* le font exploiter tous les ans pendant les mois de juin et de juillet. L'exploitation des perles tient une grande place dans l'industrie et le commerce du Mexique. Un heureux hasard m'avait conduit sur un des principaux théâtres de cette exploitation; je voulus en profiter. Deux choses m'intéressaient surtout : l'état de l'industrie perlière d'abord; ensuite, faut-il le dire? je tenais à avoir l'explication de la scène étrange qui m'avait frappé avant d'arriver devant Cerralbo, et dont le héros était précisément un pêcheur de perles, José Juan. Je me promis de ne pas quitter ces îles sans avoir satisfait ma curiosité.

Lorsque des hasards ou des recherches font découvrir au Mexique une mine d'or ou d'argent, on en déclare l'existence au gouverneur de l'état, qui en accorde la concession, si toutefois le dénonciateur (c'est ainsi qu'on l'appelle) n'est ni étranger, ni soldat, ni prêtre, et à la charge pour lui de la mettre en exploitation dans le délai d'un an et un jour, faute de quoi la concession retombe dans le domaine public. Les formalités sont les mêmes, à quelques exceptions près, pour les bancs de perles. Une fois ces formalités remplies, on songe aux préparatifs de la pêche.

Les propriétaires du *placer* qu'on doit exploiter embauchent, parmi les tribus indiennes du littoral de Californie et de celui de Sonora, qui y fait face, le nombre de *buzos* (plongeurs) dont ils ont besoin. Comme les mineurs, les plongeurs sont à la part, c'est-à-dire que leur salaire consiste uniquement dans une portion du bénéfice qu'on leur abandonne. Dès que les opérations de pêche sont commencées, ils deviennent l'objet d'une surveillance incessante, car on conçoit combien il est facile de soustraire une perle d'un grand prix. Le *capataz* ou chef d'une brigade est chargé de ce soin. On confie d'ordinaire cette autorité, presque toujours despotique, à un homme que sa force morale ou physique a fait respecter ou craindre de ses camarades.

Ces plongeurs sont accompagnés de leurs familles. A leur suite viennent les sorcières des diverses tribus parmi lesquelles les *buzos* sont recrutés. Ces femmes, qui exploitent la crédulité indienne, ont pour mission de charmer les requins et d'endormir leur férocité ou leur vigilance. C'est peut-être, de tous les métiers qui viennent s'exercer dans une pêcherie, le plus commode et le plus lucratif. Les *rescatadores*

(1) Le mot *placer* désigne un endroit où l'on trouve de l'or ou des perles à fleur de terre ou à fleur d'eau; le mot *mina* entraîne avec lui l'idée de travaux souterrains. L'exploitation d'un *placer* est presque toujours heureuse, et celle d'une *mina* trop souvent stérile.

(racheteurs) se transportent également au *buceo* (pêcherie) pour racheter aux plongeurs la part de bénéfice qui leur est payée en perles. Puis d'autres spéculateurs de bas étage arrivent en foule pour ouvrir des *tendajos* (cabarets) ou des *casas de partida* (maisons de jeu). Comme la saison de la pêche des perles est aussi celle de la pêche des tortues à écaille, qui attire de nombreuses flottilles à Cerralbo et Espiritu-Santo, une population flottante et nomade de deux à trois cents habitans se trouve subitement réunie dans ces deux îles désertes pendant dix mois de l'année. A peine arrivés, les pêcheurs réparent les huttes de la campagne précédente, au besoin ils en bâtissent de nouvelles, et la campagne commence.

Les barques disposées pour la pêche contiennent les rameurs et les plongeurs. Ces derniers se jettent à l'eau alternativement, c'est-à-dire que, pendant que l'un plonge, l'autre se repose. Une corde au bout de laquelle est attachée une assez grosse pierre, et qu'ils tiennent entre l'orteil et les doigts du pied, leur sert à plonger avec plus de rapidité. L'autre bout de la corde, attaché au canot, les aide à remonter plus facilement, quand leur poids s'est augmenté de celui des coquillages qu'ils vont détacher sur les roches à dix et douze brasses de profondeur. Ces coquillages remplissent un filet que les plongeurs portent devant eux comme un tablier. Il n'est pas rare de voir ces hommes rester jusqu'à trois et quatre minutes sous l'eau, après quoi ils remontent brisés de fatigue, ce qui ne les empêche pas de plonger ainsi dans une matinée quarante ou cinquante fois. Les meilleurs plongeurs sont en général les Indiens Hiaquis, qui vivent sur les bords de la rivière de ce nom, près de Guaymas. Ce sont eux qu'on emploie de préférence, à cause de leur intrépidité et de leur adresse. Bien que les requins se réunissent en grand nombre auprès de ces pêcheries, comme dans tous les endroits fréquentés de ces parages, les Hiaquis plongent dans ce terrible voisinage avec une audace qui fait frémir, surtout si l'on considère la seule arme qu'ils aient à leur disposition. C'est un morceau de bois dont les deux extrémités sont aiguisées et durcies au feu; cette arme grossière, qu'ils portent à la ceinture de leur caleçon de cuir, s'appelle *estaca*. On sait que, par la conformation de sa mâchoire inférieure, le requin, pour saisir sa proie, est obligé de se retourner; c'est ce moment qu'ils choisissent pour enfoncer le pieu dans la gueule de leur ennemi, dont les mâchoires dès-lors ne peuvent plus se rejoindre. Un seul genre de requin, la *tintorera*, met en défaut le courage des Hiaquis, et leur fait éprouver cette horrible angoisse que cause aux autres hommes la vue d'un requin ordinaire.

Chaque soir, on amoncelle et on parque sur le rivage les huîtres qui ont été arrachées des rochers, et là, sous la garde spéciale des *capataz*, ou chefs des corporations, on les laisse s'ouvrir par la putréfaction, que

le soleil ne tarde pas à développer. Quand cette putréfaction est complète, on procède au lavage, à peu près comme pour le sable aurifère. Ce lavage se fait aussi dans de grandes auges en bois; on fouille avidement cette horrible décomposition, qui exhale au loin des miasmes empoisonnés, et on en extrait les perles. Celles qu'on pêche ainsi sur toute la côte de Californie, à la mission de la Paz, à Loreto, ne se distinguent pas en général par la blancheur de leur eau et la pureté de leur orient comme les perles de l'Inde; leur couleur est généralement bleuâtre; les plus grosses sont même d'une couleur irisée tirant sur le noir-violet; elles affectent surtout la forme de poires. Ces perles, toutefois, ne laissent pas que d'être d'une certaine valeur, et sont employées à des parures de deuil. Il n'est pas d'ailleurs, sur toute la surface de la république mexicaine, de femme jouissant de quelque aisance qui ne possède un collier de perles d'un grand prix, et ces perles ne viennent que de Californie. On conçoit dès-lors toute l'importance qu'on attache à l'extraction de ces perles, et le grand nombre de spéculateurs qui s'en emparent. Cette pêche dure deux mois.

Une fois la pêche terminée, toute cette population nomade remonte dans les canots qui l'ont amenée; les Indiens retournent dans les villes louer leurs bras pour un autre travail, les sorcières vont raconter à leurs tribus la puissance de leurs incantations, les *rescatadores* vont, d'habitation en habitation, réaliser le bénéfice de leurs achats; les cabaretiers portent ailleurs leurs buvettes, les banquiers leurs baraques de jeu; les pêcheurs d'écailles, enfin, rapportent à leurs armateurs le fruit de leur campagne, et les deux îles redeviennent désertes jusqu'à la saison suivante. Pendant ce temps, le travail mystérieux qui forme la perle s'accomplit de nouveau; des monceaux de coquilles de nacres blanchissent sur le rivage et l'encombrent. Primitivement, les navires d'Europe en retour obtenaient une prime pour en débarrasser la grève, en les chargeant comme lest; plus tard, on payait un droit de deux francs cinquante centimes par tonneau, et maintenant le gouvernement en fait un objet de spéculation, car ce sont, comme on sait, ces écailles qui fournissent la nacre.

A l'époque où j'arrivai devant les îles de Cerralbo et d'Espiritu-Santo, la pêche était en pleine activité. Dès le lendemain, quand je montai sur le pont de *la Guadalupe*, un spectacle animé frappa mes yeux. Un grand nombre de barques portant des pavillons de diverses couleurs, les unes se croisant, les autres immobiles, couvraient la surface de la mer. Les premières portaient les pêcheurs, qui se disposaient à gagner le large, en quête des carets qu'ils pourraient surprendre endormis à fleur d'eau, tandis que leurs compagnons disposaient, dans les endroits les plus isolés des deux îles, des filets pour les prendre quand ils viendraient paître les algues, les varechs et les autres herbes marines qui tapissent le fond

de la mer. Les barques qui restaient immobiles étaient montées par les plongeurs. De minute en minute, on les voyait disparaître sous l'eau, puis se remontrer les yeux et les traits gonflés par la fatigue, les muscles tendus. Ils déposaient au fond de leurs embarcations les coquillages qu'ils avaient pu détacher des bancs, se couchaient un instant, attendant que ceux de leurs camarades qui alternaient avec eux fussent revenus, puis replongeaient de nouveau. Quelques-uns d'entre eux étanchaient avec de l'eau de mer les flots de sang que la trop longue compression des poumons leur faisait rendre par les oreilles et surtout par les narines.

De temps en temps, sur les cimes des promontoires qui dominaient la rade, apparaissaient quelques vieilles femmes hideuses et à peine vêtues; c'étaient des sorcières indiennes. Elles s'avançaient en étendant sur les flots leurs bras décharnés, et murmuraient ou chantaient des paroles mystérieuses pour endormir la férocité des requins. Cet ensemble si pittoresque, les sauts des plongeurs, le bruit continuel de l'eau jaillissante, les cris des signaux, les encouragemens, les défis, les rumeurs de la terre se mêlant à celles de la mer, les chants lugubres des sorcières, puis de temps à autre les évolutions des requins signalés par l'aileron qui s'élève de leur épine dorsale, toutes ces scènes si étranges, si diverses, composaient un spectacle des plus curieux pour un Européen. Pendant que je le contemplais avec un vif intérêt, le capitaine s'approcha de moi avec son calme habituel et me dit :

— Si mes gens n'avaient pas besoin de se reposer de leurs fatigues, je mettrais à votre disposition une de mes embarcations; mais vous pouvez y suppléer en hêlant une de ces barques, qui vous conduiront à Cerralbo pour la moindre des choses. Une journée sur la terre ferme paraît bien douce après une longue navigation.

Comme j'étais parfaitement de cet avis, je suivis le conseil du capitaine, et quelques instans après je débarquais à Cerralbo. Le premier aspect de l'île n'a rien d'agréable. Un village entier composé de cabanes faites de planches, de débris de barques hors de service ou de navires échoués, de bambous, de troncs de palmiers, s'élève à quelque distance de la mer. Sur la plage, je remarquai des monceaux de coquillages de nacre qui attestaient l'abondance de la pêche précédente; plus loin, ces mêmes coquillages, que la putréfaction avait ouverts, étaient vidés dans des auges en bois et lavés avec soin. De temps à autre, on tirait de cet amas de coquilles fétides des perles de diverses grosseurs, depuis la *semence* jusqu'à la *calebasse*. Des cris de joie éclataient chaque fois qu'une perle de grande dimension s'offrait aux regards des travailleurs. Dans d'autres endroits de l'île, de malheureuses tortues cuisaient toutes vives, au milieu des plus affreux tourmens, dans leur carapace, que le feu ramollissait et aidait à séparer de leur corps. On raccommodait des bar-

ques ou des filets, on durcissait des *estacas*, on aiguisait des harpons; bref, l'activité qui régnait à terre égalait celle qu'on déployait sur l'eau.

Les réflexions morales sur les peines que coûtent certains objets de luxe sont devenues presque un lieu commun. Cependant, quand on a vu ces perles, cette écaille, produites par une cause mystérieuse au fond des mers de la zone torride, arrachées de leurs abîmes malgré les requins, gardiens jaloux de ces trésors, puis tirées de cette putréfaction aux miasmes souvent mortels, on ne peut s'empêcher de frémir en songeant aux périls qu'affronte l'homme, aux prodiges qu'il accomplit sous l'impulsion de sa cupidité.

Il fallait cependant me décider à demander l'hospitalité pour cette journée et la nuit suivante dans quelqu'une des huttes de Cerralbo, et pour cela, choisir la plus apparente; mais toutes présentaient un tel aspect de misère et de dénûment, que le choix était fort difficile. Une rumeur sourde, qui s'éleva du côté de la mer dont je m'étais un peu éloigné, vint mettre un terme à ma perplexité. Quoique l'heure à laquelle la pêche se termine chaque jour n'eût pas sonné, tous les plongeurs restaient immobiles sur leurs bateaux, le cou tendu, les yeux fixés sur un endroit de la mer assez rapproché du banc qu'ils étaient en train d'exploiter. Les vieilles femmes dont j'ai parlé redoublaient leurs conjurations, et cette fois sur un ton plus élevé et dans un langage inconnu. Tout à coup, à l'aspect d'une forme hideuse de requin qui décrivait de grands cercles en s'enfonçant lentement sous l'eau, les pêcheurs, dans l'espoir d'épouvanter le monstre, firent retentir l'air de cris redoublés. Malheureusement la couche d'eau qui recouvrait le requin devait l'empêcher d'entendre ces cris, malgré la finesse d'ouïe qui distingue ces animaux.

— C'est une *tintorera*, me dit le Mexicain, que je retrouvai parmi les spectateurs.

J'ai dit l'effroi que cause cette variété du requin à ces hommes intrépides.

— C'est une tintorera, reprit le Mexicain, et, si tout autre que le plongeur que vous allez voir sortir de l'eau se trouvait dans cette position, ce serait un homme perdu; mais celui-là s'en soucie comme d'un *botete* (1).

— Quoi! m'écriai-je, il y a quelque malheureux sous l'eau, et vous le connaissez!

— Certes, oui; c'est José Juan.

Si on ne l'a pas oublié, c'était la seconde fois que, depuis la veille, on me jetait le nom de cet homme avec un laconisme qui indiquait qu'après ce nom tout commentaire était inutile. Cette fois, vu la terrible

(1) Poisson venimeux, qui, mis à l'air, enfle et éclate.

gravité de la circonstance, ce nom me frappa vivement. Le Mexicain avait à peine achevé cette brève réponse, qu'on vit le plongeur sortir de l'eau comme un trait et s'élancer dans son bateau à l'aide de la corde qui y était attachée. Presque au même moment cette corde était tranchée par les dents du requin comme un fil d'araignée; une seconde de plus, l'homme eût été tranché de même. Des cris d'allégresse, des vivat, des applaudissemens, éclatèrent de toutes parts à l'apparition du plongeur. Celui-ci les reçut comme un hommage mérité, mais toujours flatteur, à en juger par le gonflement de ses narines et l'air d'orgueilleux dédain avec lequel ses yeux suivaient la retraite de son ennemi.

Ce n'est pas à la peur que José avait cédé en fuyant. Une femme jeune et belle se tenait immobile et presque défaillante sur le rivage. Un ardent regard que lui jeta José Juan m'expliqua suffisamment que c'était à elle qu'il avait fait ce sacrifice. Le Mexicain soupira et me dit d'un air de regret :

— Il y a un an, nous aurions vu un beau combat entre lui et le requin. A pareille époque, il a tué une tintorera pour sauver un ami; mais alors il n'était pas encore marié. Depuis, le mariage l'a amolli. Voulez-vous que je vous raconte cette histoire? elle est fort curieuse.

— Non, merci, j'aime mieux la lui entendre raconter à lui-même, car je compte lui demander l'hospitalité pour cette nuit.

Mon indécision avait cessé. La hutte qui abritait un pareil hôte devait être à mes yeux la plus belle de toutes. Je demandai donc à José Juan de vouloir bien me recevoir pour une nuit sous son toit. La cabane du hardi plongeur était située à une assez grande distance des autres, et presque à l'extrémité de l'île de Cerralbo. Elle était adossée à un rocher dans les fentes duquel poussaient des cactus et des aloès, et dont le sommet servait d'abri aux oiseaux de mer pendant les dix mois où l'île est solitaire. Du seuil de la hutte, on dominait la grève et la mer; on pouvait apercevoir les bords escarpés d'Espiritu-Santo, et même entendre le sourd ressac des flots qui venaient s'y briser. Ce fut vers cet endroit sauvage que mon nouvel hôte me conduisit avec toute l'urbanité et la courtoisie de ses compatriotes, et sans que rien dans son maintien indiquât l'effroyable danger auquel il venait d'échapper.

José Juan était un métis, fils d'un Indien et d'une blanche; il avait hérité de la couleur cuivrée de son père, et le type indien de sa figure n'offrait rien de remarquable. Sa taille était moyenne, ses mains presque délicates; mais ses larges épaules, ses reins étroits et sa maigreur nerveuse indiquaient une grande force physique, sur laquelle se fondait peut-être son énergie morale.

Je trouvai, en arrivant à la hutte, la jeune femme dont il a été question occupée à préparer notre dîner, dîner de pêcheur indien s'il en fut. C'était une tortue dont on avait arraché le plastron, et qui cuisait à

petit bruit dans sa carapace sur des braises recouvertes de cendres. J'ajouterai qu'en ma qualité de pensionnaire du capitaine don Ramon, et grace au piment, au citron et aux clous de girofle dont le mets en question était abondamment épicé, je trouvai ce dîner délicieux. Une bouteille de mescal de Téquila de la plus forte espèce, dont j'avais eu soin de me munir, et que José Juan paraissait trouver de son goût, ne tarda pas à faire régner entre nous cette cordialité qui donne un charme de plus à la bonne chère. La bouteille était à moitié vidée par mon hôte; il était nuit close; une lampe fumeuse alimentée d'huile de tortue répandait une lumière inégale. La jeune femme de José Juan écoutait notre conversation, assise comme nous par terre, mais dans la pose naïve des femmes indiennes. Par la porte ouverte, on voyait la mer rouler sur la grève ses vagues lumineuses; le ciel montrait ses étoiles; l'heure et le lieu, tout était propice aux histoires émouvantes de chasse ou de pêche. J'entrai résolument en matière.

— J'avoue, seigneur don José Juan, que s'il est un homme qui ait piqué ma curiosité, c'est vous, et à un point que je ne saurais dire.

José Juan me regarda d'un air étonné.

— Les deux circonstances singulières au milieu desquelles j'ai eu le plaisir de vous voir pour la première fois, ce qu'on m'a dit de vous, rendent cette curiosité bien légitime, et j'espère qu'elle n'a rien d'offensant.

— Vous parlez de cette tintorera qui a manqué de me couper en deux? reprit le métis d'un air de dédain. C'est un fait qui n'a rien d'extraordinaire, un fait assez fréquent, malheureux; mais c'est tout.

— D'accord; mais que vous avait fait ce pauvre diable que vous avez poursuivi et traîné à la remorque?

— A moi, rien personnellement; aussi je n'y mettais pas d'animosité, dit José Juan en riant. Seulement, en ma qualité de *capataz*, je devais lui faire rendre une perle de grand prix qu'il avait avalée, et qu'il voulait aller digérer à son aise chez ses amis d'Espiritu-Santo.

— Ce n'était pas chose facile de la faire rendre!

— Bah! répliqua mon hôte, il avait déjà les bras liés, comme vous avez pu le voir, et malgré ses cris une bonne dose d'huile de caret la lui a fait restituer à l'instant. C'est encore un fait assez fréquent et peu curieux.

— Pardonnez-moi, je trouve le fait très plaisant; c'est un trait de mœurs qui n'est pas ordinaire.

Avant d'en venir à la question que je mourais d'envie de lui faire, je présentai de nouveau à José Juan la bouteille de mescal. Involontairement il me semblait que cette histoire dont m'avait parlé le Mexicain d'un ami pour lequel mon hôte avait exposé ses jours dans un combat avec un animal aussi redoutable qu'une tintorera devait réveiller quel-

ques pensées pénibles. On concevra que mon hésitation fût naturelle. Cependant je me rappelai rapidement mille traits de nature à vaincre mes scrupules à l'endroit de la sensibilité mexicaine, et je repris :

— Vous conviendrez au moins qu'on ne se dévoue pas tous les jours aussi vaillamment que vous pour ses amis, et que votre combat avec une tintorera vous fait le plus grand honneur.

A ces mots, la figure de la jeune Indienne se couvrit d'une si mortelle pâleur, qu'il était impossible de ne pas soupçonner dans le fait auquel je faisais allusion quelque drame domestique, dont mes paroles avaient indiscrètement réveillé le douloureux souvenir. Quant à José Juan, sa figure restait impassible, seulement il répondit par un regard d'une impitoyable dureté au regard suppliant que lui lança sa jeune femme, et d'un geste impérieux il la congédia. La jeune Indienne obéit avec cette docilité qui caractérise les femmes de sa race, et la porte la plus reculée de la hutte se referma sur elle.

Lorsqu'elle eut disparu, une expression de sauvage orgueil éclaira la physionomie de José que j'avais vue tout à l'heure si sombre et si rigide.

— Je ne sais pourquoi, dit-il, mais je ne me suis jamais senti plus disposé à la confiance.

Et il vida en même temps un verre de ce mescal aux vertus duquel j'attribuai la disposition expansive que José Juan ne s'expliquait pas.

— Vous m'avez dit que vous partiez demain? reprit-il brusquement.

— Demain à la pointe du jour.

— C'est bien, alors vous saurez mon histoire, dit José Juan en se levant et en me faisant signe de le suivre. Et, quand nous fûmes hors de la cabane, il regarda le ciel et ajouta : — Le *coromuel* souffle comme d'habitude, et demain à dix heures, quand il cessera de souffler, *la Guadalupe* sera loin.

Cela dit, il s'assit sur un canot renversé à la porte de sa hutte et reprit :

— Au commencement de la pêche de l'année dernière, il y avait un homme que je rencontrais partout. C'était un plongeur comme moi. Comme moi aussi, il affectait de n'avoir pas de nom de famille, il s'appelait Rafaël. Au lavoir, sous l'eau, de tous côtés enfin, nous nous trouvions ensemble. Ces fréquentes occasions de nous voir nous avaient rendus fort amis, et l'adresse remarquable qu'il portait dans ses opérations de plongeur m'avait en outre inspiré de l'estime pour lui. Son courage ne le cédait pas d'ailleurs à son adresse : des requins, il n'en prenait nul souci; il avait, disait-il, une certaine manière de les regarder qui les intimidait; bref, c'était un plongeur intrépide, un beau travailleur, et par-dessus tout un joyeux compagnon.

Cela alla bien ainsi jusqu'au jour où une jeune fille vint avec sa mère s'établir dans l'île d'Espiritu-Santo. Une affaire que j'avais à traiter

dans l'île avec les *rescatadores* me fournit l'occasion de la voir. J'en devins passionnément amoureux. Comme j'étais précédé par une certaine réputation, elle ne parut pas voir de mauvais œil, ni sa mère non plus, mes avances et mes cadeaux. Dès que notre journée était finie, pendant que tout le monde me croyait endormi dans ma hutte, je gagnais à la nage l'île d'Espiritu-Santo, d'où je revenais vers une heure de la nuit sans qu'on se doutât de mes absences.

Quelques jours s'étaient passés déjà depuis ma première course nocturne à Espiritu-Santo, quand un matin, en me rendant à la pêcherie avant le lever du soleil, je rencontrai une de ces vieilles femmes que vous avez dû voir assister à nos travaux. C'était une de ces folles qui s'imaginent ou du moins veulent faire croire qu'elles ont le pouvoir de charmer les requins. Elle était assise près de ma hutte et semblait attendre ma sortie.

— Salut à mon fils José Juan! dit-elle en m'apercevant.

— Bonjour, la mère, lui dis-je en m'apprêtant à passer outre.

Mais la vieille s'avança vers moi et reprit :

— Écoutez-moi, José Juan, car j'ai à vous parler dans votre intérêt.

— Dans mon intérêt? lui demandai-je d'un air étonné.

— Oui, répliqua la vieille, nierez-vous que votre cœur soit dans l'île d'Espiritu-Santo? Nierez-vous que vous traversez chaque nuit le détroit pour voir et entretenir celle à qui vous avez donné votre amour?

— Qui vous a dit cela?

— Je le sais. Eh bien! José Juan, ce trajet est doublement périlleux pour vous. Des ennemis que nos charmes endorment seulement le jour vous guettent la nuit au milieu de la mer; sur la plage, des ennemis plus dangereux peut-être, et contre lesquels nos paroles sont impuissantes, vous épient encore; c'est contre ces dangers que je viens vous offrir mon secours.

Un éclat de rire méprisant fut ma seule réponse. La colère étincela dans les yeux de la vieille Indienne, qui s'écria :

— Parce que vous êtes incrédule, vous pensez que je suis sans pouvoir! Eh bien! d'autres croient à ce pouvoir dont vous vous moquez.

En disant ces mots, elle tira de sa poche un petit sachet de toile imprimée, et me montrant, parmi de menues perles, une calebasse d'une certaine grosseur et d'un magnifique orient, elle reprit :

— Connaissez-vous cela?

C'était une perle dont j'avais fait cadeau à Jesusita (c'était le nom de la jeune fille).

— Qui vous l'a donnée? m'écriai-je en la reconnaissant.

La sorcière me lança un regard de haine.

— Qui me l'a donnée, dites-vous? Une jeune fille, la plus belle qui ait jamais paru sur ces côtes, une jeune fille qui ferait la gloire et le

bonheur d'un homme, et qui est venue implorer ma protection, cette protection que vous méprisez, pour l'amant qu'elle aime follement.

— Son nom? m'écriai-je avec un horrible serrement de cœur.

— Eh! que vous importe, s'écria la vieille avec un éclat de rire moqueur, puisque ce nom n'est pas le vôtre?

Je ne sais ce qui me retint d'écraser sous mes pieds cette damnée sorcière; mais au bout d'une seconde de réflexion, pour ne pas lui donner le bonheur de lire dans l'explosion de ma colère les sourdes angoisses de mon cœur, je lui tournai le dos et lui dis froidement : — Allez, la mère, vous êtes une folle et une menteuse. Puis je m'acheminai rapidement vers la pêcherie.

Le soir, après une journée qui me parut bien longue, je me rendis comme d'habitude chez Jesusita, et sa vue, son accueil, me firent oublier mes soupçons. Je ne doutai plus que, pour se venger de mon dédain, la vieille ne m'eût à dessein trompé sur le nom de celui pour qui Jesusita était venue implorer cette puissance que j'avais méprisée.

J'avais donc complètement oublié les perfides avis de la sorcière, quand une nuit je traversai le détroit comme d'habitude pour regagner ma demeure. Le ciel était sombre et chargé de nuages. La mer n'était pas cependant assez obscure pour que je ne pusse distinguer au milieu des flots un corps noir qui, à sa manière de nager, ne pouvait être qu'un homme. Ce corps s'avançait de mon côté. Les paroles de la vieille femme me revinrent en mémoire, et je me sentis pris d'une affreuse angoisse. Je me souciais peu d'un ennemi, mais l'idée d'un rival m'épouvantait. Je résolus de reconnaître aussitôt le nageur, et, voulant ne pas être vu, je me glissai vers lui entre deux eaux. Quand j'eus calculé que nous devions, l'inconnu et moi, nous être croisés, lui sur l'eau, moi dessous, je revins à la surface. Le sang qui m'était monté à la tête m'aveuglait tellement, que je ne pus d'abord rien distinguer au milieu des ténèbres que des lueurs phosphorescentes, avant-coureurs de l'orage, qui commençaient à se former à la cime des vagues. Je continuai néanmoins de suivre la direction du rivage d'Espiritu-Santo. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que je revis de nouveau la tête du nageur. Il fendait l'eau avec une rapidité telle que j'avais presque peine à le suivre. Parmi les hommes que je connaissais, un seul pouvait à peu près lutter de vitesse avec moi; je redoublai mes efforts, et bientôt je le gagnai tellement, que je fus obligé de ralentir mes brassées. Bref, je le vis prendre pied sur un rocher, le gravir, et, à la lueur d'un éclair qui vint illuminer la mer et la grève, je reconnus Rafaël.

Cela devait être, pensais-je, et je devais me rencontrer avec lui dans mon amour pour Jesusita, comme nous nous rencontrions partout. Or, continua José Juan d'un ton sombre, je sentis la haine se glisser rapidement dans mon cœur, et je pensai qu'il n'était pas bon que nous

nous rencontrassions désormais plus d'une fois encore. Vous verrez cependant par la suite de mon histoire, ajouta le plongeur avec un étrange sourire, comment je le retrouvai près de moi une fois de plus que je ne le voulais.

J'eus un moment la pensée de l'arrêter en l'appelant par son nom et en lui faisant connaître ma présence, mais il y a certains momens dans la vie où l'on ne fait pas ce que l'on veut. Je le laissai donc aller malgré moi, et il venait à peine de quitter le sommet du rocher, que je l'y avais remplacé. De là, il m'était facile de le suivre du regard. Je le vis prendre la direction que je suivais moi-même d'habitude, puis frapper doucement à la porte de la hutte que je connaissais si bien, entrer et disparaître.

Il me sembla un instant que le vent de la mer apportait à mes oreilles le rire moqueur de la vieille sorcière quand elle m'avait dit : Que vous importe, puisque ce nom n'est pas le vôtre? Je crus au milieu des ténèbres apercevoir sur le rivage opposé son bras décharné indiquer la cabane de Jesusita, et je m'élançai, mon couteau à la main, sur les traces de mon rival. En quelques bonds je parvins jusqu'à la porte. J'écoutai, mais je n'entendis rien que le faible bruit d'une conversation à voix basse : aucune parole ne m'arrivait distinctement. J'avais retrouvé un peu de mon sang-froid, et, quoique je fusse décidé à me débarrasser d'un odieux rival, j'eus la présence d'esprit de ne pas vouloir me brouiller avec la loi. Il fallait pour cela chercher un moyen terme. Voici celui que j'imaginai.

Le juge criminel avait fait publier un arrêt qui enjoignait à tous les plongeurs et pêcheurs, comme cela s'était déjà pratiqué sur l'autre Océan, d'épointer leurs couteaux, punissant de mort celui qui, dans une querelle, infligeait à son ennemi une blessure perpendiculaire. Quelque temps auparavant, un des nôtres, à la suite d'une difficulté avec un ami, n'avait rien trouvé de mieux pour y mettre fin que de lui ouvrir le ventre transversalement avec son couteau carré. L'affaire avait fait du bruit, tant de bruit même, que bien que l'agresseur fût aussi pauvre que celui qu'il avait *coupé* (1), et que ni l'un ni l'autre n'eussent de quoi payer une seule feuille de papier timbré, l'alcade ne put se dispenser d'agir. Il fit comparaître le meurtrier devant lui. Or, des pièces de conviction, il ne restait que le couteau; le pauvre diable qui avait été tué était déjà mis en terre lors de la comparution de son ami. Lecture faite du *bando* du juge criminel, l'alcade dit à l'accusé qu'il ne restait plus qu'une simple formalité, celle de le condamner à mort; mais celui-ci fit judicieusement observer que la blessure qui avait

(1) C'est l'expression usitée en Sonora pour indiquer un meurtre commis par l'épée ou le poignard.

tué son ami était parfaitement horizontale, et qu'il n'avait pas enfreint la loi. L'alcade, frappé de la justesse de cette observation, le réprimanda de sa vivacité, et le renvoya à ses travaux ordinaires, « attendu, dit-il, « qu'il n'y avait point de partie civile, et que le bando punissait de mort « les blessures faites avec un couteau pointu, sans qu'il fût question des « couteaux sans pointe. »

Je me rappelai fort à propos cette histoire au moment où j'allais tirer le couteau que je porte à la ceinture en place d'*estaca*. Ce couteau était des plus pointus, et j'étais bien aise de me mettre dans mon droit. Je voulus donc en casser la pointe, mais dans mon trouble je m'y pris si maladroitement, que la lame se brisa juste au manche, et qu'il ne me resta dans la main qu'un inutile tronçon. Privé de la seule arme qui pût assurer ma vengeance, je sentis qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Je revins à la grève en courant; un canot s'y trouvait, je le détachai; la fureur me donnait une force nouvelle, je traversai le détroit, je pris dans ma hutte un autre couteau sans songer cette fois à l'épointer, et je revins de nouveau vers l'île d'Espiritu-Santo.

Le vent d'orage commençait à s'élever; dans l'obscurité de la nuit, les lames envoyaient contre les brisans des gerbes de feu; la *gaviota* gémissait tristement sur le sommet des rochers, les loups marins hurlaient dans les ténèbres, et de temps à autre le lamentin mêlait aux soupirs du vent ses accens mélancoliques et plaintifs comme ceux d'une ame en peine. Tout à coup un autre bruit arriva à mon oreille, il semblait sortir du sein même de la mer. J'écoutai, mais une rafale chassa bien loin de moi les rumeurs confuses de l'Océan, et je croyais m'être trompé, lorsque, quelques secondes après, ce cri arriva directement jusqu'à moi. Cette fois il n'y avait plus à se méprendre, c'était un cri de suprême angoisse, c'était l'appel déchirant d'une créature humaine en détresse. Comme la voix venait du côté d'Espiritu-Santo, il ne me fut pas difficile de deviner que c'était Rafaël qui appelait à l'aide. Déchiré par mille sentimens contraires, je montai sur l'avant du canot pour m'assurer encore que je ne me trompais pas; mais ce fut en vain que je promenais mes regards sur la mer : la nuit était trop obscure pour que je pusse rien apercevoir. Tout à coup j'entendis de nouveau et distinctement :

— Oh! du canot, oh! pour l'amour de Dieu!

C'était bien la voix de Rafaël.

Ici José Juan s'interrompit un instant, et s'écria d'un air inquiet :

— N'avez-vous pas entendu un soupir?

Nous écoutâmes, mais le ressac des brisans, le cri de l'huîtrier, le battement des ailes d'un oiseau qui s'envolait du sommet d'un rocher voisin de la cabane, troublaient seuls le profond silence de la nuit.

— J'avais cru entendre un soupir sortir de la hutte, reprit le plongeur.

Ah! seigneur cavalier, vous avez pu voir la pâleur de Jesusita, car vous devinez que c'est d'elle qu'il est question, quand vous avez fait allusion à l'histoire que je vous raconte. Eh bien! malgré toutes ses protestations, un cruel soupçon n'a cessé de déchirer mon cœur depuis le moment où j'ai su qu'elle connaissait Rafaël.

José Juan soupira lui-même fortement et continua :

— On a beau avoir juré la mort d'un ennemi, on a beau avoir contre lui de justes motifs d'une haine mortelle: quand, par une nuit sombre comme celle-là, sa voix sort des profondeurs d'une mer peuplée de monstres, quand cette voix est celle d'un homme intrépide, et que l'angoisse cependant la fait trembler, il y a dans cette plainte suprême une puissance mystérieuse qui remue les entrailles. Je ne pus m'empêcher de tressaillir.

En disant ces mots, le plongeur baissait les yeux comme un pénitent qui se confesse d'une faute dont il rougit; mais bientôt sa physionomie reprit une expression de férocité railleuse qu'elle conserva jusqu'à la fin du récit, et il ajouta vivement :

— Cette émotion dura peu. Bientôt j'entendis battre l'eau avec force, je ramai de ce côté. Je ne tardai pas à distinguer l'écume blanche qui jaillissait, et Rafaël au milieu de la pluie d'étincelles qui retombait autour de lui. Par une singularité qui me frappa, au lieu d'employer sa vigueur de nageur à gagner mon canot, il restait stationnaire. Je devinai bientôt la cause de son immobilité. A quelque distance de lui et à une *vare* environ au-dessous de l'eau brillait une lueur phosphorique. Cette lueur avançait lentement vers Rafaël. Vous ne devinez pas ce que c'était?

— Non.

— C'était une tintorera, et de la plus belle espèce! reprit José Juan.

— Ce fut alors que vous vous jetâtes à l'eau pour secourir votre rival?

— Oh! non, pas encore, répondit le plongeur avec un sourire, c'eût été trop tôt. Un coup d'aviron m'amena près de Rafaël, il jeta un cri en m'apercevant, mais il n'eut pas la force de me parler; l'angoisse et la fatigue lui coupaient la voix. D'un effort désespéré, il jeta ses deux mains sur le bord du canot, ses bras épuisés ne pouvaient pas soulever le poids de son corps. Ses yeux, quoique éteints par la terreur, me regardaient d'une façon si expressive, que je saisis ses deux mains dans les miennes, en les étreignant avec force contre les planches de l'embarcation. La tintorera avançait toujours. Un instant, un seul instant, les jambes de Rafaël restèrent immobiles; il poussa un cri affreux, ses yeux se fermèrent, ses mains lâchèrent prise, et le tronçon supérieur de son corps retomba dans la mer : le requin l'avait coupé en deux!

— Sans que vous eussiez pu le secourir?

— Dame! reprit le plongeur, il est possible que je ne lui aie pas porté

l'assistance qu'il devait attendre en pareil cas d'un autre que moi, mais cela se conçoit.

— Voyons, la main sur la conscience?

— Peut-être, dans mon trouble, lui ai-je trop fortement comprimé les mains.

— Sans mauvaise intention?

— Eh bien! reprit le métis d'une voix qui perçait à peine à travers ses dents serrées, tandis que sa bouche exhalait un souffle ardent, je crois que je l'ai empêché de monter dans le canot!

— Vous ne vous en êtes jamais repenti?

Le plongeur, qui depuis quelques minutes roulait une cigarette, battit le briquet, des étincelles jaillirent et vinrent éclairer sa figure; évidemment cette question l'étonnait.

— *Caramba!* l'alcade n'avait aucun droit sur ma personne, le bando ne parle pas de tintorera. — Mais attendez, continua le plongeur, je n'ai pas fini mon histoire. Au moment où Rafaël disparut sous l'eau, je m'y précipitai moi-même.

Ce fut à mon tour de montrer une profonde stupéfaction à cet incident inattendu. José Juan s'en aperçut.

— J'avais cent raisons, dit-il, pour en agir ainsi. D'abord cette tintorera, bien qu'elle m'eût débarrassé d'un rival qui m'était devenu odieux, me déplaisait par la brutalité avec laquelle elle avait dépecé le pauvre Rafaël. Elle avait touché à l'honneur de la corporation des plongeurs. N'oubliez pas que je suis un de ses *capataz*. Puis, une fois affriandée de chair humaine, elle n'eût pas manqué de venir nous attaquer plus tard. Enfin le juge criminel ou l'alcade pouvait-il me demander compte de mon ami quand j'aurais tué le requin qui l'avait coupé en deux? Vous ne connaissez pas les mœurs des requins, seigneur cavalier?

Je convins modestement de mon ignorance.

— Eh bien! rien ne les met plus en belle veine de férocité (je parle de la tintorera et non du requin ordinaire, dont Rafaël, je vous l'ai dit, ne se souciait nullement) que les nuits d'orage semblables à celle où je vis mourir mon rival. Une matière gluante distillée par des trous placés autour du museau des tintoreras se répand sur toute leur peau et les rend luisantes comme des mouches à feu, surtout quand le tonnerre se fait entendre. Cette lueur les fait apercevoir la nuit, et plus la nuit est sombre, plus elles brillent. Par bonheur aussi, elles n'y voient guère, et un nageur silencieux a sur ces monstres l'avantage de la vue. Ajoutez à cela qu'ils ne peuvent vous happer qu'en se retournant sur le dos, et vous concevrez qu'un homme intrépide et bon nageur a quelque chance d'en venir à bout.

Je ne plongeai, comme vous pensez, qu'à une médiocre profondeur, pour ne pas m'essouffler et aussi pour jeter un coup d'œil au-

dessus, au-dessous et autour de moi. Les flots mugissaient sur ma tête avec un bruit semblable à celui du tonnerre, des pointes de feu tourbillonnaient comme la poussière par un vent d'orage, mais à côté de moi tout était calme. Une masse noire vint me heurter sous l'abîme, c'était ce qui restait de Rafaël : il était dit que je devais le rencontrer toujours!

Je pensai alors que l'animal que je cherchais n'était pas bien loin. En effet, une raie de feu presque imperceptible grossissait peu à peu. La tintorera et moi nous devions être à la même profondeur, mais le requin tendait à remonter; l'haleine commençait à me manquer, et je ne voulais pas donner au requin l'avantage de se trouver au-dessus de moi, car, dans ce cas, il n'aurait pas eu besoin de se retourner sur le dos pour me faire subir le sort de Rafaël. Je ne comptais, pour en venir à bout, que sur le temps qu'il mettrait à faire cette manœuvre. La tintorera nagea vers moi diagonalement avec tant de vélocité, que je me trouvai un moment assez près d'elle pour distinguer, aux clartés phosphoriques de son corps, la membrane qui couvrait à moitié ses yeux, et sentir ses nageoires brunâtres effleurer mon corps. Des lambeaux de chair livide étaient encore attachés à la mâchoire inférieure qu'elle faisait claquer avec un air de volupté gourmande. Le monstre jeta sur moi un regard terne et vitreux. Ma tête en ce moment se trouvait au niveau de la sienne. J'aspirai l'air avec bruit, je m'élançai dans une direction parallèle à environ une demi-vare au-dessus du requin, et me retournai; il était temps. La lune fit briller un instant le ventre argenté de la tintorera, et en même temps qu'elle ouvrait une gueule énorme, hérissée, comme une carde, de dents aiguës et serrées les unes contre les autres, le poignard que j'avais destiné à Rafaël s'enfonça dans son corps, traçant aussi loin que mon bras put atteindre un large et sanglant sillon. La tintorera, blessée à mort, fit un bond prodigieux et retomba en battant deux fois l'eau de sa queue; heureusement je n'en fus pas atteint. Seulement je me débattis une minute, aveuglé par une pluie d'écume sanglante qui me fouetta la figure; puis, à la vue de mon ennemi flottant comme une masse inerte et livide sur l'eau qui bouillonnait dans sa blessure béante, je poussai un cri de triomphe qui, malgré l'orage, fut entendu des deux îles.

L'aube allait poindre au moment où je regagnais le rivage, épuisé par les efforts que j'avais faits pour fendre les vagues qui grossissaient. Les pêcheurs visitaient leurs filets, et la lame vint faire aborder presque en même temps que moi la tintorera et les débris de Rafaël. Personne ne douta que je n'eusse voulu arracher mon ami au sort dont il avait été victime. Je laissai les bavards exalter mon dévouement. Une femme seulement soupçonna la vérité; vous l'avez vue pâlir au souvenir de cette nuit : est-ce un regret pour Rafaël? est-ce l'idée du

danger que j'ai couru? voilà ce que je ne puis deviner, et cette incertitude m'accable. Vous seul, seigneur cavalier, ajouta le plongeur, connaissez les particularités de mon histoire, et dans quelques heures vous allez partir.

Le plongeur se tut et parut réfléchir profondément. Après quelques instans de silence, il se souvint des devoirs de l'hospitalité. Nous rentrâmes dans la hutte. Dans la pièce la plus reculée, où, d'après l'ordre de son mari, la jeune femme s'était retirée, deux chandelles achevaient de se consumer. On distinguait à leur pâle lumière une image grossière représentant les ames dans le purgatoire, en l'honneur et pour la rédemption desquelles les deux chandelles brûlaient pieusement chaque soir. Vaincue par la fatigue, la jeune femme, assise par terre, la tête appuyée sur une escabelle, sommeillait paisiblement. Les longues nattes de ses cheveux s'étaient déroulées jusqu'à ses pieds. Devant l'éclatante beauté de Jesusita, on comprenait aisément l'amour de José Juan, mais on ne s'expliquait guère sa jalousie à voir le tranquille sommeil de la Mexicaine. Le métis, après l'avoir contemplée pendant quelques instans, déroula une natte de Chine et l'étendit dans la pièce qui était à l'entrée de la cabane; c'était le lit le plus somptueux que pût offrir à son hôte cet homme à moitié sauvage. Tout l'ameublement de la hutte se composait de deux autres nattes semblables et de quelques chaises en roseaux. L'hospitalité du capitaine don Ramon n'était pas, du reste, plus magnifique; mais pourquoi n'avouerais-je pas qu'après cette sanglante histoire j'eusse préféré au toit de cet homme le pont de notre petite goëlette? Je ne pus donc fermer l'œil, et le jour allait paraître, quand la voix de José Juan se fit entendre :

— Le *coromuel* souffle toujours, me dit-il, et *la Guadalupe* va lever l'ancre.

Je pris congé de mon hôte pour retourner à bord sans plus tarder.

— Eh bien! me dit le capitaine don Ramon en me voyant de retour, vous ne vous étonnerez plus quand on vous parlera de José Juan! Que pensez-vous de cet homme-là?

— Que c'est un ami bien dévoué! répondis-je d'un air pénétré.

Le lendemain matin nous jetâmes l'ancre à Pichilingue : cette fois le capitaine ne s'était plus trompé.

GABRIEL FERRY.

ÉTUDES

SUR L'ANTIQUITÉ.

BABRIUS ET LA FABLE GRECQUE.

I. — *Babrii fabulæ iambicæ CXXIII jussu summi educationis publicæ administratoris nunc primum editæ.* J. J. Boissonade *recensuit, latine convertit, annotavit.* — Paris, 1844.

II. — *Babrii fabulæ iambicæ CXXIII, ediderunt* J. C. Orellius *et* J. G. Baiterus. Zürich, 1845.

III. — *Babrii fabulæ Æsopeæ :* Carolus Lachmannus *et amici emendarunt.* Berlin, 1845.

IV. — *Babrii fabulæ choliambicæ cum fragmentis et fabulis aliunde notis, ed.* C. H. Weise. — Leipsig, 1845.

V. — *Brevis explicatio fabularum Babrii* (par F. Dübner). — Paris, 1845.

VI. — *Quelques observations sur le texte de Babrius,* par N. Piccolos. Paris, 1845.

I.

En 1840, M. Villemain, ministre de l'instruction publique, chargea M. Minoïde Minas, savant grec établi à Paris, d'explorer une fois encore, après tant d'autres voyageurs, les bibliothèques des couvens de la Macédoine, et de rapporter en France tous les manuscrits importans qu'il pourrait découvrir. Après trois ans de recherches, M. Minas revint avec son butin; c'étaient quelques ouvrages qu'on avait cru perdus, et qui, pour la plupart, hâtons-nous de le dire, ne mériteraient pas les honneurs d'une résurrection, si nous avions le droit d'être difficiles quand

il s'agit de publier quelques reliques de l'antiquité. Dans le nombre se trouvaient cent vingt-trois fables en vers choliambiques tirées d'un manuscrit du xe siècle où elles étaient attribuées à un certain Balebrius. On y reconnut les fables de Babrius, dont jusqu'ici, au grand regret des érudits, nous n'avions guère que des fragmens épars dans le lexique de Suidas. Cinq seulement (et, par parenthèse, des meilleures) nous étaient parvenues dans leur intégrité. Toute l'attention devait se porter sur cette partie de la découverte. On négligea le reste, et aussi bien le reste ne valait pas l'honneur d'être nommé. Il est malheureusement trop certain, et la mission de M. Minas en a fourni une nouvelle preuve, que le temps des grandes découvertes philologiques est passé. A moins qu'une bonne fortune, de jour en jour moins probable, ne vienne nous révéler un nouvel Herculanum, ou ne nous fasse apercevoir sur quelque vieux parchemin, au travers de caractères plus modernes, les traces encore distinctes d'une première écriture, il n'y a plus de chefs-d'œuvre à ressusciter, plus d'édition princeps à faire. Il faut bien que la science en prenne son parti; est-ce notre faute, après tout, si nous sommes venus trop tard? Avec beaucoup de patience et un peu de bonheur tout ce qu'on peut faire encore, c'est d'arracher à l'oubli quelques lambeaux, de glaner après la moisson quelques gerbes égarées. Si mince que soit la récolte, les savans l'accueillent toujours avec transport, tant est puissant l'intérêt qui s'attache à ces faibles débris en raison même de la mutilation du texte, des dangers qu'il a courus, du hasard qui nous l'a conservé; *habent sua fata libelli*. Ainsi l'ouvrage que le Byzantin Jean Lydus écrivit au temps de Justinien sur les magistratures romaines s'est trouvé au fond d'un tonneau de vin de Grèce; quelques lignes du jurisconsulte Ulpien ont été déchiffrées sur le parchemin d'une vieille reliure; Babrius enfin, ce même Babrius qui, de compte fait, a eu déjà huit éditions en un an, moisissait dans un coin de la bibliothèque du couvent de Laura (1) au mont Athos, où il servait de pâture aux rats depuis un temps immémorial.

Aussi, grande fut l'attente, l'impatience même des doctes, à la nouvelle de cette trouvaille. On allait connaître enfin ces fables tant regrettées qu'Herder et Bentley mettaient par avance bien au-dessus de *Phèdre*, dont Bentley, Tyrwhitt, Coray et tant d'autres avaient ramassé à grand'peine les membres épars, ces vers élégans qui se laissaient encore deviner sous la prose barbare et inintelligente des compilateurs byzantins. La publication du manuscrit était une affaire nationale; le prince de nos hellénistes, M. Boissonade, en fut chargé, et au mois d'octobre 1844

(1) Laura et non Sainte-Laure. *Laura*, dans les auteurs ecclésiastiques du moyen-âge, signifie une réunion d'anachorètes, vivant dans des cellules séparées, sous la direction d'un abbé. *Laurites* veut dire un moine. *Sancta Laura* est tout simplement le saint monastère, le monastère par excellence. (Voyez les glossaires de Ducange.)

parut enfin, chez Didot, l'édition princeps sous la forme d'un magnifique volume grand in-octavo, avec une pompeuse dédicace au ministre de l'instruction publique, une traduction latine et un commentaire où l'éditeur avait versé, plus largement que d'habitude, tous les trésors de son esprit et de son érudition. Le signal était donné. Aussitôt le ban et l'arrière-ban de la philologie entrèrent en campagne; tous les critiques descendirent dans la lice, armés, qui d'une correction, qui d'une restitution, qui d'une conjecture. L'un s'adjugea la question de métrique, un autre chercha dans le texte les traces de plusieurs rédactions successives. L'âge, la patrie, le nom du poète, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas, rien n'échappa aux investigations. On pense bien que les classes de nos colléges ne pouvaient rester étrangères à ce grand mouvement; il fallait que Babrius devînt populaire; la sollicitude de nos hellénistes y pourvut. L'Allemagne vint à son tour. MM. Orelli et Baiter à Zürich, M. Weise à Leipsig, M. Lachmann et ses amis à Berlin, donnèrent de nouvelles récensions à grand renfort de notes érudites. En moins de six mois, les variantes s'étaient accumulées au point de refouler déjà le poète vers l'extrémité supérieure des pages. A voir la vivacité de la lutte, l'ardeur des combattans, leur enthousiasme pour l'auteur qu'ils commentent, on croirait assister à un de ces grands débats qui mettaient aux prises les savans du XVIe siècle, et qu'une méchante langue du temps appelait des tempêtes dans un verre d'eau. Rien n'y manque, pas même, il faut le dire, les grandes colères et parfois les gros mots. C'est peut-être, soit dit en passant, pousser un peu loin l'affectation de couleur locale. Nous honorons infiniment l'érudition allemande, mais nous voudrions la voir, comme Babrius, « adoucir les rudes formes de ses iambes amers; » l'urbanité et le bon goût ne gâtent jamais rien.

Justice soit donc rendue à la critique moderne. Si aujourd'hui la personne de Babrius, son siècle, son histoire, en un mot tout ce qu'on aime à savoir d'un écrivain, d'un poète, nous est à peu près aussi inconnu qu'il y a deux ans, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre. Ce qui lui a fait défaut, ce n'est ni la subtilité, ni l'audace; ce sont les faits. On sait qu'en général les poètes grecs parlent peu d'eux-mêmes; la fable ésopique ne se prêtait pas volontiers, nous aurons bientôt l'occasion d'y revenir, aux causeries, aux libres épanchemens que nous aimons à trouver dans La Fontaine. Babrius raconte et raconte bien, mais il s'efface derrière ses personnages. Tout ce qu'il nous apprend de lui-même se réduit à ceci : le premier livre de ses fables est adressé à un enfant nommé Branchus, le second à un fils du roi Alexandre. Quel est ce Branchus? Ce fils du roi Alexandre est-il le même que Branchus? On ne sait. — « C'est moi, dit-il dans le second prologue, qui ouvris le premier la porte; d'autres sont entrés après moi. » Babrius est donc le premier

qui ait mis les fables d'Ésope en vers choliambiques. Enfin, dans la fable 57, un mot laisse deviner qu'il a été trompé par les Arabes. « Mercure, dit-il, ayant rempli un char de mensonges, de fourberies et de toute sorte de mauvais tours, parcourait la terre, sans cesse voyageant de contrée en contrée, et distribuant à chaque homme une parcelle de ses dons : on raconte qu'arrivé aux confins de l'Arabie et traversant déjà ce pays, tout à coup son char se brise et reste en chemin. Les Arabes de piller aussitôt toute la charge du marchand comme chose de haut prix; bref, ils vidèrent le char, et ne lui permirent pas d'aller plus loin. Depuis lors, les Arabes sont, *je le sais par expérience,* gens menteurs et trompeurs, qui n'ont jamais eu sur les lèvres un seul mot de vérité. » On le voit, ces renseignemens ne sont pas tellement précis, qu'ils ne laissent plus de place aux hypothèses. M. Boissonade, qui, en 1813, faisait de notre poète un contemporain d'Auguste, pense aujourd'hui que le roi Alexandre pourrait bien être l'empereur Alexandre-Sévère (mort en 235 après Jésus-Christ). M. Bergk, dans un programme publié à Marbourg en 1845, voit dans cet Alexandre un roi de Corinthe, et place sans hésiter Babrius au milieu du IIIe siècle avant notre ère. De l'un à l'autre, la distance est honnête, comme dit Horace : *Intervalla vides humane commoda.* Il est vrai que la conjecture de M. Boissonade est très certainement une erreur, puisque le rhéteur Dosithée, qui écrivait en 207 après Jésus-Christ, cite textuellement deux fables de Babrius; mais cette donnée, la plus explicite de toutes, est encore bien insuffisante. Les autres témoignages ne nous apprennent rien. Ainsi, dans la préface de ses fables dédiées à un certain Théodose, le poète latin Avianus, énumérant les fabulistes qui lui ont servi de modèle, cite Ésope, Socrate, Horace, Babrius et Phèdre. Malheureusement on ne sait pas dans quel siècle vivait Avianus, et, d'un autre côté, il n'est pas certain qu'il ait suivi dans son énumération l'ordre chronologique. Un grammairien appelé Apollonius, qui a fait un lexique d'Homère, cite sans nom d'auteur deux vers choliambiques où il est question de la mort d'Ésope, précipité du haut de la roche Phædriade par les Delphiens, irrités de son trop libre parler. La plupart des savans ont vu dans ces deux vers un fragment d'une fable de Babrius, et vraisemblablement de la fable intitulée *l'Aigle et l'Escarbot,* que la tradition met dans la bouche d'Ésope au moment où les Delphiens le traînent à la mort. Apollonius vivait, à ce qu'il paraît, dans la dernière moitié du Ier siècle de notre ère. Or, en 72, un Alexandre, de la famille d'Hérode, fut établi roi par l'empereur Vespasien dans un canton de la Cilicie. C'est pour cette date que se décide M. Lachmann; mais d'abord la citation d'Apollonius est suspecte d'interprétation, et, fût-elle incontestable, il resterait à prouver qu'elle est empruntée à Babrius; M. Schneidewin a montré qu'on pouvait l'attribuer avec autant de vraisemblance au moins à l'Alexandrin Callima-

que. Il suit de là, ce semble, que, dans le doute, le mieux est de s'abstenir et de savoir ignorer certaines choses. S'il fallait absolument prendre un parti, nous suivrions Avianus à la lettre, et nous placerions Babrius avant Phèdre, sans déterminer l'intervalle qui les sépare. Les inductions qu'on peut tirer du style et de la métrique des fables donnent quelque vraisemblance à cette opinion. On se rappelle d'ailleurs que plusieurs princes syriens de la famille des Séleucides ont porté le nom d'Alexandre. Quant à la patrie de notre poète, c'est là un point plus obscur encore. M. Boissonade, et d'autres après lui, pensent qu'il était Romain, et l'appellent même Valérius Babrius. Les preuves ne sont pas, il est vrai, fort concluantes, ou plutôt il n'y en a pas. Après tout, Rome, qui doit Phèdre à la Grèce, peut bien lui avoir donné Babrius. Ce qui paraît certain, c'est qu'il a vécu en Orient.

Ainsi les fables de Babrius sont presque pour nous un ouvrage anonyme. Il nous reste à les étudier comme nous pourrons le faire, c'est-à-dire en elles-mêmes. Seulement, pour prévenir tout parallèle impossible, et ne juger qu'en connaissance de cause, essayons d'abord de montrer ce qu'a été la fable chez les Grecs aux diverses époques de leur littérature. L'histoire nous donnera la mesure de ce qu'a fait Babrius.

II.

A cette question : Quel a été l'inventeur de la fable? les Grecs répondaient : Ésope. Des savans se sont rencontrés qui, ne voulant pas croire à Ésope, ont cru à Bidpaï ou à Lokman; on pourrait demander à quoi bon? Ésope, dit-on, est une fable; d'accord, mais c'est une fable nationale; si l'on fait tant que d'en appeler à la critique, alors ce n'est pas la réponse qu'il faut attaquer, c'est la question même; l'une admise, l'autre suit nécessairement. Chercher qui a inventé la fable! autant vaudrait demander qui a inventé la métaphore ou la comparaison; l'esprit est ainsi fait, l'abstraction lui coûte, il s'accommode mieux de l'expression indirecte; chez les Grecs comme ailleurs, plus peut-être qu'ailleurs, la fable, l'αἶνος, comme on l'appela d'abord, c'est-à-dire l'avis, le conseil, ne fut pas autre chose qu'un moyen ingénieux de présenter d'une manière saisissante un précepte emprunté à l'expérience de la vie, parfois un trait railleur. Et c'est bien là, en effet, le caractère des plus anciennes fables grecques dont le souvenir se soit transmis jusqu'à nous. Hésiode, menacé de perdre sa part de l'héritage paternel, adresse à son frère Persès, qui veut le dépouiller, le poème des *Travaux et des Jours*. Une fois déjà les juges, les rois, comme les appelle Hésiode, s'étaient laissé corrompre par les présens de Persès; le poète les conjure de respecter les lois de la justice, lois émanées de Jupiter, et sans lesquelles le droit ne saurait prévaloir contre la force; il leur ra-

conte une fable : « L'épervier, dit-il, enlevait dans ses serres, et emportait bien haut à travers la nue le rossignol à la voix flexible; la pauvre proie pleurait sous l'étreinte de la serre recourbée, et le ravisseur lui disait ces terribles paroles : Beau chanteur, qu'as-tu à crier ainsi? Tu es la proie d'un plus fort que toi, tu vas où je te mène, tout musicien que tu es, et, suivant mon caprice, je ferai de toi mon repas ou je te laisserai en liberté. Ainsi parlait l'épervier au vol rapide, aux ailes étendues. Insensé, qui veut tenir tête à un plus fort que soi. Sa perte est assurée, et, pour l'accabler, la souffrance se joint à l'outrage; et toi, ô Persès, écoute la voix de la justice, n'encours pas le reproche d'insolence! » — Archiloque, l'impitoyable Archiloque avait lancé plus d'une fable contre le parjure Lycambe. « C'est, disait-il, une vieille histoire parmi les hommes : Le renard et l'aigle firent un jour alliance... Au mépris de la foi jurée, l'aigle dévora les petits du renard, qui, dans son impuissance, implora la vengeance des dieux; elle ne se fit pas long-temps attendre. L'aigle enlève un morceau de chair qui brûlait sur un autel, et, avec sa proie, porte par mégarde un charbon allumé dans son nid. En un instant, tout est en feu, et le perfide périt avec ses nourrissons. » Et ailleurs, dans un accès de verve plébéienne : « Je veux vous conter une fable, Cérycide, et le message n'est pas divertissant. Séparé des autres animaux, le singe cheminait seul dans un lieu retiré; sur son chemin se trouva le renard matois, à l'esprit plein de ruses... » La fin manque, mais nous la trouvons dans la fable 81 de Babrius : « Le renard disait au singe : Tu vois cette colonne funéraire, elle est à moi, c'est celle de mon père et de mon grand-père. — Mens à ton aise, lui dit le singe, tu sais bien que personne n'est ici pour te prouver le contraire. » Déjà, au temps d'Archiloque, nous trouvons la fable sur la place publique, dans la bouche des orateurs populaires. Phalaris demandait une garde aux habitans d'Himère; les Himériens allaient se laisser prendre aux doucereuses paroles du tyran; le poète Stésichore se leva, et leur conta la fable du cheval qui, jaloux du cerf, appelle l'homme à son aide, se laisse monter par lui, et remporte enfin la victoire, mais au prix de sa liberté. Qui ne se rappelle l'apologue de Ménénius? Les exemples se rencontrent à chaque pas, et la raison en est simple : la fable se prêtait indifféremment à toutes les situations. Si le faible y trouvait un moyen de défense contre le fort, parfois aussi elle servait au vainqueur à railler ou à épouvanter les vaincus. Les Grecs d'Asie-Mineure avaient refusé de s'unir à Cyrus contre le roi de Lydie; une fois les Lydiens abattus, ils vinrent à Sardes implorer la protection des Perses. « Un joueur de flûte, leur répondit Cyrus, voyant des poissons dans la mer, se mit à jouer de la flûte, pensant qu'ils viendraient d'eux-mêmes au rivage. Trompé dans son attente, il jeta un filet, enveloppa bon nombre de poissons, et les tira sur le bord, puis, les voyant frétiller : Assez dansé,

maintenant! leur dit-il, c'était le moment tout à l'heure quand je jouais de la flûte. » Le farouche Sylla n'y mettait pas même tant de façons. « Un laboureur, disait-il aux partisans de Marius, fut mordu par des poux. A deux reprises, il quitta sa charrue pour secouer sa tunique; mordu de nouveau, pour être enfin tranquille, il jeta sa tunique au feu.»

On le voit, tous ces apologues ont un même caractère; ils ne sont rien par eux-mêmes, toute leur valeur est dans les circonstances qui les ont amenés. Ce sont de spirituelles reparties, d'élégans artifices de style, des argumens *ad hominem;* ce seront plus tard des figures de rhétorique : ce n'est pas un genre de littérature. Chez d'autres peuples, dans le nord de l'Europe par exemple, l'observation des animaux et de leurs mœurs occupe une place bien plus grande dans la fable. L'homme barbare et enfant a pu prendre l'instinct pour l'intelligence. De là des contes où la nature réelle est fidèlement reproduite, et d'où la moralité sort comme elle peut. Chez les Grecs, au contraire, la morale, l'affabulation est tout; la fable n'est que le vêtement de la pensée; le plus transparent est le meilleur. Les animaux de la fable sont les masques de convention que portaient les acteurs sur la scène; c'est toujours l'homme qui parle et qui agit.

Il est certain au reste, et nous ne prétendons pas le nier, que le goût des fables, et sans doute aussi un assez grand nombre de sujets, venaient aux Grecs des peuples orientaux. Babrius le dit lui-même (1) : « La fable, ô fils du roi Alexandre, est une vieille invention des hommes de Syrie; j'entends de ceux qui vivaient au temps jadis, sous Ninus et Bélus. Le sage Ésope vint le premier la conter aux enfans des Grecs. » Cette dissimulation de la pensée qui se cache pour frapper plus juste est bien en effet dans les mœurs de l'Orient; c'est en Orient surtout que la fable paraît être chez elle. On a même retrouvé dans les livres sanscrits plus d'un apologue ésopique. Mais ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que ces mêmes apologues sont devenus grecs en passant par la Grèce. Venus de pays différens, ils eurent beau conserver long-temps leurs noms, leurs traits caractéristiques, pour tous le nom commun de fables ésopiques finit par prévaloir, parce qu'entre toutes ces fables, libyennes, cariennes, cypriennes, ciliciennes, lydiennes, phrygiennes, etc., il y avait un lien commun, une forte unité, celle de l'esprit grec qui les refaisait toutes à son image. Cette diversité primitive est un fait curieux; elle ne s'effaça pas si complètement ni si vite qu'il n'en soit resté quelques traces, même dans Babrius. Ainsi nous savons que les fables libyques, attribuées par la tradition à un certain Cibyssus, furent long-temps en grand honneur, même chez les Romains. Elles venaient apparemment de la colonie de Cyrène. Nous en avons un bel exemple :

(1) Prologue II, v. 1.

c'est un fragment d'Eschyle dans sa tragédie des *Myrmidons*. Patrocle a revêtu les armes d'Achille, et il est tombé sous les coups d'Hector; Achille se reproche amèrement de l'avoir laissé partir. « Ainsi le racontent les fables libyques, s'écrie-t-il; l'aigle, frappé d'une flèche, disait en voyant les plumes de la hampe : Je meurs, et ce qui fait ma perte, ce n'est pas autre chose que mes propres ailes. » Les animaux du désert et les monstres fabuleux jouaient sans doute un grand rôle dans ces histoires. L'autruche, la grue, le lion, la panthère, le serpent, le chameau, le crocodile, en étaient les principaux acteurs. — Nous n'avons pas d'exemple de fables ciliciennes; on sait seulement qu'un certain Connis en était réputé l'inventeur. C'étaient probablement des récits merveilleux, des contes à faire peur; la férocité des Ciliciens était proverbiale en Grèce : une mort cilicienne, un supplice cilicien, rappelaient à l'esprit l'idée des plus atroces tourmens. *Il est de Keskos* voulait dire c'est un barbare (1). On n'assigne pas d'inventeur aux fables cypriennes; Théon le rhéteur nous apprend qu'on les mettait d'ordinaire dans la bouche d'une femme de Cypre. Le poète lyrique Timocréon en fit, à ce qu'il paraît, un grand nombre, et Diogenianus nous en a conservé une dans la préface de son recueil de proverbes. « Aux funérailles d'Adonis, célébrées à Cypre par Vénus, les Cypriens jetèrent dans le bûcher des colombes vivantes. Celles-ci prirent leur vol et s'échappèrent; mais elles tombèrent par mégarde dans un autre bûcher et périrent. » Timocréon tirait de là cette conclusion, que le coupable finit toujours par être puni comme il le mérite. A en juger par cet exemple et par quelques autres fragmens, la fable cyprienne roulait toujours sur les jeux et les caprices du hasard, sur ce qu'il y a d'imprévu, d'incompréhensible, parfois de ridicule dans la destinée. — La fable carienne paraît avoir été plus gaie; elle consistait en contrastes piquans, en situations plaisantes. Simonide ne l'avait pas dédaignée, et la seule qui nous reste est encore attribuée à Timocréon : il s'agit d'un pêcheur carien qui, pendant l'hiver, aperçoit un poulpe. « Si je me déshabille, se dit-il à lui-même, et que je me jette à la mer pour avoir ce poulpe, je serai certainement gelé; si je ne le prends pas, mes enfans mourront de faim. » En pareille circonstance, entre un seau d'eau et un sac d'avoine, l'âne de Buridan se laissait mourir de faim et de soif; pour notre Carien, il restait sans doute sur le rivage, pesant ses motifs et se gardant bien de prendre un parti, tant qu'à la fin il mourait en même temps de faim et de froid. — Les fables phrygiennes, égyptiennes et lydiennes ne se distinguaient peut-être que par le lieu de la scène et la patrie des interlocuteurs. Nous n'avons que trois vers d'une fable lydienne de Callimaque. C'est un dialogue, sur le mont Tmolus, en Lydie, entre le laurier, symbole de la guerre,

(1) Keskos était une ville de Cilicie.

et l'olivier, symbole de la paix. — Mais, de tous ces jeux d'esprit, ceux que les Athéniens paraissent avoir préférés, ceux qu'ils répétaient le plus volontiers avec force facéties et force calembours dans le goût d'Aristophane, lorsqu'après boire ils laissaient libre cours à leur verve moqueuse, c'étaient les fables de Sybaris. Mis dans la bouche d'un Sybarite, les mots les plus insignifians faisaient rire. Ces lazzis faisaient le principal ornement des comédies d'Épicharme. Aristophane en a mis deux dans ses *Guêpes*. « Un Sybarite, dit le jovial Philocléon, tomba de son char et se fracassa toute la tête; il ne savait pas conduire ses chevaux. Un de ses amis s'approcha et lui dit sagement : Chacun son métier! » C'est par une autre pasquinade de ce genre que le même Philocléon se défend devant ses juges. « Une femme de Sybaris cassa un jour une cuvette; celle-ci de prendre aussitôt les passans à témoin. — Par Proserpine, dit la vieille, si tu laissais là tes cris et tes témoins pour acheter une attache, tu ferais bien plus sagement. » La fable du *Prêtre de Jupiter et de ses deux filles*, celle de *l'Enfant et du Maître d'école*, venaient sans doute en droite ligne de Sybaris.

Les rhéteurs aidant, et aussi les poètes, ces fables, qui d'ailleurs convenaient si bien au caractère du peuple grec, naturellement sentencieux et beau parleur, se multiplièrent avec une rapidité prodigieuse, comme une tradition populaire que les enfans apprenaient en apprenant à parler, et qui passait de bouche en bouche grossissant toujours. Les Grecs, on le pense bien, ne pouvaient admettre dans leurs annales officielles l'obscure origine, la lente et pénible formation de ces contes qu'ils aimaient tant. Ils poussaient trop loin l'horreur de l'anonyme; ils traitaient leur histoire en artistes, soigneux de ne laisser aucun point sans lumière, aucune question sans réponse, sauf à se mettre au besoin en frais d'imagination. Il fallait donc un nom commun à toutes ces fables, et ce nom ne pouvait être celui du Cilicien Connis ou du Libyen Cibyssus. Depuis long-temps naturalisé en Grèce, l'apologue ne pouvait être représenté que par un personnage grec de caractère, sinon de naissance. Ésope fut trouvé.

Vers le milieu du ve siècle avant Jésus-Christ, la nouvelle se répandit dans la Grèce que l'oracle d'Apollon avait parlé, et que les Delphiens, menacés des vengeances célestes, offraient de réparer un crime commis par leurs ancêtres. On disait que, trois générations auparavant, un sage nommé Ésope était venu de l'Orient pour consulter l'oracle, et que la populace de Delphes, irritée par ses fables pleines de traits railleurs, s'était vengée par une accusation de sacrilége. Convaincu d'un crime qu'il n'avait pas commis, le sage Ésope avait été précipité du haut d'un rocher; mais en mourant il avait appelé la colère des dieux sur la tête de ses bourreaux. Aujourd'hui les Delphiens portaient la peine du crime de leurs pères, et proposaient de payer le prix du sang à qui se présen-

terait pour le recevoir. Un riche citoyen de Samos, Jadmon, alléguant des inductions, des analogies, des vraisemblances, affirma qu'Ésope avait été l'esclave de son aïeul, et reçut le don expiatoire. Sur ce point, tous les témoignages de l'antiquité sont unanimes; mais était-il vrai qu'Ésope, esclave du Samien Jadmon, eût été réellement mis à mort par les Delphiens? Nous pouvons le dire en toute assurance, personne ne l'a jamais su, ni ceux qui offraient, ni celui qui recevait le prix du sang. Songeons d'ailleurs au rôle que ces sortes d'expiations jouaient dans les religions anciennes, au pieux respect dont ces grandes leçons morales entouraient les sanctuaires, à l'honneur si envié par toutes les cités grecques de posséder le tombeau d'un grand homme. Rappelons-nous que de villes se sont disputé le titre de patrie d'Homère, et combien le nom d'Ésope a jeté d'éclat sur Samos et sur la maison du Samien Jadmon. De part et d'autre, il y avait trop d'intérêt à mentir pour qu'on puisse faire fonds sur de pareils témoignages. Ces pieux artifices n'étaient pas rares parmi les Grecs. Jamais peuple n'a su peut-être allier dans la même mesure une imagination vive et féconde et une simplicité parfois crédule. Ésope fut donc pris au sérieux comme tant d'autres histoires. On ne se mit pas en peine d'accorder les allégations du Samien Jadmon avec les paroles de l'oracle; on ne s'inquiéta pas de savoir pourquoi les dieux, après avoir patiemment attendu pendant trois générations, sévissaient enfin contre des innocens au nom d'un crime peut-être inconnu d'eux. Nul ne douta, et pourquoi aurait-on douté? Le sentiment moral et l'imagination trouvaient leur compte à ce récit, tout aussi bien que les calculs des prêtres et l'ambition des Samiens; les Grecs ne demandaient pas davantage.

Aussi n'est-ce pas chose facile que de reconstruire aujourd'hui la vie d'Ésope, si l'on veut soumettre à toutes les exigences de la critique les différens témoignages des anciens. De bien plus savans que nous y ont perdu leur peine. Lorsqu'on imagina de rattacher à un même personnage toutes les fables qui avaient cours dans la Grèce, il fallut faire bon marché des temps et des lieux. Dans Aristote, Ésope est un orateur populaire qui prend la parole devant l'assemblée des Samiens; dans Aristophane, c'est un bourgeois d'Athènes; dans Phèdre, il fait comprendre aux Athéniens, par une fable bien connue, les projets ambitieux de Pisistrate. D'autres nous le montrent à Corinthe ou même à Sybaris, d'autres encore le placent à la cour de Crésus et le font converser avec Solon. La tradition qui le faisait mourir à Delphes n'avait peut-être pas d'autre fondement que le besoin de donner une réalité historique à la fable de l'aigle et de l'escarbot. Il y a plus, on alla jusqu'à ressusciter le Samien; on le fit combattre avec Léonidas aux Thermopyles, sans doute pour lui faire dire une fable. Tantôt c'est un esclave, tantôt un affranchi, d'autres fois un ambassadeur du roi de Lydie. Les poètes co-

miques en firent un de leurs types de prédilection, ce qui ne contribua pas peu à embrouiller encore davantage toutes les idées reçues, et, quand plus tard les moines qui rassemblèrent les fables ésopiques voulurent écrire l'histoire du père de la fable, ils renchérirent encore sur leurs devanciers en puisant aux sources orientales, et en suppléant avec leur imagination aux lacunes de l'histoire traditionnelle. Or, on sait ce qu'était l'imagination des moines byzantins. La vie d'Ésope est devenue, dans Planude, un amas de contes à dormir debout; son grand sens a disparu pour faire place à un tissu de niaiseries; lui-même n'est plus qu'un grotesque, une véritable caricature. Et pourtant les Athéniens lui avaient élevé une statue de la main de Lysippe!

Athènes, en effet, devenue le foyer principal de la civilisation hellénique, avait en quelque sorte acquis le droit de revendiquer pour elle toutes les gloires de la Grèce. Les orages de la place publique, les émotions du théâtre, les grandes leçons du Portique ou de l'Académie, n'avaient pas fait oublier aux Athéniens l'humble fable ésopique; au théâtre, elle faisait les délices du peuple dans la bouche des Philocléon et des Pisthétère; sur la place publique, elle remplissait les plaidoyers des avocats et les harangues des démagogues; dans les écoles de philosophie, elle ramenait au monde réel et visible les esprits fatigués de la spéculation. C'était un des moyens dont se servait Socrate pour faire apercevoir à ses disciples les plus hautes vérités. Platon et Xénophon nous ont conservé le souvenir de quelques apologues familiers à leur maître. Dans le nombre se trouvent deux délicieuses allégories. « Les cigales, disait Socrate au jeune Phèdre, étaient des hommes qui vivaient avant la naissance des Muses. Quand celles-ci naquirent et qu'elles eurent fait entendre leurs chants, quelques hommes furent si transportés de plaisir, qu'ils oublièrent pour chanter le manger et le boire, et moururent sans s'être sentis mourir. C'est d'eux qu'est issue la race des cigales, à qui les Muses ont accordé de pouvoir se passer de nourriture depuis l'instant de leur naissance, et de chanter sans éprouver la faim ni la soif jusqu'à l'heure de leur mort. » Et dans le Phédon, quand la prison s'ouvre et que les disciples entrent pour recevoir les adieux de leur maître, Socrate, dont on vient de détacher les fers, ressent une douleur à la jambe et y porte la main; puis se tournant vers ses amis, le sourire sur les lèvres : « Combien est étrange, leur dit-il, ce que les hommes appellent le plaisir, et quels rapports merveilleux avec ce qui paraît en être le contraire, avec la douleur! car, si le plaisir et la douleur ne se rencontrent jamais en même temps, quand on prend l'un, il faut accepter l'autre, comme si un lien naturel les rendait inséparables. J'ai regret qu'Ésope n'ait pas eu cette idée; il en eût fait une fable, il eût dit que Dieu voulant un jour réconcilier ces deux ennemis, et n'y pouvant réussir, les attacha tous deux à la même chaîne, et que pour cette

raison, quand l'un est venu, on voit bientôt arriver l'autre. » La dernière occupation de Socrate dans sa prison avait été de mettre en vers élégiaques les fables ésopiques, « celles que j'avais sous la main, dit-il, et que je savais par cœur. » Ainsi le grand philosophe trouvait encore à s'instruire aux préceptes de la sagesse populaire.

Ce recueil, que la mort n'avait pas laissé à Socrate le temps d'achever, fut fait, pour la première fois, un siècle après lui, par les soins d'un autre Athénien, l'orateur Démétrius de Phalère. Le livre de Démétrius n'était qu'un manuel destiné à l'usage quotidien de la tribune et du barreau : il périt comme périrent deux collections postérieures, rédigées, l'une au temps de Jules-César, l'autre sous Marc-Aurèle; mais, si faible qu'il ait été comme œuvre littéraire, il n'en fit pas moins époque dans l'histoire de la fable grecque. C'est à cette source tout athénienne que puisèrent Babrius et ses successeurs, et le caractère de la rédaction primitive perce encore en plus d'un endroit sous la prose décolorée des moines du moyen-âge. Par exemple, ils attribuent une fable à l'orateur Démade, une autre à Démosthène. C'est l'histoire de l'homme qui a loué un âne pour porter son bagage d'Athènes à Mégare, et qui, cheminant en plein midi avec l'âne et l'ânier, veut se faire un abri de l'âne en marchant dans son ombre; l'ânier prétend qu'en louant son âne, il n'a pas entendu louer l'ombre de son âne; là-dessus grand débat qui se termine par un procès. Ces traces de couleur locale sont bien moins effacées dans Babrius. Il parle de l'abeille de l'Hymette, des statues de Mercure, de la solde des cavaliers en temps de guerre, des phratries, des sycophantes, toutes expressions bien étranges dans la bouche d'un Grec de Syrie, s'il ne les avait empruntées à un modèle athénien.

Le livre de Babrius a, sans nul doute, contribué pour beaucoup à la perte du recueil de Démétrius. La poésie pouvait seule élever la fable à la hauteur d'un genre et lui faire prendre un rang dans la littérature grecque. C'est ce qu'entreprit Babrius. Avant lui, Socrate, comme nous venons de le voir, avait appliqué à l'apologue le vers élégiaque; d'autres, l'hexamètre de l'épopée ou l'iambe de la tragédie; Babrius, peut-être à l'exemple de Callimaque, employa l'iambe boiteux, c'est-à-dire terminé par deux longues, moins sautillant et plus propre au récit. La fable avait enfin trouvé sa forme définitive. « Je donne à la muse nouvelle, dit Babrius dans son prologue, l'iambe que je gouverne avec un frein de l'or le plus pur, comme un cheval de bataille. » Et comme l'iambe, depuis Archiloque, avait une assez mauvaise réputation en Grèce, il a bien soin d'ajouter « qu'il en adoucit l'amertume, qu'il en émousse les aiguillons. » Puis il lance un trait en passant contre quelques poètes rivaux « dont la muse érudite enfante des vers semblables à des énigmes, et qui ne savent rien que ce qu'ils ont appris de moi. »

D'Hésiode à Babrius la fable avait fait du chemin. Ce n'avait été bien

long-temps qu'une simple forme de langage, condamnée à un rôle tout secondaire; désormais elle eut son mètre, son style, ses poètes même avec toutes les rivalités, toutes les jalousies du métier, et, autant qu'on en peut juger par de vagues indications, elle fit les délices de la société d'alors. Par malheur, quand on eut fait de la parole une science, la fable devint une figure de rhétorique, et ce jour-là elle fut perdue. Les rhéteurs, qui commencèrent à pulluler vers les premiers temps de l'empire, avaient abandonné la méthode large et féconde de Platon et d'Aristote pour se charger comme à plaisir de règles inflexibles et d'accablantes entraves. L'art se perdit dans les théories et les définitions, et la libre inspiration fut remplacée par un travail mécanique sans ame et sans vie. Le travail des élèves dans les écoles de rhétorique consistait à développer des thèmes indiqués par le maître. Ces thèmes, ces exercices (προγυμνάσματα) étaient de quatorze espèces; la fable ouvrait la liste. L'enfant apprenait par cœur une fable, sans doute de Babrius, et jusque-là l'exercice n'avait rien que d'excellent. N'est-ce pas à un enfant que Babrius dédie son ouvrage? Mais on ne s'arrêtait pas là; il fallait que l'élève racontât de vive voix la fable qu'il avait apprise, ou bien qu'il en fît la paraphrase suivant les règles de l'art d'écrire. On lui montrait à distinguer les fables logiques, éthiques ou mixtes, suivant que les personnages étaient des hommes, des animaux, ou tout à la fois des hommes et des animaux; on lui apprenait à choisir le style convenable à chaque genre, à discerner les cas où la moralité doit suivre, ceux où elle doit précéder le récit, à la présenter suivant les circonstances sous la forme d'un exemple, d'un enthymème ou d'une exhortation. On lui dictait des fables dont il devait tirer lui-même la morale, des morales pour y adapter des fables de son invention; on lui faisait abréger des fables développées, développer des fables courtes. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on lui donnait des modèles à imiter, des *corrigés*, et quels corrigés! Hermogène, le plus ancien de tous les rhéteurs, n'avait composé qu'une seule fable par manière d'exemple; Aphthonius, qui florissait au temps de Constantin, en écrivit quarante, et ainsi de suite. Grace à la méthode, la niaiserie et le mauvais goût allèrent toujours croissant. On nous pardonnera de ne pas insister sur des livres que les savans eux-mêmes tiennent pour insipides. Qui a jamais entendu parler de George Pachymère ou de Nicéphore Basilaca, notaire impérial, professeur de rhétorique à Constantinople sous Alexis Comnène? Pauvres gens que l'érudition moderne, toujours en quête de nouvelle pâture, est allée tirer de leur sommeil! Triste présent que l'immortalité quand ce ne peut être que l'immortalité du ridicule!

Au siècle où l'emphase de ces pédans et leurs périodes bien sonores et bien vides paraissaient le type du beau idéal, qui pouvait goûter encore la discrétion et la simplicité d'un écrivain comme Babrius? Les

rhéteurs avaient porté un coup mortel à la fable; elle se traîna encore quelque temps, puis tomba enfin pour ne plus se relever. Babrius eut le sort de bien d'autres écrivains de l'antiquité. On ne les comprenait plus, on les refit. Incapable de rien produire par lui-même, l'esprit byzantin se découpait un vêtement à sa taille dans les précieuses reliques du passé. Justinien condamna au feu les chefs-d'œuvre des vieux jurisconsultes romains mis en pièces dans son Digeste; les grandes compositions historiques de Polybe, de Diodore, d'Appien, de Dion Cassius, firent place à des compilations par ordre de matières sur les vertus et les vices ou sur les ambassades. Babrius ne put échapper au massacre; le manuscrit qui vient d'être publié porte des traces évidentes de mutilation et d'interpolation; les fables s'y suivent par ordre alphabétique, ce qui est sans doute une invention du copiste. Chacune d'elles est pourvue d'une morale en vers et d'une autre en prose; ces morales montrent combien les Grecs devenaient de jour en jour plus incapables de lire et de comprendre leurs propres écrivains. Bientôt ils trouvèrent Babrius trop long; un diacre du IXe siècle, maître Ignace, le réduisit en quatrains. La Fontaine en parle quelque part :

> Mais surtout certain Grec renchérit et se pique
> D'une élégance laconique;
> Il renferme toujours son conte en quatre vers.
> Je me tais et le laisse à juger aux experts.

Les cinquante-trois quatrains d'Ignace usurpèrent jusqu'au nom de Babrius. Cependant les fables de ce dernier furent encore lues jusqu'au XIIe siècle, où le moine Jean Tzetzès en refit quinze. Enfin, comme apparemment les vers étaient trop difficiles à comprendre, on prit le parti d'en faire de la prose. Babrius, ses rivaux et ses imitateurs reçurent alors le coup de grace. A leurs fables on joignit des récits empruntés au roman syriaque de Syntipas ou au roman arabe des deux chacals (*Kalilah vè Dimnah*); on fit même de nouveaux apologues avec des proverbes ou des épigrammes, et, pour mettre le tout en harmonie avec les besoins du temps, on y ajusta tant bien que mal des morales tirées de l'Évangile ou des Pères de l'Église. Long-temps on ne connut les fables d'Ésope que par une de ces compilations rédigée vers le XIVe siècle; puis à Augsbourg, à Oxford, à Moscou, à Paris, à Florence, à Rome, on retrouva des manuscrits antérieurs où la forme primitive parut moins altérée; quelquefois le copiste s'était imaginé faire de la prose en transcrivant les vers sans les mettre à la ligne. La critique moderne était réduite à recueillir péniblement ces membres épars du poète, *disjecti membra poetæ*. Grace à la découverte du manuscrit de Babrius, ces travaux ont perdu tout leur intérêt. C'est dans Babrius seulement qu'on peut connaître aujourd'hui la fable ésopique; lui seul peut nous ap-

prendre comment l'esprit grec l'avait conçue et comment il savait la traiter.

III.

La poésie grecque n'est pas sortie un jour tout armée du cerveau de quelques hommes. Bien avant Homère on chantait dans les festins les exploits des héros, bien avant Eschyle des chœurs célébraient la gloire et la puissance des dieux. Eschyle n'inventa rien; seulement il mit un second personnage sur la scène; à l'ode lyrique il associa le drame, et la tragédie fut créée. Il en fut de même, *si parva licet componere magnis*, de la fable ésopique. Elle existait en germe depuis longues années quand Babrius entreprit de lui donner une vie propre, une existence à part. Comment s'y prit-il pour féconder et développer ce germe précieux? c'est ce que nous allons essayer de montrer.

Et d'abord il ne faut pas s'exagérer la portée de l'innovation. La fable telle que La Fontaine l'a faite est devenue un cadre commode où le poète se trouve à l'aise pour entretenir le lecteur de lui-même, de ce qu'il fait, de ce qu'il pense, en un mot pour parler de tout. Elle s'est même enhardie de nos jours jusqu'à faire de la propagande religieuse, parfois de l'opposition. Babrius ne vise pas si haut. Il prend la fable telle qu'on la racontait aux enfans, telle qu'on la lui avait sans doute apprise à lui-même, c'est-à-dire dans toute sa simplicité primitive, et s'efforce seulement d'animer le récit par quelques traits de caractère, de donner plus de vivacité au dialogue, plus de couleur à l'expression, et de faire sortir la morale sans effort; souvent même il laisse au lecteur le soin de la trouver. Ce qui lui tient surtout au cœur, c'est la perfection de la forme. D'ingénieux critiques ont montré dans quelques-unes de ses fables la trace de plusieurs rédactions successives. Il suffit de jeter les yeux sur le livre pour s'en convaincre. A cette versification savante et qui s'interdit toute licence, à cette pureté de style, à cette élégante simplicité que les soins des philologues permettent de mieux apprécier de jour en jour, on sent la lampe, comme disaient les anciens. Pas un mot de trop, jamais d'indiscrétion, surtout jamais de ces digressions que Phèdre se permet à tout moment. Est-ce absence de verve ou plutôt timidité d'un poète qui se fraie le premier une route encore inconnue des muses? Qui le dira? Ce qu'il y a de certain, c'est que les bonnes fables de Babrius sont d'admirables petits tableaux. On ne saurait mieux les comparer qu'aux chefs-d'œuvre de l'école hollandaise. On trouve, il est vrai, bien moins de coloris dans Babrius, mais, du reste, même délicatesse de dessin, même fini dans les détails, même entente de toutes les ressources de l'art; tout est achevé, rien n'y manque, à l'inspiration près.

Ces mérites sont malheureusement de ceux que les traductions ne

peuvent faire comprendre. Nous ne pouvons que renvoyer au texte ou prier qu'on nous croie sur parole, mais il est plus facile de montrer par des exemples les moyens, les artifices dont le poète s'est servi. Quelques rapprochemens curieux sortiront pour nous de cette étude.

Ce qui frappe le plus quand on lit Babrius et qu'on le compare soit aux anciennes fables ésopiques recueillies par Coray ou par Schneider, soit à Phèdre et à Horace, c'est le goût du fabuliste grec. Nous l'avons déjà dit, dans l'apologue primitif toute l'attention se portait sur la conclusion, le reste n'était qu'une précaution oratoire. Par suite on s'inquiétait peu de la vraisemblance. L'idée d'une montagne accouchant d'une souris n'excitait pas le moindre scrupule. On parlait des noces du soleil et des amours du lion sans que personne songeât à y chercher malice. Quant à la reproduction fidèle des mœurs des animaux, il n'en fut jamais question; on ne voulait pas faire de l'histoire naturelle. Tout ce qu'on demandait, c'est que le caractère connu de l'auteur répondît au rôle qu'on lui faisait jouer. Ainsi le renard est le symbole du savoir-faire, le loup celui de la force brutale; la fidélité est représentée par le chien, la faiblesse par l'agneau, la timidité par le lièvre. Cela est si vrai, qu'Hésiode dit quelque part *la prévoyante*, et cette épithète suffit pour désigner la fourmi; dans Babrius, le renard n'a d'autre nom que l'intrigant (κερδώ). De là une foule de détails étranges, absurdes même, et que le bon sens des Grecs repoussa quand on revêtit la fable de la forme poétique. Si complaisante qu'elle soit, l'imagination du lecteur ne se prête pas facilement à admettre un loup qui joue de la flûte, un lièvre qui cherche un asile dans le nid de l'escarbot, un cerf qui prête à la brebis un boisseau de froment et lui donne le loup pour caution.

Pour élever la fable à la hauteur d'un genre, il fallait donc avant tout donner plus de vraisemblance au récit, plus de suite à l'action, en un mot, faire le principal de ce qui jusque-là n'avait été que l'accessoire. Babrius y pourvut, d'abord en choisissant ses sujets, puis en corrigeant au besoin la tradition reçue. Nous ne donnerons qu'un exemple de ces corrections. Il est curieux en ce qu'il tranche une question long-temps débattue entre les savans. Horace, dans une de ses satires, veut faire entendre à Mécène qu'il aime sa liberté par-dessus tout, et que, pour la conserver, il renoncera, s'il le faut, à tous les bienfaits dont l'a comblé son protecteur. Une fable ésopique vient à son aide. Il raconte l'histoire du renard qui pénètre dans un grenier, et à force de manger s'enfle au point de ne plus pouvoir repasser par l'ouverture. La belette voit son embarras et lui dit :

Vous êtes maigre *entrée*, il faut maigre sortir.

Un critique anglais, Bentley, avisa le premier l'absurdité d'un renard qui mange du grain. Prenant à témoin naturalistes et savans, il soutint

qu'une pareille sottise était indigne d'Horace, que la leçon des manuscrits était insoutenable, et qu'au lieu du renard (*vulpecula*) il fallait lire le rat (*nitedula*). La correction était ingénieuse, elle fit fortune, et dans toutes les éditions le rat dépossèda le renard. Saint Jérôme cite quelque part une fable ésopique où le rat bien repu et bien gonflé ne peut plus sortir par le trou qui lui a donné passage. C'était là une preuve concluante; on n'imagina pas que des objections pussent se présenter. En 1827, cependant, un très spirituel helléniste, M. Frédéric Jacobs, se permit d'élever quelques doutes. Il faisait observer que saint Augustin et Isidore de Séville citent précisément la fable d'Horace où la belette parle du renard, que les manuscrits étaient unanimes, enfin que la même fable se trouvait racontée par le rhéteur Dion Chrysostôme. Dion, il est vrai, avait sauvé l'invraisemblance en mettant un morceau de viande à la place du blé, mais c'était toujours à un renard qu'il faisait jouer le premier rôle. M. Jacobs ajoutait, ce que nous avons montré tout à l'heure, que, dans les fables ésopiques, ces invraisemblances étaient précisément un signe d'antiquité, et il terminait en conjecturant que les améliorations introduites dans le récit par Dion Chrysostôme pouvaient bien remonter à Babrius. Il avait deviné juste. Voici la fable 86 de Babrius.

« Un vieux hêtre était tout creusé par le pied. Au fond gisait en lambeaux une besace de chevrier, pleine de pain et de viande, restes du repas de la veille. Un renard se glissa dans cette besace et dévora tout; bientôt son ventre s'enfla comme de raison, et il s'efforçait en vain de sortir par l'étroite ouverture. Un autre renard, accouru à ses cris, lui dit d'un ton moqueur : Reste et souffre un peu la faim; tu ne sortiras pas que ton ventre ne soit redevenu ce qu'il était quand tu es entré. »

Dans la version primitive, suivie par Horace, il s'agissait de blé. Babrius parle de pain et de viande; dans Dion, il n'est plus même question de pain. La correction a définitivement prévalu.

Au reste, il ne faut pas s'y tromper, Babrius n'a pas toujours réussi, et on trouve dans son livre plus d'une fable qu'il eût certainement bien fait de laisser aux anciens. Nous voulons bien croire que ces fables étaient à leur naissance de très spirituels bons mots, mais on sait que les bons mots perdent singulièrement à être répétés. Nous ne parlons pas des invraisemblances de détail; il était bien difficile de les éviter toutes, et d'ailleurs, à tout prendre, elles frappent moins dans l'apologue que partout ailleurs. Une fois la fiction admise, les lecteurs sont disposés à faire toutes les concessions qu'on voudra, pourvu que le bon goût ne se révolte pas. Là-dessus La Fontaine a peu de scrupules; il y va même de si bonne foi, que ces imperfections paraissent un charme de plus. Disons aussi que Babrius avait pris ses précautions :

« Branchus, mon enfant, dit-il dans son prologue, la première génération fut celle des hommes justes; on l'appela l'âge d'or... La troisième

génération fut d'airain; puis vinrent, dit-on, les héros issus des dieux. La cinquième race fut une race de fer, la pire de toutes. Au temps de l'âge d'or, les animaux eux-mêmes avaient une voix articulée. Ils savaient manier la parole et tenaient conseil entre eux au milieu des bois. Alors on entendait parler la pierre et le feuillage du sapin; on entendait parler le dauphin à la nef et au nocher. Les passereaux et les laboureurs s'entendaient parfaitement ensemble. La terre donnait tout et ne demandait rien; les liens de l'hospitalité unissaient les mortels aux dieux (1). »

Nous entrons de plain-pied dans le pays des fictions. A la bonne heure; cela vaut mieux que d'avertir tout d'abord comme Phèdre, qui semble se faire un scrupule d'en imposer à ses lecteurs. Le moyen maintenant de chicaner sur des détails! Mais ce qui passe la permission, ce sont les non-sens et les platitudes, et, pourquoi ne le dirions-nous pas? Babrius en a quelques-unes. Nous savons bien qu'on en a contesté l'authenticité, mais les doutes se sont fondés précisément sur l'insignifiance de ces fables, indignes, disait-on, d'un poète comme Babrius. C'est un peu décider la question par la question. Babrius aura trouvé dans quelque vieux livre une fable qui, dans certaines circonstances et grace à certaines allusions, produisait un effet heureux; il aura cru pouvoir la traiter comme les autres, et l'esprit sera resté en chemin. Du moins il n'est pas facile de le retrouver dans l'histoire de cet enfant qui, un jour de festin, se gorge des entrailles d'un taureau qu'on vient d'immoler à Cérès et s'en retourne chez lui tout malade. Il tombe dans les bras de sa mère : C'est fait de moi, s'écrie-t-il, je perds mes entrailles! Rassure-toi, répond la mère, les entrailles que tu vomis ne sont pas les tiennes, mais celles du taureau. La morale nous apprend que cette fable est une leçon pour les tuteurs qui dissipent le bien de leurs pupilles, et se lamentent ensuite quand il faut restituer.

Un autre caractère de la fable primitive consiste dans la profusion des détails géographiques. En se plaçant sur une scène bien déterminée, le récit se rapproche de l'histoire et l'illusion augmente. Les poètes anciens aimaient fort les longues énumérations de contrées lointaines. Dans la fable, ces indications avaient de plus un intérêt tout particulier; elles pouvaient servir à déterminer l'origine du conte, car on n'a pas oublié que les apologues étaient venus en Grèce de pays bien différens. Babrius conserve avec soin ces traits. Deux coqs se battent, ils sont de Tanagre en Béotie; la grue est la grue de Libye; la tortue promet à l'aigle tous les trésors de la mer Rouge, l'homme est un Arabe, un Athénien, un Thébain. La fable 85 est même si précise, qu'on serait tenté d'y voir une allusion politique. Les loups et les chiens se font la guerre;

(1) « En ce temps-là, dit un fragment de Callimaque, la gent ailée, celle qui vit dans la mer et celle qui marche à quatre pieds parlaient tout comme la boue de Prométhée. »

ceux-ci chargent un chien d'Achaïe de les commander. Le nouveau général hésite à livrer bataille; ses soldats murmurent, il leur explique ses craintes. « Nos ennemis, leur dit-il, ne forment qu'un même peuple; parmi nous, au contraire, ceux-ci viennent de Crète, ceux-là du pays des Molosses ou des Acarnaniens, d'autres sont Dolopes, d'autres encore ont Chypre ou la Thrace pour patrie. Comment conduire au combat pareille cohue contre des ennemis unis entre eux comme un seul homme?» Prise en elle-même, cette fable est une assez médiocre invention pour prouver que l'union fait la force; mais, si l'on y cherche une allusion, tout prend un sens. Ces loups si redoutables et si bien disciplinés, ne seraient-ce pas les Romains? Et toutes ces races de chiens, ne seraient-ce pas les divers peuples de la Grèce aux derniers jours de la ligue achéenne? On voit combien il est difficile de juger les anciens quand on ne veut pas s'exposer à condamner ce qu'on ne comprend pas.

Mais ce qui appartient en propre à Babrius, c'est l'élégance de l'expression. La fable est bien peu de chose par elle-même; pour ne pas devenir fade et insipide, elle a besoin d'être assaisonnée d'esprit et de sentiment. C'est là surtout que La Fontaine excelle; Babrius, bref et précis avant tout, ne sait pas développer un caractère comme La Fontaine, mais il en saisit tout d'abord le trait principal. Jamais il n'introduit un acteur sans le peindre par une de ces périphrases dont la vieille poésie grecque abonde. La pompe de l'épithète homérique relève à merveille l'exiguité du sujet. Le renard est l'ennemi des vignes et des vergers, l'hirondelle est l'hôte de l'homme, l'abeille de l'Hymette la mère des doux rayons; « l'habitante des marais, dit-il quelque part, la grenouille, qui aime l'ombre et se plaît aux retraites souterraines. » Et, quand l'action commence, il s'entend mieux que personne à lui donner de l'importance par des détails soudains, des comparaisons inattendues. Le cerf qui se voit dans une fontaine admire la beauté de son bois et se plaint de la maigreur de ses jambes. « Némésis l'entendit, Némésis qui punit l'orgueil. » On croirait entendre Sophocle ou Euripide donnant au peuple d'Athènes le spectacle de ces terribles expiations que les justes dieux imposent aux grands crimes. — Une belette est changée en femme, c'est un jeu de la puissante Cypris, la mère des désirs. — Un chêne abattu par le vent est entraîné par un fleuve. Voilà le récit, écoutons maintenant le poète : « Le vent déracine un chêne, et, l'enlevant du haut de la montagne, le précipite dans un fleuve, et les flots roulent dans leur cours l'arbre gigantesque planté par les hommes d'autrefois. » C'est encore comme dans La Fontaine :

> Celui de qui la tête au ciel était voisine,
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

La Fontaine et Babrius! ces deux noms se rapprochent d'eux-mêmes.

Établir un parallèle serait ici chose plus injuste et plus arbitraire que jamais, et pourtant nous n'avons pu nous empêcher de montrer comment le poète moderne avait su deviner les plus beaux traits d'un modèle qu'il ne connaissait pas. Je me trompe. Il avait lu, à la suite des quatrains d'Ignatius, une fable de Babrius que les moines byzantins avaient épargnée. C'est le chef-d'œuvre du poète grec, et il en a tiré lui-même un de ses chefs-d'œuvre; le voici :

« Un jour Progné l'hirondelle s'envola loin des champs et trouva retirée au fond des bois solitaires Philomèle à la voix éclatante, pleurant la mort prématurée d'Itys, tombé en la fleur de ses ans. Ma sœur, dit Progné, comment vous portez-vous? Depuis le temps de Thrace, je vous vois aujourd'hui pour la première fois. Venez vers les champs et les demeures des hommes. Vous vivrez sous mon toit comme mon amie, et vous ferez entendre vos chants, non plus aux animaux sauvages, mais aux laboureurs. Philomèle à la voix éclatante lui répondit : Laissez-moi parmi ces rochers déserts. Tout séjour, tout commerce avec les hommes réveille en moi l'amer souvenir de mes malheurs (1). »

Qu'on nous pardonne d'insister sur ces détails. C'est peut-être là tout ce que Babrius a mis de lui dans son livre; le reste, il l'avait trouvé dans la tradition vivante de la Grèce. Babrius n'est pas le seul poète de l'antiquité dont on ignore la vie; que sait-on de Lucrèce? Mais l'ame de Lucrèce a passé tout entière dans son œuvre, et au-delà de ses vers on voit tous les sentimens qui font battre son cœur, toutes les tristesses qui l'assiégent. Rien de plus anonyme au contraire, rien de moins personnel et de moins vivant que les fables de Babrius. Ce qu'on doit y chercher, ce n'est pas le poète qui les a travaillées, mais le peuple même qui les a produites. Et pourtant on ne peut s'empêcher, en les lisant, de désirer quelque chose de plus. Babrius n'avait-il rien ajouté aux préceptes de la sagesse populaire? On ne sait, mais à coup sûr l'imagination ne peut l'admettre, et, s'emparant avec avidité de quelques traces d'originalité, bien douteuses et bien incertaines, il faut le dire, elle évoque hardiment le poète pour le faire vivre et parler devant elle. Il y a du moins dans Babrius plus d'une fable qui donne à penser : au temps où il vivait, la religion grecque était tombée dans le mépris, lui-même n'y croit pas (2), et ce n'est pourtant pas un esprit fort. J'imagine que la philosophie lui plaisait peu, elle tournait trop alors au scepticisme. Sa philosophie à lui, et je lui trouve cette ressemblance avec Horace, est celle de tout le monde; c'est celle de l'expérience et du sens commun. Dans une de ses fables, un rat qui tombe dans une marmite se noie en s'écriant :

(1) Dans le nouveau manuscrit, cette fable est interpolée. Nous la donnons telle que La Fontaine l'a lue.

(2) Voyez la fable du *Laboureur qui a perdu son hoyau*, celle de la *Statue de Mercure*, celle de *Mercure et le Chien*.

J'ai bien bu, bien mangé, il ne me reste plus qu'à mourir. Avec un peu de bonne volonté, on peut voir là un trait de satire contre le troupeau d'Épicure; peut-être aussi n'est-ce qu'un souvenir de l'épitaphe de l'athlète Timocréon composée par Simonide : « J'ai bien bu, bien mangé, bien dit du mal des hommes, et je suis ici, moi, Timocréon le Rhodien. » Ailleurs Babrius réfute d'une façon assez singulière une objection contre la Providence. Un homme voit périr un vaisseau avec tous ceux qui le montent; il accuse les dieux d'injustice. « Pour un impie que portait ce vaisseau, voilà bien des innocens condamnés à périr ! » Pendant qu'il parle, un essaim de fourmis s'approche de lui; mordu par l'une d'elles, il les écrase avec son pied. Mercure paraît alors, et le frappant de sa baguette : « Laisse les dieux, lui dit-il, juger les hommes comme tu juges toi-même les fourmis. » Cela n'est pas d'une bien haute métaphysique, mais quoi ! chacun son métier, comme disait la fable de Sybaris. Babrius ne s'élève pas au-dessus du simple bon sens, de la sagesse pratique; cette sagesse pratique a bien aussi son prix. Elle est quelquefois belle et grande dans son livre : après les meurtrières expéditions d'Alexandre, après les luttes sanglantes de ses successeurs, les Grecs finirent par reconnaître que toute cette gloire leur coûtait bien cher. Écoutons Babrius : « Un homme pieux avait, dans la cour de sa maison, érigé une chapelle à un héros; il lui faisait des sacrifices, couronnait ses autels, les arrosait de vin, et répétait sans cesse des prières : Salut, héros bien-aimé, et donne à ton hôte une riche moisson de biens. Le héros cependant lui apparaissant au milieu de la nuit : Des biens ! dit-il, n'en attends d'aucun de nous. C'est aux dieux qu'il faut les demander. Mais tous les maux qui affligent les hommes, c'est nous qui en sommes les dispensateurs. Si tu veux en avoir, parle, je te les prodiguerai tous, pourvu que tu m'en demandes un seul; c'est à toi de voir si tu as encore des sacrifices à m'offrir ! »

Les fables suivantes rappellent ces belles allégories que Platon prête à Socrate et que nous avons essayé de traduire plus haut :

LE TONNEAU DE JUPITER.

Jupiter recueillit un jour dans un tonneau tous les objets de nos désirs, ferma le couvercle et plaça ce trésor près de l'homme; mais l'homme, emporté par son impatience, voulut voir ce qu'il y avait dans le tonneau. Il souleva le couvercle, et tout le contenu s'échappa vers les demeures des dieux. L'Espérance resta seule; le couvercle était retombé à temps pour la retenir. L'Espérance, en effet, habite seule auprès de l'homme, et lui promet tous les biens qui ont fui loin de nous.

L'HOMME, LE CHEVAL, LE BŒUF ET LE CHIEN.

Le cheval, le bœuf et le chien, transis de froid, vinrent à la maison de l'homme. Celui-ci ouvrit la porte, les fit entrer, les réchauffa auprès du feu qui remplissait l'âtre, et leur servit ce qu'il avait, de l'orge au cheval, des pois chiches au

laboureur; le chien s'assit avec lui à sa table. Pour prix de l'hospitalité, chacun d'eux fit part à l'homme de quelques années de sa vie. Le cheval d'abord, et c'est pourquoi, dans ses premières années, chacun de nous a l'esprit fier et superbe; le bœuf ensuite, et c'est pourquoi l'homme, arrivé au milieu de sa carrière, prend de la peine et devient travailleur et entasseur de richesses. C'est du chien qu'il reçut, dit-on, ses dernières années. Voilà pourquoi, Branchus, l'âge aigrit le caractère de l'homme. Il ne flatte plus que la main qui lui donne à manger, aboie toujours, et voit avec peine arriver un nouvel hôte.

APOLLON ET JUPITER.

Apollon se vantait, parmi les dieux, d'être un habile archer. « Nul n'atteindrait plus loin que moi avec le javelot ou la flèche. » Jupiter sourit et entra en lice avec le dieu du jour. Mercure agita dans le casque de Mars les noms des combattans. Le sort désigna d'abord Phœbus. Sous la main du dieu, on vit s'arrondir la corde d'or, et le trait rapide alla frapper au milieu du jardin d'Hespérus. Jupiter à son tour mesura la distance, et debout : Où frapperai-je? dit-il, ô mon fils! l'espace me manque. Et, sans tirer une flèche, il remporta le prix de l'arc.

Ces citations en disent plus qu'un long commentaire, surtout quand le commentateur se bat les flancs pour tirer du livre plus peut-être que l'auteur n'y a mis. La découverte d'un nouveau manuscrit peut seule mettre un terme aux incertitudes de la critique. Cette découverte, on l'espère, on va jusqu'à la promettre : sans y compter, nous la souhaitons bien sincèrement aux philologues, pour qui Babrius sera tout à l'heure un thème usé; en attendant, nous avons cru qu'on nous pardonnerait de chercher à nous représenter l'écrivain tel qu'il a dû vivre. On se rappelle le vers d'Ovide :

Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in Urbem.

Après bien des fortunes diverses, le livre de Babrius est venu jusqu'à nous, mais qui nous rendra le poète? Nous avons essayé d'assigner au livre sa place dans l'histoire de la littérature grecque. Pour le reste, nous avons fait ce qu'il était possible de faire, des hypothèses. Loin de nous la prétention de les imposer au goût de qui que ce soit. Sur ces points qu'on ne sait pas, qu'on ne saura jamais peut-être, chacun est libre de penser à sa guise, et cela même, il faut bien l'avouer après tout, a été pour Babrius un bienfait du hasard. Il a eu le bonheur de venir à point. L'imprévu, le mystérieux, ont eu leur part dans son succès, ne lui ôtons pas ce dernier mérite; aussi bien déjà l'enthousiasme philologique commence à se refroidir. Surtout n'allons pas oublier pour ces curiosités de la littérature les grands, les vrais modèles; après avoir lu Babrius, retournons à Homère, à Sophocle, à Platon; ceux-là du moins ne vieilliront jamais.

R. DARESTE.

LE SALON

DE 1846.

LA PEINTURE.

Il est impossible de méconnaître le talent et le savoir déployés par M. Horace Vernet dans *la Bataille d'Isly*. Il y aurait de l'injustice à ne pas louer la profondeur que le peintre a su donner au paysage, à ne pas signaler l'habileté avec laquelle il a mis en selle tous les cavaliers, à ne pas appeler l'attention sur les attitudes naturelles de chaque personnage. Toutes ces qualités sont assurément fort recommandables, et nous les proclamons avec plaisir; mais elles ne suffisent pas pour composer, je ne dis pas un bon tableau, mais seulement un tableau. Le reproche que j'adresse à la toile de M. Vernet ne porte ni sur les têtes, ni sur les uniformes, ni sur les chevaux, ni sur le paysage, mais bien sur la composition tout entière. A quoi se réduit, en effet, cette composition, cette prétendue bataille? A l'éparpillement d'un grand nombre de personnages qui en réalité ne prennent part à aucune action importante. Le colonel Yusuf présente au maréchal Bugeaud les étendards et le parasol de commandement enlevés par les spahis et les chasseurs à la prise du camp. Assurément il n'y a pas dans ce programme de quoi inspirer une composition historique; je le sens bien, et M. Vernet n'a pas eu besoin de réfléchir pour comprendre tout le néant du sujet proposé à son pinceau. La dimension de la toile ajoute encore au danger ou plutôt à la nullité du programme. Et cependant, tout en reconnais-

sant que le sujet n'a rien qui soit digne de la peinture historique, tout en faisant la part des obstacles sérieux que M. Vernet avait à surmonter, il me semble qu'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire. Certes, il eût mieux valu pour lui avoir à peindre une bataille que la remise d'un parasol; mais, puisqu'il avait accepté le sujet, puisqu'il avait accepté une toile dont la dimension s'accordait si peu avec l'importance du programme, il devait grouper ses personnages de façon à garnir cette toile immense. Or, c'est ce qu'il n'a pas fait, ce qu'il n'a pas voulu faire. Il s'est attaché à peu près exclusivement à la ressemblance des personnages. Malheureusement ce mérite, que je ne songe pas à contester, ne peut toucher que les familles auxquelles appartiennent les modèles de M. Vernet. Quant à la composition proprement dite, quant à la nécessité d'établir sur le mouvement des acteurs l'intérêt qui satisfait l'esprit, l'harmonie qui satisfait les yeux, M. Vernet ne paraît pas s'en être préoccupé un seul instant. On peut croire, sans malveillance et sans présomption, qu'il n'a pas élevé son ambition au-dessus du procès-verbal. Il semble s'être proposé surtout de contenter les officiers d'état-major en obéissant aveuglément à leurs souvenirs. Il a réduit tous ses devoirs à la seule exactitude. Or, M. Vernet sait mieux que nous que la réalité n'est pour la peinture qu'un moyen à l'aide duquel elle s'efforce d'atteindre son but. Et ce but, quel est-il? N'est-ce pas la beauté? Et la beauté peut-elle exister sans unité, sans variété harmonieuse, sans intérêt, sans pensée? Toutes ces questions sont résolues depuis long-temps, et il suffit de les rappeler. Il serait superflu de s'arrêter à les discuter. Je dis donc, et je dois dire, que M. Vernet, malgré toute son habileté, n'a pas fait un tableau, et je pense que la pauvreté du programme ne le justifie pas complètement.

Toutes les compositions envoyées cette année par M. Ary Scheffer révèlent un ardent désir de bien faire, et je crois pouvoir affirmer que l'auteur n'a abandonné chacune de ces toiles qu'après avoir épuisé toutes les ressources de son pinceau. Malheureusement les facultés, ou, pour parler plus poliment, les études et le savoir de M. Scheffer, ne répondent pas à cette louable intention. Il fait tout ce qu'il peut, je le veux bien, et l'analyse de ses ouvrages le prouve surabondamment; mais il est loin, très loin de pouvoir tout ce qu'il veut. La mobilité maladive de sa pensée, qui depuis quinze ans l'a poussé vers des écoles si diverses et souvent si opposées, qui l'a mené d'Eugène Delacroix à Rembrandt, de Rembrandt aux profils sévères d'Albert Durer, ne lui a pas permis d'approfondir sérieusement les principes fondamentaux de son art. Il a consumé son temps en rêveries, en caprices, en aspirations, et il a négligé de se mettre en possession du langage qu'il voulait parler. Aussi la peinture de M. Scheffer plaît-elle surtout à ceux qui ne savent pas de quoi se compose vraiment la peinture. Dans chacun de ses tableaux, la

forme est incomplète, modelée vaguement; le dessin manque de sévérité, de correction. Cependant tous ces défauts, sur lesquels nous sommes forcé d'insister, puisqu'une notable partie du public s'obstine à ne pas les apercevoir, toutes ces taches, toutes ces preuves manifestes d'ignorance, n'empêchent pas les compositions de M. Scheffer d'éblouir et de charmer les spectateurs à qui leurs études personnelles ne permettent pas de se montrer exigeans, et qui demandent surtout à la peinture de provoquer chez eux la rêverie. M. Scheffer peut donc en appeler de la critique au succès. Quoi qu'il en soit, la popularité de son talent fût-elle cent fois plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, nous ne voudrions pas renoncer au droit de dire toute notre pensée. Une rapide analyse des ouvrages qu'il nous a donnés cette année suffira pour montrer la valeur de notre opinion. Il est permis de croire que le public, malgré sa sympathie pour le talent de M. Scheffer, commence à se lasser de l'interminable série de compositions où figurent Faust et Marguerite. Mais nous ne voulons pas insister sur ce point. Acceptons ces deux personnages comme nouveaux, saluons-les comme une invention pleine de fraîcheur et de jeunesse, et voyons le parti que l'auteur en a tiré. Prenons *Faust et Marguerite au jardin*. La manière dont ces deux personnages entrelacent leurs mains est assurément très puérile et n'a rien de naturel. Quant au cou de Marguerite, il est très mal attaché et ne tourne pas. Parlerai-je de la forme du corps? De l'épaule à la hanche, le dessin n'est pas même suffisant, et de la hanche au pied, il est complètement nul. La robe est un sac vide, et rien de plus. *Faust au sabbat aperçoit le fantôme de Marguerite*. Ici l'incorrection, ou plutôt l'absence du dessin est encore plus manifeste et plus choquante. Les épaules et la poitrine de Marguerite, complètement nues, semblent modelées d'après une sculpture en bois. La chair vivante n'offre rien de pareil. Quant au reste du corps, je défie le plus habile, le plus clairvoyant de le deviner sous le vêtement. Non-seulement les cuisses et les jambes sont absentes, mais il n'y a pas même de place pour les loger. Ce que j'ai dit de ces deux compositions, je puis le dire avec une égale justesse du *Christ portant sa croix*, du *Christ et des saintes femmes*. Seulement je dois ajouter que ce dernier tableau est absolument dépourvu de relief. Toutes les figures ont précisément l'épaisseur d'une feuille de papier, et se trouvent ainsi placées au même plan. Quant au *Christ portant sa croix*, il a quelque chose de maladif, mais on ne peut pas dire qu'il exprime la souffrance. *L'Enfant charitable* est un sujet d'aquarelle, traité, on ne sait pourquoi, dans des proportions que ne comportait pas la ballade de Goethe. *Saint Augustin et sainte Monique* expriment assez vaguement le passage des *Confessions* cité par l'auteur. La tête de sainte Monique vaut mieux que celle de saint Augustin. Le regard de sainte Monique est plus voisin de l'extase; mais aucune des deux têtes n'est modelée

suffisamment. Et puis comment expliquer la manière toute puérile dont sainte Monique prend la main gauche de son fils entre ses deux mains? Reste le portrait de M. de Lamennais, dont la couleur et le dessin n'appartiennent à aucune école. Le front, les pommettes, les mâchoires, sont traités avec la même négligence, ou avec la même ignorance, on peut choisir. La bouche ne pourrait s'ouvrir pour parler. Les yeux ne regardent pas. Derrière le front, il n'y a pas de place pour le cerveau. Les mains n'ont pas de phalanges. Et pourtant il s'est trouvé des spectateurs pour louer la ressemblance de ce portrait. Je veux croire que ceux qui parlent ainsi ne peuvent invoquer leurs souvenirs personnels; car, s'ils avaient vu le modèle, ils parleraient autrement. Il ne suffit pas d'imiter, en l'exagérant, la couleur du visage, pour atteindre la ressemblance. Un visage sans réalité, sans dessin, sans charpente, n'est pas, ne sera jamais un portrait ressemblant.

Les quatre compositions envoyées par M. Decamps se distinguent par des mérites variés, et nous pourrions les traiter avec indulgence, si elles n'étaient signées de son nom; mais les facultés éminentes dont M. Decamps a donné tant de preuves nous obligent à nous montrer sévère. Il n'y a pas une de ces quatre toiles où il ne soit facile de signaler une rare habileté. Ce qui nous force à ne pas les louer sans réserve, et même à relever scrupuleusement toutes les taches que l'analyse y découvre, c'est le souvenir des compositions merveilleuses auxquelles M. Decamps nous a depuis long-temps habitués. Le parti excellent qu'il sait tirer des sujets en apparence les plus ingrats, l'intérêt qu'il donne à l'emploi de la lumière, le charme qu'il prête à un pan de muraille, l'organisation exceptionnelle dont il est doué, nous imposent le devoir de le juger, non-seulement en le comparant aux peintres contemporains, mais encore, et surtout, en le comparant à lui-même. Or, pour être sincère, nous dirons que M. Decamps est cette année inférieur à lui-même. Malgré les qualités solides qui recommandent chacune de ses compositions, il faudrait avoir perdu la mémoire pour ne pas reconnaître que M. Decamps a souvent mieux fait. Sans nul doute, le petit paysage turc placé dans la galerie de bois a de la grace et de la fraîcheur. Il n'y a pas un coin de cette petite toile qui ne révèle une rare habileté de main; mais le ton rose des murailles est-il bien vrai? Les cavaliers ne se profilent-ils pas sur le fond comme un bas-relief? La verdure n'a-t-elle pas quelque chose de métallique? Si cette toile était l'œuvre d'un peintre inconnu, nous applaudirions, et nous croirions faire un acte de justice. Il s'agit d'un talent éprouvé, et nous devons changer de langage. Un *Souvenir de la Turquie d'Asie* rappelle, sans les égaler, plusieurs compositions du même genre signées du nom de M. Decamps. Le sujet n'est rien par lui-même et ne peut intéresser que par une exécution précise et définitive. Or, l'exécution de cette toile

n'est ni précise ni définitive. La muraille et l'eau sont traitées de la même manière, et le résultat est facile à prévoir. L'eau manque de limpidité, et la muraille manque de solidité. Naturellement, et par une conséquence inévitable, les figures qui s'enlèvent sur la muraille n'ont pas toute la valeur, tout le relief qu'elles auraient si la muraille était plus solide, si l'eau était plus limpide. Cette donnée est si familière au pinceau de M. Decamps, que nous comprenons difficilement comment il a pu tomber dans l'erreur que nous signalons, à moins pourtant qu'il ne faille expliquer sa méprise par le nombre même des compositions du même genre qu'il nous a déjà données. L'habitude aura produit chez lui la satiété, et il n'aura pas su rendre intéressant ce qui ne l'intéressait plus. *L'École de jeunes Enfans* (*Asie-Mineure*) est une donnée qui aurait séduit l'imagination de Rembrandt, et qui devait plaire à M. Decamps. Tout l'intérêt de cette donnée consiste dans l'emploi de la lumière. C'est un problème qu'un artiste habile doit aimer à se poser; mais je crois pouvoir affirmer sans présomption que Rembrandt ne l'eût pas résolu de la même manière. Le parti choisi par M. Decamps a quelque chose de trop absolu. Pour donner plus de valeur au rayon qui pénètre par la fenêtre du fond, il a volontairement exagéré l'ombre qui enveloppe les figures, surtout celles du premier plan; et il a poussé si loin cette exagération, que la forme des figures est presque abolie. Il n'y a guère que la figure du maître d'école qui soit éclairée suffisamment. Il est donc permis de dire qu'en cette occasion la puissance de M. Decamps n'a pas traduit nettement sa volonté. Il s'est proposé une difficulté digne de son pinceau, mais il ne l'a pas résolue d'une façon complète, et ses précédens ouvrages nous donnent le droit de le dire sans être accusé d'injustice.

Le *Retour du berger, effet de pluie,* est une composition bien ordonnée, dont toutes les parties sont utiles et concourent à l'effet général. Malheureusement, ici encore l'exécution n'est pas à la hauteur de la pensée. Les terrains, le ciel, le troupeau et le berger ont bien le ton qui leur convient; mais le ton ne suffit pas. Il fallait donner à chacun de ces élémens une solidité diverse en harmonie avec la nature même du sujet que le pinceau voulait représenter. Or, les terrains manquent de fermeté, et nuisent par leur mollesse à la valeur du ciel, du troupeau et du berger. Le ciel vient trop en avant, la forme du troupeau est confuse. Le berger, dont l'attitude est vraie, dont les haillons sont disposés avec une science consommée, le berger laisse trop à désirer sous le rapport du dessin. La chair ne se distingue pas assez nettement des haillons. Pour dire toute notre pensée, cette composition, pleine de grandeur et de vérité quant à l'intention, est plutôt une esquisse, un projet, qu'une œuvre définitive. Il semble que M. Decamps, habitué à manier, à pétrir la lumière, se soit trouvé dépaysé devant la scène morne et

muette qu'il s'est efforcé de reproduire. C'est à coup sûr une tentative puissante, mais ce n'est qu'une tentative. Toutefois nous sommes loin de penser que M. Decamps soit en décadence. Le talent que nous admirons, qui a conquis parmi nous une popularité si légitime, qui a trouvé le secret de plaire à la fois aux yeux savans et aux yeux ignorans, de charmer ceux qui ne pensent pas et d'étonner ceux qui pensent, le talent le plus original peut-être que nous ayons aujourd'hui n'a pas fléchi; seulement il a été cette année moins heureux dans ses applications. Ce qui distingue M. Decamps entre tous les peintres contemporains de l'école française, ce n'est pas la grandeur du but qu'il se propose, la profondeur de ses conceptions, l'exquise pureté des figures qu'il met en œuvre; c'est l'accord parfait, constant, de la puissance et de la volonté. En général, il ne veut que ce qu'il peut; aussi peut-il tout ce qu'il veut. Cette année, dans son *école* et dans son *berger*, il n'a pas su réaliser cet accord merveilleux. Je ne dis pas qu'il ait voulu ce qu'il ne devait pas vouloir, je dis seulement que sa puissance n'a pas obéi à sa volonté. Ce n'est pas un échec, c'est une lutte commencée, pleine d'intérêt, mais dont l'issue ne saurait être douteuse. L'an prochain, M. Decamps, éclairé par la résistance qu'il a rencontrée, résoudra victorieusement toutes les difficultés au-devant desquelles il a marché hardiment, mais qu'il n'a pas surmontées cette année. Son talent ne nous inspire aucune inquiétude, et nous sommes assuré de l'applaudir encore long-temps. Sa prédilection constante pour la peinture proprement dite, son dédain profond pour les sujets qui peuvent indifféremment être traités par la plume ou le pinceau, nous confirment dans notre espérance.

Malgré notre profonde sympathie pour le talent énergique et varié de M. Eugène Delacroix, nous ne pouvons louer les trois compositions qu'il a exposées cette année. Ni les *Adieux de Roméo et Juliette*, ni l'*Enlèvement de Rebecca*, ni *Marguerite à l'église*, ne peuvent être approuvés par la critique la plus indulgente. Nous avons prouvé en mainte occasion combien nous admirons les facultés éminentes de M. Delacroix, nous avons mêlé nos applaudissemens aux applaudissemens de la foule toutes les fois qu'il a déployé dans un sujet dramatique la richesse de sa palette et la vivacité de son imagination; mais notre admiration ne va pas jusqu'à lui pardonner d'envoyer au Louvre des esquisses à peine ébauchées, obscures, confuses, intelligibles pour l'œil seul de l'auteur. Que dire des *Adieux de Roméo et Juliette?* Aucune de ces deux figures n'est dessinée avec précision. On vantera peut-être l'énergie du mouvement qui les réunit, l'étreinte amoureuse qui les confond dans un baiser. A cela, je répondrai que l'auteur me semble avoir trop sacrifié la grace à l'énergie. Nous voulons voir deux amans jeunes et beaux. Où est la beauté de Roméo? où est la beauté de Juliette? Je doute fort

qu'en partant de cette ébauche, M. Delacroix puisse jamais satisfaire à toutes les conditions du sujet qu'il a choisi. Assurément l'énergie de la passion est une chose fort importante dans les *Adieux de Roméo et Juliette*, mais on m'accordera bien que l'énergie ne suffit pas. On ne pourra pas nier que la jeunesse et la beauté des deux personnages n'aient aussi leur importance. M. Delacroix ne l'ignore pas. Pourquoi donc a-t-il réduit toute sa tâche à l'expression de l'énergie? pourquoi a-t-il négligé la grace des mouvemens, la beauté des visages? pourquoi a-t-il voulu émouvoir sans charmer? L'*Enlèvement de Rebecca* doit être jugé plus sévèrement encore que les *Adieux de Roméo et Juliette*. Rebecca est enlevée par les ordres du templier Boisguilbert au milieu du sac du château de Frontdebœuf. Elle est déjà entre les mains des deux esclaves africains chargés de la conduire loin du théâtre du combat. Un des esclaves est monté sur un immense cheval de bataille, et saisit Rebecca à demi évanouie. L'autre, qui n'est pas encore en selle, aide son compagnon à hisser Rebecca sur son cheval. On ne peut nier que ces deux Africains ne respirent une énergie farouche, une impitoyable cruauté; mais les membres, le corps et le visage de ces deux esclaves sont à peine indiqués. Le cheval sur lequel Rebecca va être placée n'est pas en proportion avec le cavalier. Le visage de Rebecca est dessiné, ou plutôt indiqué avec tant de confusion, qu'il ne peut exprimer ni la terreur ni la prière. Quant au corps, il n'est pas possible de le deviner sous le vêtement. Non-seulement cette composition n'est pas peinte dans l'acception sérieuse du mot, mais elle n'est pas même trouvée. Si M. Delacroix a voulu nous montrer comment il s'y prend pour chercher une composition, comment il tâtonne avec son pinceau, à la bonne heure. S'il a cru nous montrer un tableau achevé, nous devons lui dire qu'il s'est complètement trompé. Dieu merci, nous pouvons lui parler avec une entière franchise, sans craindre qu'on nous accuse d'injustice ou de malveillance. Nous n'avons jamais demandé à M. Delacroix les qualités auxquelles il ne prétend pas. Nous avons toujours vu en lui un disciple fervent de Rubens et de Paul Véronèse; nous ne l'avons jamais critiqué au nom de l'école romaine ou de l'école florentine, mais les *Adieux de Roméo et Juliette*, mais l'*Enlèvement de Rebecca* ne peuvent être avoués par aucune école. Ce sont des ébauches qui ne devaient pas sortir de l'atelier avant d'avoir subi une transformation laborieuse. *Marguerite à l'église* vaut mieux que les deux compositions précédentes. Ce n'est pas que j'approuve le dessin de la figure principale, il s'en faut de beaucoup. La cuisse gauche de Marguerite est d'une longueur démesurée, la tête manque de noblesse et d'élégance; mais du moins le sujet s'explique bien. L'attitude de Marguerite est pleine d'effroi et d'abattement. Son visage respire une piété fervente. Toutefois l'exécution générale de ce tableau n'est pas assez avancée pour contenter même un specta-

teur indulgent. Avec la meilleure volonté du monde, il est impossible de considérer cette exécution comme définitive. L'architecture est bien disposée, j'en conviens; Marguerite est bien agenouillée; le démon, placé derrière elle, exprime bien la pensée du mal; mais tout cela ne suffit pas pour faire un tableau. Pour donner à cette composition bien conçue toute la valeur, toute la beauté, tout l'intérêt qu'elle mérite, il faudrait corriger le dessin de la Marguerite, raccourcir la cuisse gauche, donner de l'élégance au visage, aux mains de la correction, au corps une épaisseur, une forme convenable; en un mot, il faudrait écrire ce qui est indiqué, achever ce qui est commencé, peindre ce qui est ébauché. Si M. Delacroix n'était pas à nos yeux un artiste doué de rares qualités, nous n'aurions pas pris la peine d'analyser ces trois petites toiles avec une sévérité si scrupuleuse. Le privilége du talent est d'appeler l'attention et la rigueur de la critique. Le public comprendra sans peine la pensée qui nous anime. Que M. Delacroix fasse une composition digne de lui, nous serons heureux de le louer.

M. Diaz possède incontestablement des dons heureux. Il trouve sans effort sur sa palette des tons dont la richesse, l'éclat et la variété éblouissent les yeux. Toutefois je suis très loin de croire qu'il puisse jamais peindre un tableau. Il fait des esquisses charmantes, pleines de grace, de fraîcheur, de spontanéité; mais il est probable qu'il n'ira jamais au-delà, et, s'il est bien conseillé, il n'essaiera jamais de faire une figure plus grande que la main. Il y a quelques années, ses compositions ressemblaient à un fouillis d'émeraudes et de rubis. Aujourd'hui il est parvenu à trouver l'harmonie et l'unité. Il n'y a guère que son intérieur de forêt qui rappelle l'éclat chatoyant de ses premières compositions. Le plus faible des tableaux de cette année est sans contredit celui qu'il a nommé *les Délaissées*. Pourquoi? C'est que les figures sont trois fois trop grandes pour l'inexpérience de son pinceau. Elles ne sont ni construites, ni possibles; elles n'ont ni épaisseur, ni forme. Il est évident que M. Diaz ne sait pas s'orienter dans une figure de dix-huit pouces. *Le Jardin des Amours* a le tort de rappeler une admirable composition de Rubens. Autant la composition de Rubens est claire et facile à saisir, autant celle de M. Diaz est vague et confuse. Il y a quelque chose de séduisant dans le premier aspect de ce petit tableau; mais les figures sont incapables de se mouvoir. Une femme vue de dos, qu'il appelle *l'Abandon*, est d'une charmante couleur; mais le dessin est lourd, et l'exiguité de la toile ne dissimule pas l'incorrection. Une *Magicienne*, *Léda*, une *Orientale*, rappellent beaucoup trop la manière de Prudhon, et je n'ai pas besoin d'ajouter que M. Diaz rappelle Prudhon sans l'égaler. J'en puis dire autant de *la Sagesse*. Si l'auteur de ces charmantes esquisses prend soin de consulter ses forces, s'il a près de lui un ami éclairé, il n'essaiera jamais de faire un tableau où les figures, par leur dimension, exigent

un dessin sévère. Ou, s'il voulait tenter cette entreprise périlleuse, il faudrait qu'il se résignât à des études longues et laborieuses; mais sans doute il est déjà trop tard pour qu'il entreprenne des études nouvelles. Les faciles succès qu'il a obtenus et qu'il a souvent mérités lui font croire peut-être qu'il en sait assez. Qu'il se désabuse et qu'il apprécie mieux son talent. Ce qu'il fait ne relève pas du savoir. Les trouvailles de son pinceau suffisent pour plaire, mais ne suffiront jamais pour contenter.

M. Granet continue de peindre avec le même bonheur, la même habileté, les scènes religieuses. Je dis le même bonheur et la même habileté. En effet, depuis vingt ans, M. Granet n'a pas varié un seul jour. Ce qu'il faisait il y a vingt ans, il le fait aujourd'hui. Il distribue toujours la lumière avec une science consommée, et c'est là certainement la meilleure, la plus solide partie de son talent. Ne lui demandez pas de modeler finement une tête, une main. Il ne sait pas ou ne veut pas modeler : nous inclinons à croire qu'il ne sait pas, car depuis vingt ans les occasions ne lui ont pas manqué pour montrer son savoir. Mais il donne à toutes ses figures un véritable intérêt par la manière merveilleuse dont il les éclaire. Dans l'*Interrogatoire de Girolamo Savonarola*, dans *la Célébration de la messe à l'autel de Notre-Dame de Bon-Secours*, il a épuisé toutes les ressources de son talent. Il n'y a pas une figure dans ces deux toiles qui soit dessinée d'une façon satisfaisante, pas une tête dont le modelé soutienne l'analyse, et pourtant ces deux toiles plaisent et doivent plaire. Pourquoi? Parce que toutes les figures sont admirablement éclairées, et ce mérite si rare appelle l'indulgence sur les défauts nombreux de l'exécution. Je ne parle pas des autres compositions envoyées cette année par M. Granet, où les défauts que je signale sont encore plus sensibles. L'attention, en se concentrant sur une seule figure, provoque nécessairement un jugement plus sévère.

M. Gendron, qui pour nous est un nom nouveau, a montré dans *la Danse des Willis* une imagination gracieuse, un véritable talent de composition. Malheureusement l'exécution n'est pas à la hauteur de la pensée. Cette ronde de fées est pleine de charme; les mouvemens ont la légèreté, l'abandon que le poète se plaît à rêver; mais ces qualités si précieuses ne suffisent pas pour contenter les regards studieux. Gravées fidèlement, c'est-à-dire dépouillées du charme de cette lumière douteuse où elles sont plongées, réduites à leur valeur linéaire, toutes ces figures mériteraient des reproches nombreux, car elles sont dessinées avec une négligence difficile à comprendre. M. Gendron est trop indulgent pour lui-même, ou se laisse égarer par les applaudissemens de ses amis. Il possède un talent plein de jeunesse et de fraîcheur; il faut qu'il le féconde, qu'il l'agrandisse par l'étude attentive de la nature et des maîtres qui l'entourent à Florence. Je ne veux pas insister sur les défauts qui déparent *l'Ange du Tombeau*, du même auteur. Ici l'exé-

cution a complètement trahi la pensée. Le choix des lignes et des tons détruit tout l'intérêt qui pouvait s'attacher à cette conception.

M. Papety ne justifie pas les espérances que le public avait conçues d'après ses débuts. *Solon dictant ses lois, Consolatrix afflictorum,* déplaisent généralement par l'étrangeté de la couleur, et ne rachètent pas ce défaut par l'élégance et la sévérité du dessin. Dans *Solon dictant ses lois,* aucune figure n'intéresse. La tête de Solon manque de noblesse; la figure qui écrit sous sa dictée écoute mal, et le bras droit est dessiné avec mollesse. Quant à la *Vierge consolatrice,* j'ai peine à comprendre comment M. Papety, après un séjour de cinq ans en Italie, a pu commettre une pareille bévue. A quoi lui ont donc servi les fresques du Vatican et de la Farnesine? Le ton violet qui domine dans cette composition singulière blesse les yeux les plus indulgens, et force à détourner la tête. Il faut une résolution énergique pour étudier les figures; mais on a beau faire, et recommencer l'examen à plusieurs reprises, il est impossible de découvrir dans cette toile une qualité sérieuse. Le portrait de M. Vivenel n'est pas d'un aspect séduisant. Les mains et le visage semblent taillés dans le bois. Les plis du front, des joues, des phalanges, sont traités avec une dureté, une sécheresse que la chair vivante ne peut jamais avoir. Toutefois les étoffes et le fond révèlent une main habile. On sent que M. Papety, mieux conseillé, mieux dirigé, moins applaudi surtout, pourrait faire beaucoup mieux qu'il ne fait. Cependant nous devons lui dire qu'il a trop multiplié les détails d'architecture dans le fond de ce portrait. En peinture, il n'y a pas d'effet sans sacrifice; tous ces détails si habilement traités diminuent l'importance de la tête. Nous souhaitons vivement que M. Papety, éclairé par l'échec de cette année, s'engage dans une meilleure voie, et mette plus de goût et d'élégance dans ses prochaines compositions.

S'il fallait juger l'école de Dusseldorf d'après l'*Ecce homo* de M. Schadow, la conclusion serait sévère. Nous ne voulons pas déterminer la valeur de toute une école sans autre renseignement que cette toile. Nous nous bornons à dire que l'*Ecce homo* de M. Schadow est d'une médiocrité incontestable; c'est une figure de carton frottée d'ocre, dessinée avec un sans-façon qui ne serait pas admis chez un débutant, et que je ne puis guère comprendre dans un maître, car à Dusseldorf M. Schadow est une autorité. Nous aimons à penser qu'il justifie sa renommée par des œuvres supérieures à son *Ecce homo.* Il y a dans le fond de ce tableau un jet d'eau qui sans doute doit avoir un sens symbolique. Je déclare humblement n'avoir pas réussi à saisir la clé de ce mystère. La tête est sans expression, la poitrine n'est pas modelée; il est donc impossible de ne pas proclamer la médiocrité absolue de cet *Ecce homo.*

Une *Fête bourgeoise au dix-septième siècle,* de M. H. Leys, d'Anvers, est une œuvre laborieuse et sans charme. L'exécution est lourde, pé-

nible, et révèle partout les efforts de l'auteur. Les figures manquent de vie, et, si c'est là une fête, au moins devons-nous dire que c'est une fête sans joie, sans plaisir et sans mouvement. M. Van Hove fils, de La Haye, a montré dans son *Rembrandt* plus d'habileté, plus de pratique. Toutefois il est évident que le sujet choisi par M. Van Hove ne comportait pas d'aussi grandes dimensions. C'est une donnée du genre anecdotique et que l'auteur aurait dû traiter dans un cadre beaucoup plus petit. Les figures ne sont pas très animées, et l'architecture laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la perspective; malgré ces défauts, je préfère le *Rembrandt* de M. Van Hove à la *Fête* de M. Leys. On pourrait demander de bonne foi pourquoi ces tableaux nous viennent d'Anvers et de La Haye; mais ce serait une question indiscrète.

Une Fouille dans la campagne de Rome, de M. Charles Nanteuil, offre plusieurs parties étudiées avec soin. Le paysage a de la profondeur, le pin qui occupe le milieu de la toile est élégant et d'un bon dessin. Les tronçons de colonne ne paraissent pas avoir une solidité suffisante. Les buffles tirent bien, et le cavalier qui les anime est plein de vigueur. Malgré toutes ces qualités, la composition de M. Nanteuil ne présente pas tout l'intérêt qu'elle aurait certainement, s'il eût adopté un parti plus franc, s'il eût subordonné le paysage aux figures ou les figures au paysage. L'attention indécise se partage entre le paysage et les figures, ce qui est un grave inconvénient.

Deux petites toiles de M. Alfred Arago se recommandent par le mérite de la simplicité. *La Récréation de Louis XI* est une composition qui s'explique bien, dont l'exécution pourrait être plus serrée, plus complète, mais qui cependant n'offre pas d'incorrection grave. *Les Moines attendant une audience du pape* près d'un des escaliers intérieurs du Vatican sont très heureusement éclairés. Il faut regretter que l'auteur n'ait pas pris la peine de modeler les têtes qu'il avait si bien groupées; il s'est contenté de les indiquer, et ne leur a pas donné la forme et l'épaisseur qu'elles doivent avoir. Néanmoins ces deux petites toiles sont un début d'heureux augure, et nous espérons que M. Alfred Arago se montrera désormais plus sévère pour lui-même et ne se contentera plus d'une exécution incomplète.

Une Halte dans les Basses-Pyrénées, de M. Édouard Hédouin, offre des personnages habilement groupés. On pourrait demander aux terrains plus de solidité. Toute la partie lumineuse du tableau se comprend à merveille; mais les rochers placés à gauche ne sont pas modelés avec assez de précision et nuisent à l'effet des figures par la mollesse de leurs contours,

La reine Victoria dans le salon de famille au château d'Eu, de M. E. Lami, ne se recommande ni par l'éclat de la couleur, ni par la vivacité des physionomies; mais on ne peut nier que les personnages ne soient

disposés habilement. J'ai entendu louer la ressemblance de la plupart des têtes. Sur ce point délicat, d'ailleurs parfaitement étranger à la peinture, je ne me permettrai pas d'avoir un avis, et je confesse humblement mon incompétence. Je ne sais pas non plus si tous les costumes sont copiés fidèlement. Quelle que soit, à cet égard, l'opinion des témoins, je me borne à dire que le tableau de M. Lami, quoique traité avec une adresse à laquelle l'auteur nous a depuis long-temps habitués, n'a rien de séduisant. A quoi faut-il attribuer la tristesse qui règne dans toute la composition? Si je ne me trompe, cela tient surtout à ce que les figures manquent de relief et de solidité. Il est possible que l'œuvre de M. Lami plaise par son exactitude, mais elle manque de vie.

Le *Salon du château de Windsor* et la *Réunion en famille dans la galerie Victoria au château d'Eu*, de M. F. Winterhalter, sont tout simplement de la peinture de décoration. Si l'auteur a voulu faire un fond de scène, un panneau de salle à manger, nous sommes prêt à reconnaître qu'il a montré un savoir très suffisant pour ces sortes de besogne; mais s'il croit, s'il prétend avoir peint deux tableaux, s'il veut être pris au sérieux, nous sommes forcé de déclarer qu'il a commis une lourde méprise. Dans le *Salon du château de Windsor*, dans la *Galerie du château d'Eu*, il n'y a pas une tête, pas une main dont le dessin ne fît honte à un élève qui voudrait entrer en loge. Il est impossible de pousser plus loin l'ignorance ou le mépris de la forme. En revanche, les vêtemens sont traités avec un aplomb, une sécurité, qui suffiraient peut-être pour faire le succès d'une enseigne, mais qui ne sont dans un tableau qu'un mérite très secondaire. Il ne manque à ces habits, à ces robes de cour, pour contenter l'œil du connaisseur, qu'une seule chose, une chose, à la vérité, assez importante, des corps vivans pour les porter. Sur la foi du *Décaméron*, on s'est mis à prôner M. Winterhalter comme un peintre appelé aux plus hautes destinées. Dans cette vignette mal dessinée, on a voulu trouver l'étoffe d'un Titien, d'un Van-Dyck. J'aime à croire que M. Winterhalter n'a pas pris cet engouement au sérieux. Toutefois il agit comme s'il était de l'avis du public. Il multiplie ses œuvres avec un sans-façon, une négligence dédaigneuse dont le public n'a pas le droit de se plaindre, digne fruit des applaudissemens insensés prodigués au *Décaméron*. Il nous semble que M. Winterhalter n'a pas dégénéré; il n'a pas changé de route. Il produit plus vite, il produit davantage, mais il n'a pas varié, il est demeuré comparable à lui-même. Le portrait du roi, dont l'incorrection et la gaucherie seraient difficilement dépassées, ne doit étonner que ceux qui manquent de mémoire. Quant à ceux qui se souviennent du portrait de la duchesse d'Orléans, le portrait du roi ne les a pas surpris. Il est vrai que le portrait du roi n'est pas d'aplomb, il est vrai que les jambes et le corps ont une forme dont on chercherait vainement le modèle, que la tête n'a pas d'épaisseur, que les mains ne

pourraient saisir et soulever une plume; mais, franchement, le portrait de la duchesse d'Orléans valait-il beaucoup mieux?

Le roi offrant à la reine Victoria deux tapisseries des Gobelins au château d'Eu fait honneur au talent facile et gracieux de M. Tony Johannot. Les personnages sont groupés avec bonheur, et l'auteur a su tirer bon parti du costume moderne, ce qui, à notre avis, n'est pas un mérite sans importance. Toutes les figures ont de la noblesse ou de l'élégance, et l'ensemble du tableau offre tout l'intérêt qu'on pouvait attendre d'une pareille scène.

Entre les douze portraits de M. Perignon, je choisis celui de Mlle F.... comme le type achevé de sa manière, comme le résumé complet de son savoir. Certes, il est difficile de trouver un modèle plus riche, plus séduisant, dont les lignes offrent au pinceau une plus digne occasion de s'exercer. Quel parti pourtant M. Perignon a-t-il su tirer de ce modèle? La tête n'est pas modelée, le cou est mal attaché; quant à la forme du bras droit, elle a au moins le mérite de l'originalité. Le peintre a supprimé les os du poignet, de son autorité privée; le coude est à peine indiqué, si bien que le bras tourne autour du corps comme un chiffon. La robe, je l'avoue, n'est pas traitée sans habileté, ou plutôt est ébauchée avec adresse; mais qu'y a-t-il sous cette robe? Est-ce un corps vivant? Assurément non : c'est une étoffe gonflée de vent qui ne laisse deviner ni la hanche, ni la cuisse. De tout cela, que faut-il conclure? C'est que le portrait de Mlle F.... ne supporte pas l'analyse. La mode avait pris M. Perignon sous sa protection et l'avait élevé; la mode l'abandonnera, et il tombera bientôt dans un juste oubli.

M. Edouard Heuss paraît, je crois, au Louvre pour la première fois. Le portrait de M. Guizot et de S. A. R. Mme Adélaïde ne sont pas d'heureux débuts. L'auteur paraît exceller surtout dans l'art d'imprimer à ses modèles un cachet de vulgarité. Tout le monde connaît le beau portrait de M. Guizot si habilement gravé par M. Calamatta, d'après M. Paul Delaroche. M. Heuss a si bien défiguré la tête de M. Guizot, que, sans le secours du livret, il serait impossible de le reconnaître. Il a rétréci l'orbite, abaissé le front, raccourci l'axe du visage; il a donné aux chairs le ton de l'ivoire enfumé. Entre ses mains, la tête de M. Guizot est devenue une chose sans nom dont la critique ne devrait pas s'occuper, si la laideur singulière de cette toile ne contrastait assez tristement avec les éloges décernés à l'auteur avant l'ouverture du salon.

Le portrait de M. Granet, par M. L. Cogniet, rappelle d'une façon si frappante le ton des figures peintes par M. Granet, qu'il y a sans doute dans cette imitation une respectueuse flatterie. Il semble que M. Cogniet ait emprunté, pour peindre ce portrait, la palette où M. Granet a trouvé son Savonarola. C'est la même raideur, la même absence de modelé; il n'y a qu'une chose que M. Cogniet n'a pas su emprunter

à son modèle, c'est l'emploi de la lumière. On se demande comment un peintre, qui n'en est pas à ses débuts, a pu exposer au Louvre une pareille ébauche. La flatterie que je crois deviner dans ce portrait ne suffit pas pour intéresser le public; fausse ou vraie, ma conjecture ne saurait absoudre la négligence avec laquelle sont traitées toutes les parties du visage.

Parmi les quatre portraits de M. Hippolyte Flandrin, il y en a un qui se distingue par une rare habileté. Je veux parler d'une femme vêtue de noir, reléguée, je ne sais pourquoi, au fond de la grande galerie. On pourrait demander à cette toile une couleur plus riche; mais il est impossible de ne pas admirer le savoir consommé avec lequel M. Flandrin a modelé le visage et les mains. Les yeux sont enchâssés avec une fermeté magistrale, et regardent bien. La main gauche, qui passe sous le coude du bras droit, est dessinée avec une rare élégance. En un mot, c'est une œuvre pleine d'excellentes qualités.

Il y a beaucoup à louer dans un portrait de femme de M. Amaury Duval. La tête et les mains sont dessinées habilement; mais c'est une idée malheureuse que d'avoir placé le visage de profil comme un médaillon, d'autant plus que le visage manque de relief. Quant au choix de la robe, c'est une méprise que rien ne saurait excuser. Le ton bleu de cette robe a quelque chose de si criard, qu'il enlève à ce portrait la meilleure partie de sa valeur.

Mme L. de Mirbel a quelquefois envoyé au Louvre des miniatures supérieures à celles de cette année. Dans ses deux portraits de jeunes femmes, les bras ont une forme inacceptable, et nous estimons trop haut le talent de l'auteur pour ne pas le juger avec une sévérité absolue. Toutefois, si Mme de Mirbel est cette année inférieure à elle-même, elle n'en conserve pas moins le rang qu'elle a conquis par ses études persévérantes.

La popularité de M. Gudin est aujourd'hui sérieusement menacée, et, selon nous, c'est justice. M. Gudin, en effet, a tant abusé de la faveur publique, il a tellement exagéré les défauts qui déparaient ses meilleurs ouvrages, il a traité son art avec une telle insouciance, il semble attacher si peu de prix à l'approbation des esprits distingués, que l'indifférence est, de la part de la foule, une sorte d'amende honorable à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. M. Gudin avait reçu du ciel des dons heureux dont il n'a pas su profiter, qu'il n'a pas fécondés par l'étude. Il s'est fié sans réserve à la dextérité de son pinceau, et il a négligé obstinément de consulter la nature. Il s'est fait à son usage un ciel, une mer, un soleil, une brume dont le modèle ne se trouve nulle part, dont il porte le type en lui-même, et il a multiplié les exemplaires de ce type singulier au point de fatiguer la patience publique et de produire la satiété. Les nombreuses toiles qu'il nous montre cette année

ne sont ni pires ni meilleures que les toiles signées de son nom il y a dix ans. C'est toujours la même facilité, la même insignifiance. Bientôt, nous l'espérons, il passera de l'indifférence à l'oubli qu'il a si bien mérité.

Nous ne pouvons passer sous silence un *Site d'Italie* de M. Watelet. L'auteur nous dit qu'il a composé son tableau d'après des études faites à Civita-Castellana. En vérité, ce n'est pas la peine de passer les Alpes pour rapporter de pareilles compositions. Montmartre et la plaine Saint-Denis suffisent amplement. La vue de Saint-Germain et de Ville-d'Avray serait de trop. Avant d'interroger l'Italie, qu'il ne comprend pas, M. Watelet jouissait en paix d'une petite réputation bourgeoise. Il était applaudi presque autant que MM. Bidault et Bertin. Je crains fort qu'il n'ait aventuré son nom en visitant l'Italie. Quoique sa peinture n'ait rien de commun avec le paysage, je lui conseille, dans son intérêt, de s'en tenir à sa première manière.

Les ruines de Balbek, de M. Jules Coignet, doivent plaire singulièrement aux jeunes filles qui commencent l'étude de la peinture. Tout est neuf, luisant, épousseté, dans cette toile endimanchée. Ce n'est pas là l'Orient de Decamps, de Marilhat. Les terrains, les ruines, le ciel, se présentent dans une toilette décente. A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle savoir vivre. Ne me parlez pas de ces artistes entêtés qui tiennent à nous montrer l'Orient tel qu'il est. Ils manquent de goût et de bon sens, ils ne comprennent pas les exigences légitimes d'une société civilisée. Ils ôteraient l'envie de voyager aux esprits les plus intrépides. M. Jules Coignet se met à la tête d'une réaction salutaire. Son tableau, il est vrai, intéressera médiocrement ceux qui aiment la peinture, mais il plaira, j'en suis certain, à tous ceux qui aiment à lire l'histoire de France en madrigaux.

Les deux paysages de M. Cabat sont loin de valoir ses premiers ouvrages, quoiqu'ils se recommandent d'ailleurs par d'incontestables qualités. Ils n'ont ni la grace, ni la naïveté de ses premières études; on y sent trop le désir de lutter avec Poussin. *Un Ruisseau à la Judie* (Haute-Vienne) offre un contraste fâcheux entre le style et le sujet. La première manière de M. Cabat, celle qui lui appartient vraiment, convenait merveilleusement à cette donnée. Ici les tons de Poussin étaient sans application, et la composition est froide malgré l'habileté de l'auteur. Je préfère *le Repos*, vue prise sur les bords d'un fleuve. On peut reprocher un peu de lourdeur aux arbres du premier plan. L'air ne circule pas dans les branches; mais le fond est charmant, lignes et couleurs. Que M. Cabat retourne à sa première manière, qu'il renonce à l'imitation des maîtres dont le style ne convient pas à la nature de son talent, et il retrouvera bientôt la faveur qu'il avait si légitimement conquise.

Une *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, de M. Corot, intéresse

par le choix du site, par l'élégance majestueuse des lignes. On souhaiterait plus de solidité dans les terrains, dans les rochers, dans le tronc de l'arbre qui occupe le premier plan. Ce défaut n'est pas nouveau chez M. Corot. Toutefois il est impossible de contempler sans plaisir cette composition, qui révèle chez l'auteur un esprit indépendant. Son pinceau n'a pas rendu fidèlement toute sa pensée; mais il est évident que l'auteur n'a pas consulté les traditions de l'école, et qu'il a reproduit librement ce qu'il avait librement choisi. C'est un mérite dont il faut lui tenir compte.

Le talent de M. Aligny est demeuré ce qu'il était il y a quinze ans. Dans une *Vue prise à la Serpentara, dans une villa italienne,* il a traité tous les détails avec une précision qui dégénère souvent en sécheresse. Il ne sait pas s'arrêter à temps. Avec moins d'efforts, il obtiendrait un effet plus sûr. M. Aligny est un artiste sérieux, plein de science et de bon vouloir, dont les œuvres plairaient davantage, s'il consentait à sacrifier les parties secondaires pour appeler, pour concentrer l'attention sur les parties principales. Il arriverait ainsi à l'intérêt par la variété.

Dans une *Vue prise à Saint-André* (Ain), M. Achard a montré qu'il sait copier habilement ce qu'il voit. Il y a de la vérité dans la forme et le ton de ses terrains. Ce qui manque à cette toile, c'est l'intérêt. Le talent d'exécution que l'auteur possède ne demanderait qu'à être appliqué dans de meilleures conditions. Le sujet qu'il a choisi a le double inconvénient de ne pas offrir un ensemble de lignes harmonieuses et de ne pas se prêter par son importance à de grandes dimensions. Je ne parle pas des autres compositions de M. Achard, qui donneraient lieu aux mêmes remarques.

La *Vallée de Chevreuse* et la *Coupe de bois,* de M. Troyon, offrent plusieurs détails étudiés avec soin, mais il n'y a dans ces toiles ni grandeur ni fermeté. On y sent le désir plutôt que la faculté de lutter avec la nature. Plantes et terrain, tout est traité avec la même timidité. M. Troyon ne comprend que la moitié de sa tâche; il s'efforce de copier ce qu'il voit, et ne paraît pas même entrevoir la nécessité d'imprimer à ses compositions le cachet de sa pensée, de sa volonté. Ses efforts méritent d'être encouragés; mais il se trompe étrangement, s'il croit que le devoir du paysagiste se réduise exclusivement à l'imitation de la nature.

Tous les tableaux de M. Thuillier ont l'air d'être peints sur porcelaine. Une *Vue prise à Mustapha-Supérieur, près d'Alger,* la *Route d'Alger à la Kasbah,* la *Vallée de Gapeau en Provence,* le *Pont de Saint-Bénézet à Avignon,* le *Ravin de Thiers* (Puy-de-Dôme), tout a pour lui le même aspect, la même couleur. Ses voyages en Italie, en Provence, en Afrique, n'ont pu modifier l'inaltérable uniformité de sa peinture. Il semble qu'il recommence éternellement le même tableau. Il n'est pas un coin où l'on puisse découvrir un grain de poussière, un brin d'herbe agité

par le vent, une pierre noircie par la pluie. Il est difficile de rêver une peinture plus monotone, plus inanimée. C'est la perfection de la nullité.

M. Wyld a peint avec une rare finesse la *Terrasse du couvent des capucins à Sorrente*, la *Villa-Reale à Naples*, une *Vue de Florence*, une *Vue prise à Amsterdam;* il est impossible de ne pas admirer la précision des détails, qui ne trouble aucunement l'unité harmonieuse de la composition. Je regrette seulement que M. Wyld n'ait pas modifié la lumière selon les climats.

J'avais entendu vanter M. Verboeckhoven. On disait qu'il avait retrouvé le secret de Wouvermans et de Paul Potter. Quelle a été ma surprise en voyant à quoi se réduit ce talent prodigieux! Les paysages de M. Verboeckhoven n'ont rien qui justifie toutes ces fanfares. La couleur est terne, la composition froide, le dessin plus qu'ordinaire. Je me suis vainement efforcé de découvrir le mérite mystérieux qui a pu appeler l'attention sur l'auteur. Les animaux placés dans ces paysages, dont on avait fait tant de bruit, manquent de vie et de mouvement. Je crois donc que cette renommée, élevée par un caprice de la mode, n'aura pas une longue durée.

Ici se termine la première partie de notre tâche. La série d'opinions que nous avons émises pourra paraître à quelques-uns de nos lecteurs entachée d'une excessive sévérité. Dans le temps où nous vivons, la louange est tellement prodiguée, que la franchise passe facilement pour injustice. Toutefois nous avons la ferme confiance que la plupart de nos jugemens seront acceptés et ratifiés par les esprits sérieux. Nous avons dit sans ménagement toute notre pensée sur les tableaux exposés au Louvre; mais nous sommes loin de considérer les dix-huit cents toiles du salon comme résumant l'état de l'école française. Plus d'un nom célèbre a manqué à l'appel. MM. Ingres et Delaroche, MM. Paul Huet, Jules Dupré, Rousseau, E. Isabey, n'ont rien envoyé. Pour apprécier avec une entière équité l'état de l'école française, il faudrait parler des grands travaux de peinture monumentale exécutés à Dampierre par M. Ingres, à la chambre des pairs par M. Eugène Delacroix, à Saint-Germain-des-Prés par M. Hippolyte Flandrin. A cette condition seulement, il serait possible de prononcer un jugement général. Bientôt, nous l'espérons, il nous sera permis d'entretenir le public de ces travaux importans, et de tempérer par des louanges méritées la rudesse involontaire des pages qui précèdent.

Dans un prochain article, nous parlerons de la sculpture.

GUSTAVE PLANCHE.

LES

FEMMES TOURISTES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

On dirait que les voyageuses anglaises se sont partagé le monde. Devant moi, cinquante-deux volumes éclos de la plume de vingt-sept dames, — demoiselles, *spinsters*, ladies, *governesses*, marquises, comtesses, duchesses, femmes de marchands, de capitaines ou de pairs du Royaume-Uni, femmes à la mode, femmes de juges habitant les « jungles » de l'Hindoustan, ou de colons de la Nouvelle-Galles du Sud, filles de ces héroïques aventuriers qui vont abattre les chênes séculaires sur les bords du Mississipi et fonder quelque ville inconnue du côté du Texas, — prouvent bien que le globe appartient aux femmes anglaises. Depuis un siècle et demi, des cargaisons de demoiselles à marier sont annuellement expédiées de Londres à Calcutta, et vont embellir la lugubre opulence des nababs. Quelques-unes partent en riant pour l'Australasie ou la *tierra caliente* de l'Amérique méridionale. Il y en a qui vont se perdre, armées d'un crayon et d'un album, à l'ombre des pyramides et dans les chambres souterraines construites par Chéops et Psammetichus; d'autres qui vont causer avec Méhémet-Ali, et lui demander un brin de sa barbe pour le placer dans leur *repository;* d'autres qui, moins aventureuses, endossent l'amazone de drap bleu, sautent lestement sur Fanny, la jument noire, et chevauchent,

accompagnées de l'éternel album, de Paris à Florence et de Florence a Marseille, à travers Chambéry, le Simplon, le Languedoc et la Provence. Certaines frètent un yacht, *le Dauphin* ou *l'Espérance*, tournent le promontoire de Calpé, circumnaviguent la péninsule ibérique, disent bonjour en passant à l'empereur de Maroc, et daignent toucher terre un matin, si le ciel gronde ou menace, si les orangers du rivage les attirent et les séduisent. Le même yacht sert à d'autres, plus hardies, pour traverser l'Atlantique et les jeter, toujours l'album en main, sur les plages nouvelles où la civilisation commence à se faire jour, les prairies du Nouveau-Monde et les montagnes décharnées de l'Orégon. Il en est qui, désertant leur race et leur patrie, acceptent la loi nouvelle d'un mari espagnol ou italien, et sont conduites, par la souple facilité de leur sexe, à railler vivement leurs anciennes amies et à se permettre de bonnes épigrammes contre les mœurs de May-Fair et le *cant* de Londres ou d'Édimbourg. Quelques-unes, surtout celles dont la main est encore à donner, procèdent par admirations anglaises et par citations savantes; elles résument Plutarque, donnent des étymologies d'après Hésychius, analysent Gibbon, copient Villani, et ne décrivent pas le Vatican sans que le chevalier Lanzi, Micali, Mme de Staël, Rosini et Roscoë viennent à leur aide. Ce sont celles-là que j'aime le moins.

Mais savez-vous qu'en cinq ou six années cette locomotion merveilleuse de la race féminine anglaise a produit à peu près quinze mille pages, sans compter les aquatintes, lithographies et gravures sur acier dont leurs jolis volumes sont ornés? Ces éclaireuses du genre humain ne sont pas toutes assurément des femmes de génie ou même d'esprit. Parmi tant de souvenirs personnels et de journaux de voyage tracés au retour, sous les yeux des amis attentifs et ravis, il y a bien des frivolités sérieusement dites, bien du jargon de bonne compagnie, bien de l'érudition trop facile qu'il ne faudrait pas réimprimer, — par exemple, quand l'une nous apprend que Gibraltar vient de *Gebel-Tarik*, et que les Maures sont probablement des Orientaux.

Ce ne serait point toutefois rendre un compte exact de la littérature anglaise et du mouvement subi par elle, que de passer sous silence les nombreuses femmes touristes qui publient tant de volumes après avoir visité tous les pays du monde. Quelquefois elles ont du talent, presque toujours de l'instruction, ou plutôt (comme s'expriment si bien les Anglais) de *l'information;* elles sont surtout remarquables par cette énergie de volonté et cette vigueur souple qui se marient agréablement à d'autres qualités de leur sexe. On nous accuserait de pousser la généralisation au-delà des limites permises, si nous disions (ce qui est vrai pourtant) que l'héroïne du Nord a toujours eu, et qu'elle porte, dans les premiers poèmes scandinaves et germaniques, le même caractère de résolution féminine et d'indépendance plus dévouée que voluptueuse.

Les Allemands possèdent un excellent mot (*selbstændigkeit*) pour exprimer cette vivacité forte d'une personnalité qui subsiste par elle-même, et tire d'elle ses propres ressources. Nous ne discuterons pas ici ce que l'on peut gagner ou perdre à ce mode féminin; mais nous concevons que le penchant locomotif des dames anglaises soit, pour leurs pères et leurs maris, un grand sujet d'enthousiasme. « Où trouvera-t-on, dit l'un d'entre eux, des femmes qui vous écrivent quinze mille pages en six ou sept ans, et qui, à elles toutes, fassent plus de trente mille lieues de mer et de terre dans le même espace de temps? » C'est en effet magnifique, et à Dieu ne plaise que je ne rende pas justice à une intrépidité si persévérante, à une force morale et musculeuse servie par tant d'activité de plume!

Toutefois il ne faudrait pas insulter nos femmes, comme un Anglais, dans une publication très distinguée, vient de s'en aviser à ce propos. De grace, laissez à chacun ses mérites; de ce que la dame anglaise est autre chose, il ne faut pas conclure si vite que ce soit mieux. Elle a le jarret ferme, le coup d'œil pittoresque et la parole vive, nous en convenons; elle publie aussi beaucoup, ce qui peut être considéré comme un bien ou un mal, selon le cas: mais, si vous lui sacrifiez toutes nos mères et toutes nos filles, si vous soutenez qu'elles sont des sottes et des ignorantes, nous serons de moins bonne composition pour les dames anglaises, écossaises et irlandaises qui couvrent la terre et l'océan; nous reconnaîtrons moins facilement le courage, l'intrépidité, la bonne humeur, la grace hardie, dont elles sont douées, et surtout cette ravissante « absence de nerfs, » cette excellente vigueur d'un tempérament prêt à tout, et ce don merveilleux de se trouver bien sous diverses latitudes. Pourquoi jeter le gant à l'Europe entière, et, par cette chevalerie imprudente, exposer les beautés britanniques à de justes représailles? Le champion des voyageuses anglaises est surtout cruel envers nos femmes. « La Française (ainsi s'exprime-t-il) a les yeux vifs comme la langue, elle saurait observer finement et décrire brillamment; mais elle est gênée par une petite difficulté, une bagatelle, que nous sommes presque fâchés d'avoir à indiquer; *elle ne sait ni lire ni écrire!* (*she cannot spell*). »

Hélas! chevalier britannique, vous vous trompez bien. Elle sait lire et écrire, elle ne le sait que trop! et jamais plus grave erreur ne fût commise par ceux de nos romanciers français qui peignent de si folles couleurs vos salons et vos boudoirs. Vous qui êtes inexorable pour les bévues des historiens et des nouvellistes, vous qui riez d'un si bon rire lorsqu'ils disent : « Sir Pelham ou sir Burdett, » ou lorsqu'ils prennent des *pine-apples* pour des pommes de pin, et en font manger deux cent trente aux *aldermen* réunis, ou lorsqu'ils placent Gogmagog parmi les rois saxons, — avez-vous pu tomber dans une erreur qui est en outre une impolitesse? Vous ne savez donc pas ce que la femme fran-

çaise est devenue? Nous avons des Wolstonecraft et des miss Burney par pacotilles. Nos femmes font de la philanthropie et du sentiment pieux comme Hannah More; elles écrivent l'anecdote comme miss Seward; elles traduisent l'allemand comme Sarah Austin. Vous n'avez donc pratiqué la femme française que dans ces livres où les marquises du XVIIIe siècle écrivent *ge vous ême*, ce dont elles étaient fort capables. Nos femmes aujourd'hui orthographient tout cela; hélas! elles produisent l'ode, elles couvent le dithyrambe, elles se hasardent dans le problème mythique et vont jusqu'à la statistique. Mistriss Somerville trouverait des rivales astronomiques parmi nous, et nos cabinets de lecture regorgent de livres féminins. La femme sans orthographe dont vous parlez est devenue une rareté précieuse, et, si l'écrivain anglais l'a déterrée pour ses menus plaisirs, nous ne savons pas trop où il aura pu la trouver. Chaque jour, la femme illettrée disparaît et se cache dans nos provinces les plus lointaines. Celle qui n'a pas écrit de stances à la lune et au chèvrefeuille commence à n'être pas commune; celle qui est pure de toute nouvelle sanglante ou incendiaire ne se présente pas chaque jour; quant à la femme vierge de contact avec le roman-feuilleton, je ne sais dans quel département voisin des Pyrénées ou des Alpes on pourrait la découvrir. O chevalier anglais, galant pour les Saxonnes et trop injuste pour les Gauloises! nous ne ferons pas payer aux femmes de la Grande-Bretagne le trop juste prix de vos étourderies ou de vos vengeances! Auriez-vous quelque sujet de plainte contre nos compatriotes?

Parlons sérieusement. Il serait temps que les deux nations qui commandent aujourd'hui le mouvement continental et le mouvement maritime de la société européenne se connussent mieux mutuellement et se rendissent une justice plus complète. Libre aux Anglais d'accabler de leur risée ce voyageur qui vient de publier en 1845 un livre où il affirme que les dames anglaises passent leurs nuits et leurs jours à dévorer des pâtisseries, et ces narrateurs qui introduisent dans le salon des familles de la vieille pairie des escrocs de bas étage; nous rirons à notre tour de ces pages anglaises où nos femmes sont représentées comme ne sachant pas lire, et de ces autres pages éloquentes où l'on soutenait, il y a huit jours, dans une des publications les plus répandues à Londres, que notre génération française, indifférente à l'industrie et au commerce, est livrée à l'hallucination de la gloire et au charme des conquêtes. Deux peuples non-seulement voisins, mais formant l'avant-garde du monde civilisé, devraient ne plus parler l'un de l'autre avec cette ignorance bizarre; c'est un service à rendre à la civilisation que de détruire ces derniers vestiges de barbarie.

La femme française, que l'on ne peut accuser de manquer d'esprit, mais dont l'ancienne monarchie cultivait l'intelligence et le savoir-

vivre plutôt que la capacité littéraire, se dirige précisément vers le même but et s'avance dans la même route que le gouvernement constitutionnel de la Grande-Bretagne a rendus, depuis 1688, familiers aux dames anglaises.

Nos conversations sont devenues des monologues, nos réunions des *routs*, la galanterie est un ridicule que peu de gens subissent, et la courtoisie une exception dont peu de personnes se soucient; aussi le *bluestocking*, invention anglaise, devient-il à chaque instant plus nombreux et plus puissant parmi nous. Les mistriss Montagu et les mistriss Thrale commencent à se montrer en assez grand nombre à Paris, et, si nos compagnes ne rédigent pas leurs voyages aussi souvent que l'écrivain anglais le désirerait, c'est par une raison très simple, c'est qu'elles voyagent peu ou ne voyagent pas. Faut-il chercher de hautes raisons métaphysiques pour expliquer les goûts casaniers d'un peuple continental? Sans colonies et sans marine, nous nous suffirions à nous-mêmes, ce qui ne veut pas dire qu'on doive supprimer les colonies et la marine. Quant à l'Angleterre, que serait-elle, si elle ne répandait à travers le monde ces essaims de voyageurs et de voyageuses armés de mousquets et de plumes, assis sur des ballots de calicot, ou l'album et le crayon à la main? A chaque race son génie, à chaque peuple ses honneurs. Toute grande nation est prédestinée à devenir successivement un instrument distinct, un organe spécial de civilisation. Ce que la Grèce avait commencé par les arts, Rome l'a continué par la guerre. Nous avons agi sur le monde par la sociabilité, le bon sens et la discipline; c'est aujourd'hui le tour de la race anglo-saxonne, assez peu sociable, comme on sait, mais dont l'action s'exerce par le commerce, les voyages et la colonisation. Amoureuse du foyer domestique, elle le traîne partout avec elle. Le *home* la suit sur le pont des navires, dans les forêts désertes et dans les villes qui ne sont pas bâties. Emportée nécessairement par la destinée de sa race, la femme anglaise est parfaitement appropriée, par son esprit d'aventure et d'entreprise, par sa confiance en ses propres ressources et sa résolution dans les circonstances embarrassantes, à la mission qui lui est donnée. Il n'y a pas de point si stérile ou si mystérieux du globe actuel où ne se retrouve cette graine féconde de la civilisation anglo-saxonne : tous les archipels en sont semés. Aujourd'hui même, un M. Brooks est devenu sultan d'une partie de l'île de Bornéo, et la plupart des petites îles de tous les océans, où les navigateurs n'abordent que rarement, contiennent leur famille anglaise, contente de son *fireside*, de son urne à thé et de son indépendance. De vastes portions du globe, telles que l'Australasie, le vieil Hindoustan et les trois quarts de l'Amérique, sont livrées à cette action incessante et gigantesque. Comment les femmes anglaises ne voyageraient-elles pas? Comment s'étonner de la différence qui sé-

pare les habitantes de nos salons, si heureuses de rester à la même place, et voyageant tout au plus de la Scala de Milan au Théâtre-Italien de Paris, de ces touristes infatigables qui ont le pied marin, l'assiette à cheval ferme et excellente, la tenue des rênes parfaite, et qui, avec tout cela, gardent le plus long-temps qu'elles peuvent une forêt de cheveux blonds encadrant un visage rose, l'horreur de certains mots vulgaires, la vénération pour l'ennui du dimanche, et l'habitude des soins attentifs donnés à la *nursery?* La secrète superstition de la famille et du foyer vaut mieux, j'en conviens, que le froissement social et le tracas des salons; l'une se dirige vers le devoir et atteint souvent le bonheur, l'autre cherche le plaisir et se perd dans les angoisses de la vanité ou le marasme de l'ennui. La loi de notre ancienne société fut celle d'un commerce facile entre les hommes; par là nous sommes arrivés à cette sociabilité excessive, charmante, qui n'a pas peu servi la civilisation du monde. Nous avons beaucoup moins sacrifié que les Anglais au petit centre de la famille et à son égoïsme sacré : c'est au contraire de ce centre de la famille qu'émanent toutes les idées nobles et consolantes de l'Anglais. Il a l'esprit de famille et l'esprit de commerce, dont l'un le replie sur lui-même, et dont l'autre le rejette au dehors. Voyageur et conjugal, ces deux penchans contraires s'équilibrent mutuellement, comme chez nous l'esprit de guerre et le besoin de sympathie.

Nos voisins doivent considérer que ce sont là des faits écrits dans la vie sociale des deux races, et non pas des généralités métaphysiques. Il ne faudrait pas se faire un mérite exclusif de ce qui est une nécessité organique. Nous possédons d'excellens mémoires et des biographies personnelles admirables, précisément parce que nous avons vécu dans la société et pour la société. Les Anglais n'en ont guère, mais ils possèdent d'admirables humoristes qui nous manquent, et dont nous pouvons à peine comprendre le mérite et le sens, ce penchant à la sociabilité nous ayant rendus moutonniers et nous ayant fait maudire comme original, c'est-à-dire ridicule, tout ce qui sort du cadre commun et de la discipline sociale. Que notre voisin d'outre-Manche efface donc à jamais de son esprit cette persuasion burlesque, que, « si les femmes de France n'écrivent pas leurs voyages, c'est qu'elles ne savent pas épeler; *they cannot spell.* » Ah! si nous voulions, pour le punir de sa parole discourtoise, lui envoyer seulement, par le plus grand *steamer*, la cargaison de philosophie, de poésies, de facéties et de rêveries dont nos dames sont heureusement délivrées, depuis cinq ans, à Paris et dans nos provinces, le fret et le port lui coûteraient sa fortune!

Pour répondre par l'épigramme au chevalier anglais, nous n'aurions qu'à consulter son spirituel compatriote Thomas Moore, et à lui emprunter sa « Biddy Fudge. » C'est une demoiselle anglaise en voyage dont Thomas Moore, en son meilleur temps, a fait le type des touristes

féminins de son pays. Qu'il était radieux alors, vers 1816, cet ingénieux poète, lorsqu'il tourmentait le régent de ses épigrammes et les puritains de ses saillies érotiques, quand les salons whigs ne juraient que par lui, lorsque sa vivacité pétillante faisait les délices des trois royaumes et la désolation des tories! Depuis Sheridan et Swift, on n'avait pas tiré de plus charmant feu d'artifice irlandais. Biddy Fudge, l'héroïne du *Fudge Family*, la jeune fille qui va visiter le continent et rend compte de ses impressions à ses amies, est, en vérité, un délicieux personnage. L'admirable admiration de toutes choses! la belle naïveté! comme elle se croit obligée de coucher sur le papier, et « par le menu, » le numéro de son fiacre et les yeux noisettes du commis de magasin qu'elle prend pour le roi de Prusse! Moore eût fait d'excellentes comédies. Cette jolie parodie de la voyageuse anglaise, Biddy Fudge, chroniqueuse puérile et tout ébahie des misères et des conquêtes qui lui adviennent, a bien laissé quelques traces, il faut le dire, dans les cinquante-deux volumes que j'ai parcourus, et il ne tiendrait qu'à moi d'être injuste et de faire de ces dames autant de Biddy Fudge. Chevalier anglais, soyez courtois comme moi; il ne faut point, même en un temps démocratique, mal parler des femmes et des sœurs d'autrui; partout on doit ménager, c'est de bon goût, et traiter avec politesse ce que l'Arioste appelle si bien

La schiera gentil, che pur adorna il mondo.

Plus équitable que vous, et vous pardonnant une injustice que réfutent suffisamment la puissance, la vivacité et la netteté d'intelligence dont Mme de Staël, Mme Roland, Mlle de Staal et tant d'autres ont donné d'assez grandes preuves, et dont aujourd'hui même les exemples sont éclatans, nous ne ferons pas payer vos fautes à vos voyageuses. Elles ne sont pas toutes également bonnes à suivre, il est vrai; cependant, en s'attachant à leurs ailes et en suivant leur essor, on obtient sur le monde actuel de curieux renseignemens; elles peuvent fournir une vue piquante du monde aperçu à vol d'oiseau. Les moins bien douées ont un instinct naïf et l'amour du vrai, associé au besoin d'émotions qui distingue leur sexe. Aussi le miroir, ou plutôt les miroirs qu'elles nous présentent, alors même qu'ils manquent d'éclat ou de relief, conservent-ils une fidélité agréable où se révèlent beaucoup de particularités curieuses. En dehors de quelques recherches érudites et de quelques petites affectations de beau style, il y a là mille traits heureux et charmans; frappées des choses extérieures et facilement émues, elles déroulent et déploient le monde tel qu'il est, sans philosophie abstraite ou prétentieuse. C'est une lanterne magique qui n'offre guère que les aspects superficiels et les couleurs les plus apparentes des objets, mais d'où ressort un enseignement grave. Parmi elles, comme nous l'avons dit,

il en est encore qui ne se montrent pas trop pédantes, et qui restent femmes; il en est chez qui la fleur de la naïveté n'a pas totalement disparu. Celles-là nous apprennent ce qui se passe à travers le globe; dans la transparente facilité de leurs récits, on aperçoit les diverses nuances dont le mouvement actuel des sociétés s'empreint et se colore. C'est donc une leçon fort agréable à la fois, et très bonne à recueillir, que celle-là. L'une a vécu avec les femmes esthoniennes, sur les bords de la Baltique, dans un pays pâle et doux, comme les fleurs d'hiver qui se maintiennent brillantes sous la neige; l'autre sait exactement le dialecte nouveau dont les Anglo-Hindous commencent à se servir; une autre, née à Édimbourg, *bonnie lassie*, élevée dans le sentiment et la métaphysique, est devenue Espagnole et Mexicaine, au point que six taureaux *matados* lui suffisent à peine. Ce babil est souvent agréable, quelquefois ennuyeux, délicieux de temps à autre.

Établissons parmi les dames voyageuses des classes aussi artificielles que les subdivisions botaniques de Tournefort; sans cela, nous ne parviendrions jamais à nous en tirer. En voilà vingt-sept qui gazouillent et racontent, qui s'exclament et déclament, qui vont à cheval et à pied, en yacht et en *steamer*, crayonnant, peignant leurs aquarelles, et remplissant leurs albums de tout ce qui se présente à leurs regards ou à leur esprit. Je commencerai par les *savantes*, dont je me débarrasserai bien vite; le tour des *paresseuses* viendra ensuite, de celles qui font en Espagne ou en Provence une petite promenade agréable et sans péril; puis je parlerai des *grandes dames*, qui s'ennuient du train ordinaire de la vie élégante, telle qu'on la mène à Paris, à Florence ou à Londres, et vont remettre un matin au Caire, chez Méhémet-Ali, ou chez le gouverneur de la Mecque, leur carte de visite; enfin les *touristes lointaines*, les vraies voyageuses, celles qui traversent à dos d'éléphant les «jungles» de l'Hindoustan et suivent leur mari jusqu'aux plages inconnues de la Tasmanie, m'occuperont spécialement, et après tout, n'en déplaise à leurs rivales, ce sont bien les plus vraiment intéressantes.

Certes, il n'en est pas de plus savante que miss Catherine Taylor (1), à moins que ce ne soit mistriss Hamilton Gray, dont la visite aux tombeaux étrusques (2) mérite une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. De plus érudits que nous, M. Victor Leclerc ou Angelo Maïo, décideront les grands problèmes que le passé recouvre de son ombre la plus profonde, et à la solution desquels la dame écossaise a consacré ses loisirs, ses voyages et ses veilles; il s'agit de savoir si les Étrusques vinrent de la Rhétie ou de l'Asie-Mineure, de l'Égypte ou de la Phénicie. Mistriss Gray penche pour l'Égypte; ceux qui ont

(1) *Letters from Italy*, by miss Catherine Taylor; 2 vol., 1845.
(2) *The Sepulchres of Etruria*, by mistriss Hamilton Gray; 2 vol., 1843-1845.

étudié les tables eugubéennes et les inscriptions de ces vieux tombeaux, écrites dans une langue perdue, sont seuls compétens pour terminer la controverse, et pour donner sa juste récompense à l'une des personnes les plus savantes de notre époque. Elle écrit avec fermeté, elle expose les faits avec lucidité, et les ronces dont les vieux sépulcres sont couverts ne l'effraient pas plus que les méchantes auberges de Terracine et les périls ou les ennuis du voyage. C'est la seule justice que notre compétence bornée puisse se permettre de lui rendre.

Les connaissances variées que miss Taylor a semées dans son livre sur l'Italie sont d'une nature plus élégante et plus facile; elle a lu presque tout ce qui s'est écrit sur ce pays, et elle en donne d'utiles et d'agréables extraits. Le bon sens et le goût recommandent son œuvre, assez innocente, convenable, décente, couverte d'un voile brodé qui ne fait pas le plus petit pli et ne se soulève jamais. Or, le grand charme des voyages, c'est de laisser entrevoir le voyageur, c'est l'originalité des émotions; comment une fille qui se respecte et veut se marier dirait-elle ses impressions au monde qui l'écoute? A titre d'écho poétique et de reflet savant, miss Taylor a bien son mérite; je voudrais cependant que l'on n'écrivît plus de voyages pour nous apprendre que Michel-Ange a peint *le Jugement dernier*, et que les cuisiniers de Marseille excellent à confectionner la bouillabaisse; les éruptions du Vésuve me fatiguent, les ruines sont usées, les descriptions du soleil couchant sur la Méditerranée lassent mes yeux. C'est bien pis, quand une jeune personne à peine sortie de la coque du pensionnat feuillette Raphaël Mengs ou Plutarque, sous la direction de son cousin ou de son frère, et me sert, à propos des débris d'Athènes, un abrégé de la vie de Lycurgue, escorté d'une lithographie représentant le Pnyx et le cap Sunium. On m'a conté si souvent la mort de Socrate, la destinée des Abencerrages et les cruautés d'Ali-Pacha; ne me les répétez pas sur papier vélin. J'aurais bien des choses à dire là-dessus non-seulement à miss Taylor, mais à mistriss Ashton Yates et à quelques-unes des agréables touristes dont je vais m'occuper. J'admire dans leurs savantes veilles des filles et des femmes très bien élevées; certes, on n'aurait aucune objection à les avoir pour sœurs ou pour femmes, tant elles sont décentes et raisonnablement instruites; ce savoir et cette décence, lieux communs honorables qui garantissent le bonheur de la famille et la paix du mari, sont, faut-il le dire? profondément fastidieux comme lecture. C'est bien puéril pour être si lourd, et bien lourd pour être si puéril.

Mistriss Ashton Yates (1) et mistriss Dalkeith Home (2), beaucoup trop historiques encore selon moi et trop versées dans les livres de toutes

(1) *Letters from Switzerland;* 2 vol., 1843.
(2) *Ride on Horseback, from Paris to Florence;* 2 vol., 1845.

couleurs, prodigues de citer Muller, Villani, Malaspina, Simonde Sismondi, et toutes les chroniques du monde, n'appartiennent pas, grace à Dieu, à la grosse cavalerie des savantes; elles ont des pages très charmantes et se mêlent à la sphère plus agréable des *paresseuses*, qui voyagent pour s'amuser et ne vont pas trop loin. Je les préfère, à ce dernier titre; ce sont malheureusement des paresseuses honteuses, elles ont peur d'être trop simples, et je les soupçonne d'avoir voulu corriger à coups d'érudition cette heureuse nonchalance et cette voluptueuse recherche des sensations les plus innocentes de la vie. Dès qu'elles se mettent à me dévider les vieilles anecdotes de Bonnivet et de Berthelier, que je trouve dans toutes les biographies, je les ai en très grande horreur. Mistriss Dalkeith Home me plaît mieux quand elle passe un gué et qu'elle a peur, quand la nuit dans le Simplon l'épouvante, ou quand sa jument Fanny ne veut pas avancer. Cette Fanny, la jument noire à laquelle notre écuyère adresse, à la fin de son livre, de très jolis vers, m'intéresse particulièrement; mais pourquoi mistriss Dalkeith Home entrelarde-t-elle son voyage à cheval de tant de lambeaux sur Charlemagne et Roland, Carmagnole et Rienzi, le Tasse et l'Arioste? Moins accomplie, elle me plairait mieux; il y a au monde deux choses qu'il faut faire tout bonnement, voyager et dormir.

Les vraies *paresseuses*, celles qui évitent l'air scientifique et les citations sans fin, tombent, je l'avoue, dans un autre petit défaut; celle-ci nous apprend qu'elle a rencontré un beau perroquet vert et jaune, qui disait : *Por-r-r-tez armes!* c'est ainsi qu'elle décrit Lisbonne. Celle-là s'extasie sur ce qu'elle a trouvé dans Paris un porteur d'eau qui marchait *tête nue!* Eh bien! je m'arrange mieux de cette *talkativeness*, de ce babil et de ce papotage inoffensifs que de l'érudition abstruse de celles qui emportent en croupe une bibliothèque entière et tournent le dos au Mont-Blanc pour consulter Saussure. Les dames de cette seconde classe abusent un peu du combat de taureaux, des arabesques de Cordoue et des troubadours provençaux. Miss Stewart Costello (1), par exemple, n'a rien de bien neuf à nous offrir; seulement ses traductions et ses légendes provençales ne manquent pas de grace, et sa courtoisie envers nous est parfaite. Elle est loin de pouvoir rivaliser avec deux très jolis ouvrages, connus depuis assez long-temps, *la Femme oisive en Italie* (2), par la spirituelle lady Blessington, et *le Journal d'une femme qui s'ennuie* (3) (*Diary of an ennuyée*), par mistriss Jameson, écrivain d'un goût délicat et d'un bon style. Ces agréables aquarelles, mêlées de rêveries, d'anecdotes et de descriptions de la nature, se distinguent par

(1) *Bowers and Vineyards of France*, by miss Stewart Costello; 2 vol. in-8, 1843.
(2) *The Idler in Italy*, by lady Blessington; 2 vol., 1832.
(3) 2 vol., 1836.

une douceur lumineuse et gaie, préférable aux mordantes railleries de mistriss Trollope (1) et aux plaintes statistiques de lady Vavasour (2).

Parmi les bonnes causeuses de ce groupe, citons mistriss Romer, femme d'esprit, qui a le bon sens de rester frivole quand l'envie lui en prend et d'écrire à peu près ce qu'elle pense de tout le monde (3). Elle cause un peu trop avec les aubergistes de Nîmes, et place dans ses beaux volumes plus d'une anecdote au moins apocryphe, alimens dont l'assaisonnement nous semble un peu provençal. Nous avons bien aussi quelques querelles à lui faire, à cette gaie et gracieuse mistriss Romer, qui n'aime ni les grands airs ni les affectations féminines. Où a-t-elle vu que la France soit si essentiellement anti-pittoresque, et que les plaines fertiles de la Beauce ou les agréables pâturages de la Normandie nous semblent, à nous Français, le *nec plus ultra* de la beauté et de l'originalité en fait de paysage? Région intermédiaire et centrale, touchant au nord et au midi, et distinguée surtout par la souplesse et l'aisance des assimilations, la France a pour principal caractère une variété sympathique, et, pour centre moral, un bon sens naïf qui accorde les dissonances, réunit les contrastes, et ne ressemble pas mal à ces plaines agréables et peu hardies de la Touraine et de l'Anjou. La Franche-Comté ne rappelle guère la Provence, ni le Languedoc les environs de Colmar. Si mistriss Romer a, l'année prochaine, quelques jours à nous donner, qu'elle aille donc visiter les croupes verdoyantes des Vosges et la douce et fraîche majesté de ces solitudes; puis qu'elle traverse la France, elle se trouvera en face des montagnes des Pyrénées et de leurs gaves: elle pourra choisir entre les Verrières suisses et le golfe de Lyon. Nous soupçonnons mistriss Romer elle-même de n'avoir pas pour le pittoresque un goût aussi vif et une vocation aussi prononcée qu'elle le suppose. Ce qu'elle fait le mieux, ce sont les portraits à demi burlesques; il y a un vieux Portugais, par exemple, qu'elle rencontre sur le paquebot : frisé, poudré, charmant, idyllique, débris galant d'un monde détruit, et qui va rendre visite à sa maîtresse de vingt ans; il traverse la mer pour cela, ne trouve plus qu'une tombe, et revient dîner à la table d'hôte, avec une mélancolie gracieuse mêlée d'appétit dévorant. Elle décrit aussi fort bien le capitaine anglais à la recherche des émotions, s'attachant à Montès, le célèbre *matador*, et se penchant sur les barrières du combat pour obtenir à tout prix l'épée qui a fait tant de merveilles. Notre touriste a voyagé sur les bords du Darro, du Guadalquivir et du Rhône, comme on voyage dans un salon, en quête des ridicules.

(1) *Belgium and the Netherlands*, etc.; 1834.
(2) *My last Tour and First Work*, by lady Vavasour; 1 vol., 1845.
(3) *The Rhône, the Darro and the Guadalquivir*; 2 vol., 1845.

Elle raconte trop de petits romans; mais les folies dont sa route est semée ne lui échappent pas, et elle les immole d'un air gracieux et d'une main sûre, chez ses compatriotes même et ses co-voyageuses. Quelle est cette grande dame irlandaise, assise avec une nonchalance si raide et un dédain souverain de toutes choses sur le pont d'un *steamer* français? Il faut qu'on lui apporte vingt coussins, et qu'on lui prodigue toute espèce de soins. On fait si peu d'attention à elle, à son titre et aux splendeurs combinées de sa personne et de son blason, que c'est en vérité pour en mourir. Lorsqu'elle se trouvait récemment, à bord du *Vanguard*, trois-mâts anglais, l'équipage entier n'était-il pas à ses ordres? ne commandait-elle pas comme une reine? Hélas! qu'est devenu ce pouvoir? Elle a payé, comme tous les passagers de première classe, la somme convenue, et la voici confondue dans la foule française et italienne. Les longs gémissemens qu'elle pousse attirent près d'elle le capitaine français, qui croit bonnement avoir affaire à une malade, et donne à la grande dame ses consolations en conséquence. « — Eh bien! cela va mieux! Ça va se dissiper tout doucement! C'était seulement le premier roulis qui vous aura incommodée; tout à l'heure, vous serez parfaitement remise. — Oh! non, répond la grande dame, cela va très mal, cela n'ira jamais mieux. Cela ne peut aller bien sur un bateau à vapeur, sur un bateau français surtout. Je ne peux souffrir que les navires anglais, les grands vaisseaux à voiles. » Notre capitaine rougit et balbutia; il était frappé au cœur. Cependant la vieille politesse de notre race l'emporta, et il reprit : « Écoutez donc, madame, je ne dis pas que les vaisseaux voiliers ne soient plus agréables sous plusieurs rapports; mais du moins vous conviendrez que les vapeurs possèdent sur eux l'immense avantage de la vitesse et de l'exactitude, car, à quelques heures près, on peut toujours calculer la durée du trajet. — Qu'est-ce que cela me fait? répond d'un ton âpre la dame irlandaise, si, en attendant, je dois être empoisonnée par votre fumée et votre mauvaise odeur? Ah! donnez-moi le *Vanguard!* mon Dieu! donnez-moi le *Vanguard!* » Le capitaine fut très étonné de ce mot : le *Vanguard!* « Plaît-il, madame? le *Vanguard!* Je ne sais trop ce que cela veut dire. Je crains fort que nous n'en ayons pas à bord! » Une dame voisine de la scène, et qui pourrait bien être précisément mistriss Romer, se pencha vers l'oreille du capitaine et lui persuada que le *Vanguard* n'était autre qu'une cuvette. « Ah! c'est cela! Antoine! vite, servez madame! » — Et la dame reçut cet inutile secours, pendant que le capitaine restait persuadé de l'identité des deux mots *cuvette* et *vanguard*.

Mistriss Romer, on le voit, est l'Anglaise preste, leste et d'excellente humeur, qui prend le temps comme il vient, le monde comme il va, le soleil quand il luit, la brise quand elle souffle. La morosité, l'extase, l'évanouissement et le spasme admiratif lui sont inconnus. Ses pensées,

fort naturelles, et ses phrases, qui se poussent comme des vagues joyeuses,

> Vengono e van, come onda al primo margo,
> Quando piacevole aura il mar combatte (1).

On aime cette gaie et douce nature, « excellente chose chez une femme, » comme dit Shakspeare, et qui se montre partout dans les deux volumes de Mme Romer. Elle n'a d'autre tort que de traduire trop d'arabe et d'aimer trop les khalifes et Boabdil.

Je ne trouve chez elle rien qui rappelle la vulgarité admirative de Biddy Fudge, ni le *bluism* érudit des *governesses;* elle est exempte aussi de cette minauderie dégoûtée et de cet air d'indifférence universelle qui caractérise la classe des grandes dames voyageuses. Celles-ci, parcourant la terre et les mers sur leur propre vaisseau, escortées de tout un monde (*mundus muliebris*), armées de pistolets, de dagues, de filets, de crayons, de daguerréotypes, de coussins à vent, de femmes de chambre, d'une toilette complète, d'un chapelain, d'un dessinateur, de deux enfans, d'une nourrice et d'un mari,—on ne peut pas dire qu'elles voyagent; elles font voyager le monde devant l'Angleterre, représentée par elles. De temps en temps, leurs longs cheveux s'agitent, leur tête se soulève languissante, leurs lèvres roses s'entr'ouvrent, et elles laissent tomber dans le vide les deux mots sacramentels du bon ton qui voyage: « C'est *très satisfaisant.* » Si la Jungfrau a paré ses glaces éternelles des plus belles teintes violettes et roses, c'est *très satisfaisant.* Une nuit sombre, un bel orage, une jeune Gaditaine dansant avec cette mollesse accentuée qui, depuis les Romains, n'a pas perdu son pouvoir, tout cela est *très satisfaisant.* On accepte même comme *highly satisfactory* un beau voleur rencontré dans la montagne; le combat de taureaux est *très satisfaisant,* et la première vue de Jérusalem et du tombeau de Jésus-Christ *très satisfaisante* aussi. On n'est pas grande dame sans ces deux mots.

Hélas! l'avouerai-je? j'en ai assez de la Grèce et de l'Italie. La satisfaction exprimée si royalement par toutes ces dames, j'ai peine à la partager. Donnez-moi des pays neufs et des régions inexplorées. Ouvrez-moi des régions où tout ne soit pas *highly satisfactory.* De fort spirituelles grandes dames ont pensé comme moi, et je citerai parmi elles, en première ligne, lady Henriette Vane, marquise de Londonderry (2), que ses propres compatriotes n'ont guère ménagée. Elle se montre rarement satisfaite, même du sultan Abdul-Medjid, qui, à la vue de sa toilette de bal

(1) Vont et viennent comme l'onde sur le bord de la plage, quand une joyeuse brise livre combat à la mer.

(2) *Visits to the Courts of Vienna and Constantinople;* 1845.

et de sa beauté éclatante, ignorant que le plus grand costume est d'en avoir très peu, l'a prise pour ce qu'elle n'était pas et lui a tourné le dos. Je dois nommer surtout l'honorable mistriss Damer Dawson (1), qui est bien une des plus aimables causeuses de salon qui aient jamais pris la plume. Sa vivacité et sa bonne humeur de bon ton ne l'abandonnent jamais, et, sans affecter de prétentions pédantesques, sans viser au beau langage et à l'imagination, elle a le style le plus vivace, le plus léger et le plus doré qui se puisse imaginer, un vrai style de boudoir. C'est elle qui veut transférer à Londres, pour éclairer une fête, cinq à six esclaves porteurs de torches, qu'elle regarde comme de beaux chandeliers vivans. C'est elle aussi qui, après avoir placé dans sa collection de *barbes* autobiographiques les dépouilles de Napoléon, de Nelson et de Washington, adressa la même requête à Méhémet-Ali. « Elle lui aurait demandé sa tête, dit à ce propos un Anglais fort spirituel, qu'il aurait été moins surpris. » Cependant il se rappela que mistriss Damer Dawson avait de beaux yeux européens, ce qui est sur la face du monde une valeur réelle, et il lui légua par testament cette même barbe dont la possession est, par acte authentique, assurée aux héritiers légitimes de mistriss Damer Dawson.

Je n'ai pas caché ma préférence pour les voyageuses lointaines et qui nous apprennent quelque chose; telles sont mistriss Meredith, l'auteur des *Lettres de Madras*, mistriss Houston et mistriss Rigby. Ce sont femmes de courage, de persévérance et d'indépendance, qui ne craignent pas d'accompagner au bout du monde les objets de leurs affections; ces qualités morales se transforment souvent en un excellent style, plein de vigueur et de coloris. Mistriss Rigby, par exemple, dans ses *Lettres écrites des bords de la Baltique* (2), a donné des renseignemens tout-à-fait inconnus à l'Europe sur une région rarement visitée par les voyageurs, l'Esthonie. Son style n'est pas seulement facile et gracieux, il s'élève quelquefois jusqu'à la beauté pittoresque, et reproduit avec vérité les sensations d'une nature distinguée et d'un esprit rare. Immédiatement après son retour en Angleterre, mistriss Rigby a succombé aux fatigues de la route, et son mari, qu'elle accompagnait, publie son agréable ouvrage, avec cette dédicace d'une bizarrerie touchante : *A celle dont la présence rendait chaque plaisir plus vif, dont l'affection allégeait toutes les souffrances, et dont le souvenir a prêté à la révision de ces lettres un charme douloureux, je dédie son propre volume.*

En effet, ce petit volume de Mme Rigby est un des plus aimables livres

(1) *Syria, Egypt*, etc., by mistriss Damer Dawson; 2 vol., 1845.
(2) *Letters from the shores of the Baltic*. 1 vol. Murray, 1846 (*Colonial Library*).

qui aient paru dans ces derniers temps. La couleur en est parfaite de vérité, de transparence et de sensibilité féminine. Domiciliée quelques mois à Réval, métropole obscure de ce pays perdu, elle y a retrouvé avec étonnement toutes les mœurs de la vieille Angleterre du temps des Saxons; elle se plaît surtout à décrire la souveraineté domestique des dames esthoniennes, et les magasins immenses de provisions sur lesquels elles exercent une autorité sans limite, et ces vastes maisons plus commodes qu'ornées, portant les caractères d'une richesse rustique et d'une abondance sans élégance. Les scènes d'automne, que son pinceau rapide et vif esquisse avec beaucoup de vigueur, ont une grace particulière, et son séjour à la cour de Saint-Pétersbourg lui a fourni des pages curieuses et instructives sur l'agrandissement progressif et menaçant de cette Asie glacée qu'on nomme la Russie.

Quant à mistriss Charles Meredith, elle nous conduit bien plus loin, en Australasie; elle est aussi un bon spécimen de l'Anglaise courageuse, conservant l'esprit de famille dans la vie nomade, et une aimable ingénuité au milieu des études scientifiques. Avant son mariage avec la personne dont elle porte le nom, elle était connue sous celui de miss Twamley, et plusieurs de ses ouvrages sur la botanique et sur l'histoire naturelle lui avaient valu un certain degré d'estime, sinon de célébrité. Elle a suivi son mari à la Nouvelle-Galles du Sud, et la narration de son voyage, le récit de son séjour dans cette colonie, entre 1839 et 1844, récit auquel il ne faut pas demander d'observations philosophiques ou politiques, ont de l'agrément et de la nouveauté. C'est surtout la nature, et la nature animée, qu'elle reproduit de couleurs accentuées et bien senties. On voit très bien dans son livre ce pays, où tout semble ébauché, même les animaux et les arbres, région paradoxale, où rien ne vit et ne meurt comme en Europe. Pour les habitans de ces antipodes notre été c'est l'hiver, et notre hiver c'est l'été. Chez eux, le baromètre tombe pour annoncer le beau temps et s'élève pour indiquer le mauvais temps. Leur vent du nord est chaud, leur vent du sud est froid. Leur myrte est un bois de chauffage, leur cèdre tapisse les plus humbles cabanes, et leurs champs sont séparés par des haies d'acajou. Ils ne connaissent que des cygnes noirs et des aigles blancs; la sarigue, animal particulier au pays, conserve dans une poche naturelle les petits qu'elle produit, et le kangurou, espèce intermédiaire entre l'écureuil et le daim, est presque aussi bizarre dans sa forme que l'*ornythorincus paradoxus*, petite taupe armée d'un bec de canard, et qui se reproduit par des œufs qu'elle couve. Ils ont des oiseaux, comme le *mellifaga*, dont la langue est un petit balai, des poissons qui tiennent le milieu entre la raie et le squale, des cerises dont le noyau est extérieur et la pulpe intérieure (*exocarpus cupressiformis*), et des poires en bois dont la queue pousse à l'envers (*xylo-*

melum pyriforme). Ce pays étrange est presque désert, et il n'y a qu'une bande très mince de la côte qui soit habitée par des colons, tous âpres à faire fortune, et par des *convicts* tirés des tavernes et des bouges de Londres. Il est heureux qu'une observatrice attentive, telle que mistriss Meredith, ait planté là sa tente, pour nous donner une description détaillée et féminine de tant de singularités naturelles. Déjà plusieurs espèces se sont perdues, et l'on sait que personne n'est plus inattentif aux beautés de la nature et à ses bizarreries que le paysan et le colon. Pour eux, une forêt n'est autre chose qu'un amas de cordes de bois, et la plus misérable taverne a plus d'attrait et plus d'intérêt qu'un merveilleux paysage. Ce sentiment du pittoresque, que l'on serait tenté d'associer naturellement aux scènes et aux aspects primitifs, est au contraire un des résultats extrêmes de la civilisation; on ne doit rien attendre de poétique, dans le sens de la création littéraire, des peuples dont l'activité matérielle se porte vers l'accroissement de leur bien-être, et pour qui le monde physique n'est qu'un vaste atelier. En vain les Américains du nord cherchent-ils leur poésie, en vain des bataillons d'hommes civilisés débarquent-ils chaque jour sur les plages de la Nouvelle-Galles du Sud, si riche en singularités naturelles : les sociétés destinées à produire plus tard la littérature appropriée à ces latitudes ne sont pas nées, et s'annoncent à peine.

On ne doit donc pas s'étonner que les meilleures et les plus vives descriptions de l'Australasie, de la Tasmanie, de l'Amérique septentrionale, soient dues non à la plume des anciens colons ou de leurs fils, mais aux nouveaux arrivans, que l'imprévu des spectacles stimule et sollicite, et qui apportent dans ces pays les résultats intellectuels d'une civilisation vieille, puissante et observatrice. Les femmes ont, sous ce rapport, un grand avantage; elles ne sont pas, comme leurs maris, pressées de ces intérêts violens qui émoussent toute sensibilité. Leurs yeux restent ouverts, leur curiosité excitée cherche à se rendre compte de la nouveauté des aspects, et ce sont elles qui retracent avec le plus de verve et de vivacité la chronique de ces nouvelles régions. Je ne connais rien de plus curieux que les descriptions d'animaux inouis, rien de plus brillant, j'allais dire de plus séduisant, que les crapauds et les grenouilles de mistriss Meredith. Chacune des nuances qui parent ces habitans des marécages australasiens est pour elle un sujet d'enthousiasme descriptif; elle s'y complaît, et ses habitudes studieuses prêtent de l'exactitude et de la précision à son admiration même. Je suis persuadé qu'on ira plus tard chercher dans ses pages des espèces qui se seront perdues. Lorsque la civilisation aura fait son œuvre et transformé le sol et le pays, lorsque les colons auront dépossédé la race indigène et conquis ces plaines centrales, espaces inconnus, qui n'ont été visitées par aucun

voyageur, et où l'on ne sait pas même s'il y a de l'eau et des arbres, le voyage de cette dame aura le mérite de perpétuer un monde disparu.

Une Américaine, habitante des Backwoods, forêts limitrophes du Canada, s'est mêlée à cette foule de voyageuses et de conteuses anglaises, mais sans beaucoup de succès. *Forest Life* (*la Vie des Forêts*) n'est ni un livre (1) ni un voyage, mais un rêve ou plutôt le bâillement prolongé d'une personne qui rêve qu'elle s'ennuie. Au fond de quelque *log-house*, cabane faite de bûches non équarries et recouvertes encore de leur écorce, imaginez une pauvre jeune femme n'ayant d'autre consolation et d'autre plaisir que ce déplorable papier qu'il faut mélancoliquement noircir. Où trouver les alimens de la curiosité, de la sensibilité et de l'imagination? Que faire dans cette asphyxie complète du cœur et de la pensée? La solitude, douce aux poètes et aux rêveurs des vieilles civilisations, doit la meilleure partie de sa grace et de son charme au voisinage des grandes villes et à la presse brûlante des intérêts auxquels il s'agit d'échapper. Rousseau se réfugie à Montmorency, Gibbon médite à Lausanne, Byron se cache aux environs de Trente ou de Vérone; là, ils se concentrent, se retirent en eux-mêmes, et échappent aux mille influences qui dissiperaient leurs forces. Je ne sache pas qu'un seul livre digne de remarque soit encore éclos dans les pampas ou la Sibérie. L'auteur anonyme du *Forest Life* se traîne en languissant, comme elle peut, d'une description hollandaise de cuisine et d'intérieur à une reproduction insipide de je ne sais quels commérages américains, murmures somnolens d'une existence à la fois raide et léthargique.

Il y a mieux que cela dans la narration publiée par mistriss Houston (2). Ce même *Dauphin* (*the Dolphin*), le yacht que lady Grosvenor a dirigé dans sa course méditerranéenne, a porté mistriss Houston vers les rives lointaines du Mississipi, et, s'il faut en croire le portrait sur bois du navire féminin, c'est en réalité un charmant bijou que cette embarcation coquette, avec ses voiles de toute espèce, sa svelte taille et sa gracieuse allure. Fragile, mais bravant les orages, *le Dauphin* l'a conduite tour à tour saine et sauve à Madère, à la Jamaïque, puis à la Nouvelle-Orléans, et enfin à Galveston et Houston, villes à peine nées, dont elle fait la description peu agréable et très naïve. Notre époque de fusion semble destinée à donner de cruels démentis à l'un de nos apôtres les plus aimés, à Jean-Jacques Rousseau. Ces sociétés demi-sauvages, qui ne possèdent encore ni littérature ni poésie, et que la vie des cours n'a certes pas corrompues, ne valent pas à beaucoup près les vieilles

(1) Boston, 1845, 2 vol. in-12.
(2) *Yacht Voyage to Texas*, by mistriss Houston; 2 vol. in-12.

sociétés que la philosophie a frappées de ses anathèmes, et s'élèvent seulement un peu au-dessus des tribus sauvages, qui ne sont pas des sociétés : groupes hostiles et affamés, où l'on se tue mutuellement quand on a grand appétit, et où l'on dort quand on digère, voilà évidemment à quoi se réduit la vie sauvage vantée par le philosophe de Montmorency. Étudiez les tableaux peints sur place, avec une grande fidélité, par mistriss Houston; vous n'aurez aucune envie d'aller demeurer, ni parmi les *Lipans* de la Floride, qui se débarrassent de leur femme en l'égorgeant sur la route, ni parmi les Texiens, toujours armés du *couteau-bowie* (*bowie-knife*), et qui ne reconnaissent pas d'autre magistrature que celle-là.

Au-dessus même de mistriss Meredith et de mistriss Houston, je placerai l'auteur des *Lettres de Madras* (1), plus variée que l'une, plus spirituelle que l'autre. Sa relâche à l'île de Tristan d'Acunha mérite d'être rappelée et prouve ce que j'ai dit plus haut de l'ubiquité anglaise. Tristan d'Acunha est une pauvre petite île ou plutôt un rocher jeté dans la mer, et orné de quelques touffes de gazon. Lord Castlereagh imagina, vers 1817, que cet îlot presque stérile pourrait offrir un point de communication dangereuse avec Sainte-Hélène et avec le prisonnier que l'on gardait à vue. Un caporal anglais, nommé Glass, et ses hommes allèrent donc habiter Tristan d'Acunha, pour accomplir les volontés de Castlereagh et prévenir les conspirations possibles. Plusieurs moururent, d'autres demandèrent la permission de retourner en Angleterre, d'autres se marièrent; le caporal Glass s'intitula gouverneur de l'île, régna sur trente-deux enfans appartenant à lui-même et à sa troupe, sur cinquante bêtes à cornes, douze acres de pommes de terre et quelques gerbes de blé. République ou monarchie, la petite société prospéra et se trouva si heureuse, qu'elle ne voulut plus déloger après la mort de Bonaparte. Les autorités anglaises ne virent aucun inconvénient à ce que cette singulière colonie et son *gouverneur* restassent domiciliés sur leur rocher. La spirituelle Anglaise qui allait à Madras rendit visite au gouverneur Glass, dont elle admira l'excellente santé et la bonne humeur. « Tout ce qui nous manque ici, lui dit-il, ce sont des clous; le vent nous enlève nos maisons de temps à autre. » Il aurait donné pour un clou toutes les guinées du monde. « Nous sommes d'ailleurs fort heureux, disait-il encore. Mes sujets n'ont jamais de disputes; nos femmes seules se querellent, et nous sommes obligés de mettre la paix. Pour moi, je suis gouverneur, maître d'école et chapelain; j'enterre et je baptise; je lis le service chaque dimanche, le tout d'après le rite anglican, mademoiselle, et mes écoliers épellent déjà leur Bible *très joliment*.

(1) *Letters writted from Madras*, by a Lady; 1846.

« Je fais des habits avec la toile que nous apportent les *baleiniers*. Les dames sont plus difficiles à habiller; elles sont rarement contentes. Nos souliers nous coûtent peu de façon; nous fourrons tout simplement le pied dans une peau de cachalot, lorsqu'elle est encore moite; elle prend la forme du pied, et le soulier est fait. — Avez-vous des livres, et quels sermons récitez-vous à vos ouailles? lui demanda la voyageuse. — Je n'ai qu'un volume avec ma Bible; ce sont les sermons de Blair, dont je lis un régulièrement tous les dimanches depuis quinze ans. Nous ne les comprenons pas encore; — cela viendra. »

Le Skipper, ainsi se nommait le navire qui portait la jeune touriste, salua d'un coup de canon ce gouverneur plus heureux que Sancho dans son île, tira deux fusées en son honneur, et alluma deux flammes du Bengale au départ. Le gouverneur répondit par un feu de joie sur le rivage de ses rochers, et suivit de l'œil l'embarcation anglaise qui se dirigeait vers Madras.

Au moment où la jeune Anglaise, petite personne d'ailleurs fort éveillée, tombe au milieu de la société hindo-britannique, bizarre amalgame de coutumes saxonnes et de souvenirs brahmaniques, son livre devient particulièrement intéressant. Cet esprit vif, captivé par les singularités qui l'environnent, en reproduit la nouveauté d'une manière piquante, et la philosophie se trouve au fond. Ce n'est pas là évidemment une société ébauchée ou qui commence; la civilisation ne manque pas, tout au contraire. Le monde hindoustanique a traversé les phases diverses de la civilisation. Il croit, ce qui est un indice de mort, à la toute-puissance du mensonge et de la ruse; il pousse la politesse, la souplesse, la circonspection, la tricherie, la captation, qualités des peuples détruits, jusqu'au dernier degré de subtilité systématique. Un jour, un brahmane alla rendre sa visite à la jeune voyageuse, devenue femme d'un magistrat anglais du pays, et après les civilités courtoises qui constituent le code de moralité de cette race : « Permettez-moi, lui dit-il, de vous donner un conseil et de vous prier de le transmettre à votre mari; *il ne ment pas assez*. Si le maître (les Hindous comme les Italiens emploient la troisième personne par courtoisie) suivait ce conseil et accomplissait seulement *quelques mensonges*, il servirait bien mieux sa fortune. Pour moi, pauvre brahmane, il ne m'écouterait pas; peut-être il écouterait là-dessus madame, la maîtresse. Il est très bon, très juste; mais il dit toujours exactement ce qu'il pense : cela ne réussit jamais. Si tout le monde se trompe, le maître dit : Je ne pense pas comme tout le monde. Je crois bien qu'il a raison; mais il ne faut pas le dire. Le maître obtiendrait ainsi une plus belle place et *beaucoup de quantités* de roupies. » Les idées hindoustaniques en fait de religion sont tout aussi avancées qu'en fait de sociabilité et de crédit à conquérir. Les missionnaires britanniques n'ont donc pas à lutter, comme ils le pensent mal à

propos, contre l'idolâtrie d'une race peu éclairée, mais contre le scepticisme définitif d'une race ensevelie sous ses propres ruines. « Vous croyez, disait un *mounchie* à la voyageuse, que nous adorons nos idoles, et vous nous apprenez disertement qu'elles sont de pierre et de cuivre; nous ne l'ignorons pas. Tout cela est pour le peuple; et que ferait-il, s'il n'avait pas des guirlandes à suspendre au cou des divinités et du beurre fondu à jeter sur leur dos? Cela le désennuie et l'occupe. Pour nous, nous avons nos Védas comme vous avez votre Bible; les uns valent l'autre. Toutes les religions sont indifférentes et égales, et le moment viendra nécessairement où elles se confondront dans une croyance universelle. » En effet, de toutes les doctrines que l'intelligence européenne, dans sa finesse ou sa puissance, a tour à tour inventées, altérées, perfectionnées et confondues, il n'y en a pas une, comme l'ont prouvé récemment Colebroocke et les orientalistes qui se sont occupés de cette partie de la science, dont les brahmanes ne soient maîtres, depuis le panthéisme le plus systématique jusqu'à la doctrine des *eons* professée par les gnostiques, depuis le sensualisme le plus grossier jusqu'à une théorie de l'illusion ou de la *maya*, plus vaste et mieux raisonnée que les théories de Berkeley; les brahmanes ont donc réponse à tout. Il y a long-temps qu'ils ont dépassé Voltaire, et le spinosisme même a dit chez eux son dernier mot.

Les traces dégénérées et affaiblies de cette extrême civilisation intellectuelle, qui s'en va de toutes parts en cendres et en poussière, se retrouvent de la manière la plus curieuse dans les conversations familières de la jeune Anglaise avec ses précepteurs ou mounchies. Élevés dans les subtilités les plus étranges, beaucoup d'entre eux ont perdu la virilité, non la finesse de l'intelligence. Ce sont à la fois des enfans et des philosophes. « Voici, disait l'un d'entre eux, trois formes épistolaires pour dire la même chose. L'une est pour le commun, je la donne aux enfans; l'autre est pour les grandes personnes; la troisième est sublime : elle est pour votre honneur. » Dans un berceau, à côté de la jeune Anglaise, que la lettre « sublime » ennuyait fort, se trouvait sa petite fille, qui essayait de prononcer quelques paroles, et dont sa mère encourageait les premiers efforts. Le mounchie se leva gravement, fit un grand salam, et, jetant le pan de sa robe, par respect, sur son épaule gauche, lui dit solennellement : « J'aurai l'honneur d'informer votre honneur que les enfans ne parlent pas avant deux ans; » après quoi il se rassit avec la même gravité, et commença la controverse sur les matières religieuses : « Vous dites que la Bible vaut mieux que les Védas, et que nous devons croire aux paroles de la Bible; mais, si Dieu avait voulu que vos Védas fussent les nôtres, n'aurait-il pas donné à tous les hommes le même langage, pour qu'ils connussent tous la

Bible? » Là-dessus, la jeune personne, un peu embarrassée, et cela se comprend, lui raconta l'histoire de la tour de Babel, et l'Indien lui demanda combien cette tour avait de coudées. Il fut très désappointé de ne pas recevoir d'éclaircissemens à ce sujet, et il reprit : « Nos livres sont divins, car ils sont écrits dans une langue qu'on ne parle pas, en *devinagrie*, qui est le langage des planètes. » Nouvelle dissertation de la jeune personne sur les planètes, leurs situations respectives et les télescopes. Cela contentait médiocrement le brahmane, qui avait mis en réserve un dernier argument plus foudroyant que les autres : « Je demanderai à votre honneur ce qui arriverait si un grand seigneur ou une grande dame de l'Europe commettaient beaucoup de péchés, ne se repentaient pas, ne songeaient pas le moins du monde à Jésus-Christ? que deviendraient-ils?

— Ils iraient en enfer.

— Comment! en enfer? un Européen! une Européenne! A quoi donc leur sert la connaissance de la Bible et de la religion chrétienne? D'après votre système, si nous péchons, nous allons en enfer aussi; cela ne vaut donc pas la peine de changer. Notre religion est bien meilleure, n'en déplaise à votre honneur. Nos ames, comme vous le savez, passent dans des corps différens, selon qu'elles se sont modifiées en bien ou en mal : ainsi, nous avons toujours la chance de nous relever quelque jour et d'arriver jusqu'aux planètes; mais l'enfer, qui dure toujours, « est très... mais très désagréable! » Si votre honneur veut bien m'écouter, je lui dirai en quoi consiste le grand système des religions. Un homme avait dix enfans, qui tous parlaient différens langages. Par son testament, il leur imposa des lois, qui étaient écrites aussi dans le langage de chacun, et il leur permit de suivre la loi inscrite dans le livre de chacun, parce que c'était celle qui lui convenait le mieux. Ne trouvez-vous pas que la chose est bien ainsi? »

Il était difficile d'argumenter avec des hommes qui avaient été aussi loin en philosophie que Lessing dans *Nathan-le-Sage*, et que Thomas Payne dans ses pamphlets. La jeune Anglaise distingua, raisonna, argumenta, et ne put arracher à son mounchie que la réponse suivante : « Ah! ah! votre honneur a bien de l'esprit. » La stérilité définitive et incurable des missions catholiques et protestantes dans l'Hindoustan s'explique donc fort aisément. Les brahmanes lisent la Bible avec attention, même avec respect; c'est pour eux un de leurs Védas. « Voilà de belles paroles, disent-ils, et cela est très vrai. » Puis ils comparent tel ou tel verset avec un chapitre de leurs propres *schasters*, et ils s'en tiennent à ce travail d'érudition qui les satisfait.

Ce qui leur manque, ce n'est pas l'intelligence, mais la moralité. Le sentiment du vrai a disparu de cette race, qui cède à la force, accepte

le temps comme il vient, et s'endort dans sa rêverie. La littérature anglaise, même le journalisme, pénètrent au sein de ces mœurs sans les transformer. Le journal hindoustanique qui paraît à Madras dans l'idiome populaire offre l'expression la plus complète de ce raffinement et de cette frivolité puériles de l'intelligence chez un vieux peuple. Les mounchies traduisent pour l'édification de leurs compatriotes et sèment de fleurs orientales les fragmens des journaux européens qui leur plaisent le mieux; on y lit par exemple une description romanesque du lit de la reine Victoria, sur lequel elle se couche, dit le feuilletoniste hindou, « au milieu de la musique et de l'encens, sans aucune espèce de draperies ni de vêtemens. » Voici la réclame consacrée au grand bal donné aux indigènes par le gouverneur de Madras : « Le chef des nababs est entré avec une grande *souharrie* (suite) de cent personnes et éclairé par cent lanternes en ligne. Il avait l'air d'un homme de pénétration. Les Anglais se sont mis ensuite à danser à leur mode, se secouant les mains et tapant des pieds, après quoi ils ont commencé à manger des mets défendus, et tous les respectables indigènes ont quitté la place. »

Les tentatives de certains rajahs pour imiter les modes européennes n'ont encore abouti qu'à une sorte de caricature impuissante et ridicule qui ne peut être acceptée ni des Hindous ni de leurs maîtres. La voyageuse reçut un jour la visite d'un de ces dandies orientaux qui portait un pantalon de satin jaune taillé à l'anglaise et un gilet de satin vert brodé de perles, le tout accompagné d'une robe de mousseline claire et d'un bonnet en tissu d'or. Il se fit apporter un pupitre fait à Londres, dans lequel se trouvaient renfermées des lettres de recommandation, et dont la clé et la serrure lui offrirent des difficultés presque insurmontables. Quand il fut parvenu à les vaincre, il tira de sa poche avec orgueil une montre colossale, ronde, ornée de six chaînes, et qui devait dater du commencement du XVIIe siècle. Il pria les assistans de lui permettre de la remonter en leur présence, et cassa le grand ressort. Tous ces riens, contés par la voyageuse avec beaucoup de gaieté et d'entrain, composent un amusant petit livre qui éclaire fort bien la question de l'Inde anglaise et explique l'impuissance des conquérans à influer sur les mœurs des vaincus; — supplément précieux aux esquisses de mœurs anglo-hindoustaniques que l'on doit à deux autres femmes anglaises, miss Emma Roberts (1) et mistriss Elwood (2).

Il ne faut pas trop peser sur les choses légères : après avoir signalé les trois ou quatre ouvrages d'un mérite réel qui justifient les éloges

(1) *Sketches of Hindostan*; 2 vol. in-12, 1831.
(2) *Traits of Indian Life*; 2 vol. in-12, 1836.

des critiques anglais et méritent d'être lus ou relus, je m'arrêterai, non sans me demander quelle pensée utile ou quel résultat sérieux on peut recueillir de cette lecture presque infinie. Quand on a visité avec les touristes anglaises ces portions du globe à la fois si vastes et si vides, on ne peut s'empêcher de penser avec quelle lenteur les cadres de la civilisation se remplissent, et par quel progrès presque insensible elle justifie ses panégyristes et ses prôneurs.

Une bien faible fraction de la surface du globe possède aujourd'hui de justes lois, et reconnaît comme principes des théories équitables et bienfaisantes. Pour qui se sent l'ame haute et sympathique, pour qui veut laisser une trace d'action et de force utile dans l'histoire de l'humanité, il y a aujourd'hui autant à faire, autant de nobles efforts à dépenser, pour élargir les destinées et assurer l'amélioration de notre race, que du temps même des apôtres. Certaines régions européennes, privées de vie morale et de liberté sociale, sont mortes ou plus que mortes, couvertes de cendres qui étouffent la vie, et vous rencontrez de toutes parts, hors de l'Europe, des nations qui ne sont pas même formées, des embryons de sociétés qui se développent dans la peine et l'angoisse et deviendront on ne sait quoi. Deux de ces gigantesques embryons, l'Amérique du Nord et la Russie, grossissent à vue d'œil. D'autres régions plus neuves présentent à peine quelques traces de formation; d'autres, qui, dans les époques les plus reculées, ont possédé une vie normale, retombent dans le néant, et semblent y entraîner avec elles leurs envahisseurs et leurs maîtres. Telle est la singulière variété de spectacles présentée par l'Hindoustan actuel, par l'Amérique méridionale et par l'Australasie tout entière.

— Nous attendons, disaient à la jeune voyageuse citée plus haut les brahmanes de l'Hindoustan, un dixième *avatar*, une dernière époque, pendant laquelle s'opérera la révolution définitive. Les castes seront détruites, la fraternité humaine sera reconnue; il n'y aura plus ni chefs de peuples, ni différences de religion. Attendons paisiblement cette transformation miraculeuse vers laquelle la fatalité nous emporte. — Tel est le langage des *mounchies* ou savans indiens; dans leur décrépitude, ils ont le pressentiment secret et sourd d'une renaissance et d'un avenir. Ce dixième avatar des brahmanes ressemble fort au « cinquième acte » de la tragédie humaine dont parle l'évêque Berkeley. « Quatre actes du drame sont joués, dit-il : — la fondation, la lutte, l'agrandissement, la civilisation; le dernier reste encore à représenter : la fraternité humaine. » Assurément, à voir dans le récit de nos voyageuses, même les plus légères et les plus dénuées de prétention, le monde tel qu'il est : partout les barrières qui tombent, les peuples qui se mêlent, l'Orient percé à jour, et la préparation étrange de la fusion universelle,

on ne peut prendre ce mot pour une utopie. L'activité extraordinaire de cette race anglo-saxonne, dont les filles hardies vont explorer les plus mystérieux recoins du monde, n'est pas le moindre symptôme de cette fusion. Mais comment et à travers quelles étranges catastrophes s'opèrera-t-elle définitivement? Nul ne le sait.

C'est cette obscurité d'un avenir si imprévu et si mystérieux qui constitue le vif intérêt du temps actuel. L'esprit se tourne avec une inquiétude profonde vers cette création vaste et confusément annoncée. On se détache involontairement des choses d'autrefois, toutes vénérables qu'elles puissent être; malgré la beauté consacrée et la grandeur triste dont le charme se fait sentir aux imaginations rêveuses, on préfère les livres consacrés aux régions neuves et pleines d'avenir. Certaines de nos voyageuses aiment un peu trop le passé, vieillard vénérable, à longue barbe blanche, enfermé dans son tombeau que personne n'ouvrira plus, et plongé dans l'immobile sommeil des siècles; elles approchent de lui avec un timide respect et un tremblement qui n'est pas sans grace, mais qui n'a plus rien de sérieux. Cette vénération pour les murailles vermoulues et les lieux communs sur Miltiade fait qu'on les lit avec moins d'intérêt. Aujourd'hui les regards sont tournés vers l'avenir. S'en tenir au présent et au passé n'est plus possible. Laissons la minute qui fuit en proie aux hommes vulgaires; que les héros dorment; tombent en poussière les pierres d'autrefois! Tous les hommes sérieux n'étudient les temps écoulés et le monde actuel que pour pressentir et préparer les temps nouveaux; ils auront, d'ici à bien long-temps, plus d'enthousiasme pour l'avenir que pour le passé.

PHILARÈTE CHASLES.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1846.

La semaine qui vient de s'écouler a été peu politique. Pendant que le monde religieux se précipitait dans les temples, et que, par un reste d'habitude, le monde élégant allait se montrer à Longchamps, les chambres faisaient relâche comme les théâtres. Un débat d'une haute importance vient de ramener cependant sur les travaux parlementaires l'attention publique, distraite par l'approche du printemps et par l'imminence de la dissolution.

On se rappelle qu'en se séparant l'année dernière, la chambre, après une discussion des plus vives, avait prescrit, par un article supplémentaire à la loi de finance, la publication d'un compte rendu complet des ressources et des besoins de notre établissement maritime, dont les misères venaient d'être révélées à la tribune par les orateurs de l'opposition et par des membres même de la majorité. C'était prendre implicitement l'engagement formel de subvenir par de suffisantes allocations à tous les besoins qui pourraient être constatés. Pour se conformer à ce vœu, revêtu de la sanction législative, M. de Mackau, ministre de la marine, a fait distribuer aux deux chambres, à l'ouverture de la session, un rapport au roi, dans lequel il s'attache à expliquer par l'exagération des armemens les déficits existans sur le matériel naval et les approvisionnemens de nos arsenaux. On ne saurait méconnaître la vérité de cette observation : les circonstances ont contraint la France, depuis dix années, à des armemens excessifs, qui ont eu pour résultat d'absorber les crédits mis à la disposition de la marine, quelque élevés que ces crédits pussent être, et d'amener une usure de nos bâtimens et un épuisement désastreux de notre matériel. On comprend que, lorsque nous avions sur la flotte un personnel qui s'est élevé jusqu'à trente-deux mille marins, il était impossible de maintenir les constructions au niveau de l'effectif réglementaire déterminé par les ordonnances royales, même avec un budget de 105 millions. C'est à ce péril que la chambre a entendu pourvoir, en mettant le matériel à flot et en chantier, par une large allocation extraordinaire, au niveau des besoins qui seraient constatés.

M. l'amiral de Mackau a évalué ces besoins de la manière suivante : acceptant les supputations de la commission spéciale présidée par M. le prince de Joinville,

il a demandé que la flotte à vapeur fût portée à cent bâtimens au lieu de soixante-dix, qu'elle offrait jusqu'à ce jour. C'est un ensemble représentant une force de vingt-huit mille chevaux de vapeur. Les Anglais n'en ont que trente mille dans leur marine royale : il faudrait, il est vrai, ajouter à celle-ci les innombrables ressources que leur offrirait le matériel commercial à vapeur en cas de guerre. Quoi qu'il en soit, on s'est généralement accordé à reconnaître que les supputations arrêtées par la commission spéciale et acceptées par M. de Mackau étaient satisfaisantes. Sur ce point, la commission de la chambre accepte le projet ministériel.

C'est sur le matériel de la flotte à voile et sur le maintien des chiffres consacrés par une longue expérience que deux systèmes se sont produits, et que les propositions du ministre ont subi de notables réductions. Il demandait cent quatre-vingts bâtimens légers, la commission n'en accorde que cent trente-six; il réclamait soixante-six frégates à flot ou en chantier, on lui en accorde cinquante-cinq seulement; enfin il maintenait le nombre de quarante vaisseaux moitié à flot, moitié en chantier au vingt-deux vingt-quatrième d'avancement, et demandait de plus une troisième réserve à un degré de construction moins avancé : la commission n'accorde que trente-six vaisseaux, dont vingt-quatre à flot et douze en chantier. En ajoutant aux constructions qu'elle accepte les dépenses nécessaires pour l'établissement de machines à vapeur à bord de quelques vaisseaux mixtes destinés à la protection de notre littoral, et pour la création de deux batteries flottantes destinées à l'embouchure de nos grands fleuves, la supputation totale des dépenses qu'elle propose d'autoriser monterait à 73 millions. Le projet primitif du ministre, tel qu'il a été soumis d'abord à la chambre, comporte une dépense de 93,100,000 francs. Comme M. de Mackau paraît accepter une partie des réductions réclamées, particulièrement sur les bâtimens légers, la différence entre son projet et celui de la commission porte sur une somme de 7 millions destinés aux vaisseaux de ligne et aux frégates. Le projet ministériel répartissant la dépense totale sur sept exercices à partir de 1845, on voit qu'il s'agit d'une annuité d'un million pendant sept années, et que c'est pour une bien mesquine économie que la commission dont M. le contre-amiral Hernoux est l'organe entend faire descendre notre marine de premier rang au-dessous de l'effectif normal fixé par le baron Portal en 1820, et maintenu depuis 1830 par tous les ministres qui se sont succédé au département de la marine.

Il était impossible qu'une telle réduction ne rencontrât pas de vives résistances dans toutes les parties de la chambre, et que l'on consentît sans débat à diminuer ce qui constitue notre principale force militaire, pour attendre les éventualités de l'avenir et les progrès que la vapeur est appelée à faire faire à la stratégie navale. M. de Carné s'est efforcé de démontrer que la grosse marine à voile est encore la principale force dont puissent disposer des puissances belligérantes, et que jusqu'à présent les bâtimens à vapeur ont servi plutôt comme des remorqueurs précieux que comme de véritables machines de combat. M. Ducos s'est rendu l'habile interprète des sentimens du commerce maritime, justement inquiet et blessé de voir prévaloir des pensées d'économie en présence du plus grand intérêt national, et l'honorable député de la Gironde, si compétent sur ces matières, a rassuré la chambre sur la diminution du personnel maritime, diminution dont la commission se fait un argument en faveur des réductions qu'elle

propose. M. Jules de Lasteyrie, dans un discours plein de faits judicieusement observés, a donné au débat des allures plus vives, en venant porter contre l'administration de la marine des accusations d'imprévoyance auxquelles nous aimerions à pouvoir reconnaître que M. le ministre a complètement répondu. Une critique non moins vive et plus redoutable encore a été présentée par M. Billault. C'est en s'armant des déclarations de M. le prince de Joinville que l'honorable orateur, avec la verve qu'on lui connaît, a attaqué l'ensemble de l'administration maritime. M. Thiers doit aussi prendre la parole dans cette discussion, et M. le ministre des affaires étrangères ne pourra manquer de lui répondre. Du reste, la résolution bien connue de l'opposition ne permet d'entretenir aucun doute sur l'issue de ce débat. La chambre ne voudra pas, en accueillant les propositions de la commission, se donner un démenti à elle-même. Nous devons d'ailleurs ajouter que les dernières explications de M. l'amiral de Mackau ont été reçues avec faveur par l'assemblée.

L'attitude du cabinet à l'ouverture de ce débat semblait étrange et embarrassée. Si M. l'amiral de Mackau est le collègue de M. Guizot, la commission est composée d'amis politiques et personnels de M. le ministre des affaires étrangères. On se rappelait l'expédition de Madagascar, abandonnée par le ministère malgré la vive résistance de l'amiral qui l'avait préparée avec l'entière approbation du conseil. Allait-on voir se reproduire le même exemple de bon accord? La chambre scrutait avec curiosité l'attitude et le langage; mais la résolution à peu près unanime de l'opposition a dispensé le cabinet d'un acte de faiblesse, et garanti à M. de Mackau le concours de tous ses collègues. Nous en félicitons le pays, qui gagnera à cette résolution un accroissement considérable de ses forces navales; nous en félicitons surtout l'opposition, qui ne peut que s'honorer en n'abandonnant pour aucun intérêt transitoire les intérêts permanens de la France.

Après cet important débat, la chambre s'occupera des crédits supplémentaires, et elle rencontrera encore ici le département de la marine. On sait que ce ministère réclame un accroissement notable du cadre d'officiers, accroissement admis en principe par la commission chargée d'examiner les crédits supplémentaires demandés pour l'exercice courant, mais refusé, dit-on, par la commission du budget. La chambre aura donc à se prononcer, sous quelques jours, sur ce conflit, dont l'issue préoccupe vivement le personnel maritime. Elle mettra probablement ensuite à l'ordre du jour les chemins de fer de l'ouest et celui de Mulhouse, puis le projet sur la taxe des lettres, dont le rapport a été déposé hier par M. Vuitry. On croit généralement que les crédits spéciaux de l'Algérie seront discutés au chapitre du budget de la guerre qui se rapporte à notre grand établissement. La discussion, ainsi concentrée sur un seul point, sera plus complète et plus solennelle. On persiste à dire que l'idée principale énoncée dans le rapport de M. Dufaure sera la création d'un nouveau ministère spécial pour les affaires d'Afrique, et que l'honorable membre défendra cette idée avec prédilection.

On compte toujours pouvoir faire les élections le 4 juillet. Les opérations électorales dans la garde nationale de Paris et l'échec très significatif subi par M. Oger sont venus troubler un peu la quiétude dans laquelle on vivait depuis trois mois. On commence à comprendre qu'il y a de l'inconnu dans le résultat

définitif de cette grande épreuve, et que le vote de l'indemnité Pritchard a laissé des traces dangereuses et profondes. On assure, du reste, que la chambre aura sous peu à discuter ce mémoire d'apothicaire, débattu depuis dix-huit mois par les amiraux de France et d'Angleterre. Enfin une éclatante discussion politique doit, dit-on, s'interposer dans le budget de l'intérieur. Ce sera le bouquet de la session et l'ouverture de l'arène électorale.

La situation n'a pas notablement changé en Gallicie. L'Autriche continue de recueillir ce qu'elle a semé. Les paysans auxquels on a fait goûter le sang versent aujourd'hui celui des troupes envoyées pour les ramener à l'obéissance, et, de leur camp retranché de Niepolomice aux bords de la Vistule, ces bandes sauvages font trembler le gouvernement dont elles ont recueilli les encouragemens et les éloges pour leurs premiers exploits. Des colonnes de paysans parcourent la province dans tous les sens, arrêtant les voyageurs et réclamant les passeports. Il paraît certain que les commissaires impériaux Lazanski et Zalewski ont promis solennellement l'abolition des corvées, ce qui serait un changement complet dans le système de la propriété en ce pays; mais les *Jacques* semblent moins empressés de se confier aux promesses du gouvernement qu'ils ne l'ont été de recevoir ses primes pour le meurtre et l'arrestation des propriétaires. Il est impossible encore de prévoir comment finira cette jacquerie, qui menace de s'étendre sur le territoire russe, où elle pourrait avoir des conséquences incalculables. Qu'on juge des gigantesques proportions que prendrait un mouvement de cette nature, si malheureusement il s'étendait dans un pays où la haine des moujicks contre les possesseurs du sol se révèle si souvent sous des formes atroces, et où le massacre récent de la famille Apraxin par ses paysans a montré jusqu'où pouvaient aller la rage et la vengeance! On dit les Russes qui habitent Paris fort préoccupés de ce péril.

L'Autriche se trouve placée en ce moment dans une situation tristement analogue à celle où fut la commune de Paris après les massacres de septembre. Elle n'ose pas blâmer des crimes que tout au moins ses agens ont laissé commettre, elle est même contrainte de descendre jusqu'à en louer les auteurs et à parler de leur dévouement monarchique dans des termes semblables à ceux qu'on employait pour honorer le patriotisme des juges-bourreaux de l'Abbaye. D'un autre côté, un grand danger est sorti pour elle des moyens auxquels son gouvernement a cru pouvoir recourir, et celui-ci éprouve l'impérieux besoin de donner une demi-satisfaction à l'opinion publique de l'Europe. De là un recours à la publicité contraire à toutes lss habitudes de la cour de Vienne; de là les démentis officiels de M. Krieg, président du gouvernement de Lemberg, les vagues explications de l'*Observateur;* de là surtout une lettre étrange écrite par l'un des publicistes les plus connus de la chancellerie aulique, en réponse aux allégations émises à la tribune de la chambre des députés, spécialement par M. de Castellane. Ce factum, généralement attribué à M. Jarke, est une œuvre des plus singulières. Il ne dénie aucun des crimes qui ont ensanglanté la Gallicie, et, passant sous silence tout ce qui fait l'intérêt principal de cette controverse, il évite le double péril de contester des faits incontestables et de paraître blâmer en quelque chose les hommes qui ont servi le *gouvernement paternel* dans une circonstance malheureuse. En revanche, l'écrivain officiel cite le Décalogue et Plutarque comme un avocat du XVe siècle; il fait de l'érudition et même

de l'esprit, presque de l'esprit français, devant le sang qui fume encore, et, après des explications non moins longues qu'embrouillées sur les réformes législatives entreprises par l'Autriche dans l'intérêt des masses, il termine par cette lumineuse conclusion : « qu'en Gallicie ce n'est pas le paysan qui est attaché à la glèbe, que c'est la glèbe qui est attachée au paysan. » Du reste, on ne prend aucun soin, dans cette malhabile apologie, de démontrer à l'Europe, qui en demeure persuadée, que le gouvernement autrichien ne s'est pas opposé aux vœux réitérés de la noblesse en faveur de l'émancipation; on ne nie pas qu'il ait contraint les propriétaires nobles à être les percepteurs impitoyables des impôts prélevés par le fisc, et qu'il ait révoqué la permission accordée aux *non nobles* d'acheter des biens-fonds. On n'entreprend pas de justifier le gouvernement de l'accusation d'avoir systématiquement semé entre les différentes classes d'habitans la haine et la discorde. Pourquoi, au lieu de citer Moïse et les moralistes grecs, l'apologiste n'a-t-il pas démontré, pour infirmer les assertions de la presse française et de tous les journaux libres de l'Allemagne, que les *postulats* de la noblesse gallicienne ayant pour objet l'amélioration du sort des paysans ont été accueillis par l'Autriche, au lieu d'avoir été invariablement repoussés par elle? Pourquoi n'a-t-il pas, en un mot, répondu par des dates, par des faits et par quelques paroles de pitié à des accusations dont le monde est désormais saisi, et qui valent, ce semble, la peine d'être réfutées?

Il est beaucoup plus commode, nous le reconnaissons, de déclamer contre la liberté de la presse, contre la révolution et contre la France. La liberté de la presse a ses inconvéniens sans doute, la révolution de 89 a provoqué de grands crimes, et tout n'est pas parfait en France; mais qui oserait mettre en regard l'état social tel que la révolution française l'a fait avec celui qui se maintient à si grand' peine dans le nord et dans l'est de l'Europe? Qui oserait opposer le régime intérieur de la Russie, de l'Autriche ou même de la Prusse, à celui que nous assure une propriété divisée et accessible à tous, une liberté individuelle religieusement respectée, une liberté de conscience déclarée inviolable par la loi fondamentale? Qui ne convient qu'il fait plus doux vivre au milieu de nos agitations régulières et de nos luttes pacifiques que sur ce sol où la pensée est sans aliment, la vie sans intérêt, et où la vague appréhension de dangers inconnus suffit déjà pour troubler la sécurité du présent? La France, qu'on calomnie d'autant plus qu'on la jalouse davantage, n'aura jamais besoin des services d'un colonel Benedeck, elle n'enfantera pas de Siemasko; son gouvernement ne sera jamais contraint de se défendre par le silence et encore moins par le mensonge, et, le voulût-il, grace à Dieu, nos institutions lui rendraient cela impossible. La France a ses misères intérieures, ses luttes d'ambition, ses jours de faiblesse et d'égoïsme; mais, lorsqu'elle ne s'élève pas jusqu'aux grandes vertus, elle est du moins assurée de ne pas descendre jusqu'aux grands crimes. Il est temps de cesser contre son gouvernement et contre elle cette guerre sourde où se révèle plus de jalousie que de haine, et que certains cabinets ont continuée sans parvenir à y associer leurs peuples. En présence des événemens qui se passent et de ceux qui se préparent, force est de reconnaître que nous seuls avons traversé les grandes épreuves, qu'en face des crises plus ou moins prochaines qui attendent d'autres gouvernemens, il nous est donné de contempler aujourd'hui du rivage les tempêtes qui grossissent à l'horizon. Souhaitons

TIMBRE ROYAL

ardemment que la sagesse des cabinets les conjure; faisons des vœux pour que la tentative d'organisation constitutionnelle à laquelle paraît se préparer le roi de Prusse ait pour effet de calmer les esprits troublés depuis Cologne jusqu'à Memel par tant d'incitations et de problèmes, et, quelles que puissent être les difficultés que rencontrera l'Europe continentale dans sa laborieuse transformation, ne songeons pas à en profiter pour nous-mêmes. Lassons la calomnie par le désintéressement de notre conduite; constatons que la pratique de la liberté nous a guéris de la fièvre de l'ambition, et, si nous sommes jamais appelés à intervenir hors de nos frontières, que ce soit dans la double pensée de faire prévaloir le droit de toutes les nationalités vraiment vivantes, et de provoquer entre les gouvernemens et les peuples une transaction analogue à celle dont nous recueillons nous-mêmes le bénéfice.

L'imbroglio dont Madrid était le théâtre a pris fin plus tôt qne nous n'osions l'espérer : nous nous en félicitons sincèrement par la raison que les plus courtes folies sont les meilleures. Après l'avénement du ministère Narvaez, la dissolution des cortès et la suspension de la liberté de la presse, après les mesures sans exemple qui avaient signalé la dernière quinzaine, il n'y avait, ainsi que nous le faisions remarquer, qu'une solution possible à la crise : il fallait se jeter dans les bras de la contre-révolution, au risque de se voir dévoré par elle. Narvaez, dans la situation qu'il s'était faite, ne pouvait avoir pour collègue que le marquis de Viluma. La nomination du jeune Pezuela, beau-frère du chef du parti absolutiste, celle de M. Egaña, connu par l'ardeur de ses opinions anti-libérales, faisaient de l'entrée de M. Viluma aux affaires et du mariage du comte de Montemolin une sorte de nécessité fatale. Ce n'était qu'en faisant appel au parti carliste qu'il devenait possible de trouver quelque force, et son concours aurait été indispensable dans la lutte si follement entreprise contre la grande opinion libérale, unanime dans toutes ses nuances pour combattre cette insolente témérité. Le ton de tous les journaux étrangers, la réprobation dont la France en particulier a frappé la tentative du duc de Valence, avaient rendu aux modérés et aux progressistes toute l'énergie de leur indignation et toute la conscience de leurs forces. Il fallait donc, ou reculer sur cette pente fatale, ou arborer franchement le drapeau de M. de Viluma, en appelant sans délai auprès d'Isabelle II le fils aîné de don Carlos. Les journaux du prétendant, la *Esperanza*, le *Pensamiento de la nacion*, ouvraient les voies à cette transaction, en déclarant hautement qu'ils ne soutiendraient pas le nouveau ministère sans une garantie précise pour leurs principes. La reine Christine et le général Narvaez lui-même auront reculé sans doute devant une telle extrémité, qu'ils n'avaient probablement prévue ni l'un ni l'autre, quelque inévitable qu'elle pût être; et, lorsque le mariage napolitain aura été agité dans le conseil, celui-ci se sera naturellement divisé en deux partis, l'un représenté par Egaña et Pezuela, dévoués à la candidature de l'infant, l'autre par Burgos, Narvaez, et sa créature Orlando.

C'est ainsi du moins que des personnes ordinairement bien informées expliquent ce qu'il y a d'encore inconnu sur l'origine de la crise ministérielle. La question des marchés à terme n'a pas en effet par elle-même une importance suffisante pour rendre plausibles les scènes violentes qui auraient eu lieu dans le conseil et jusqu'au sein du palais. Qu'on suivît l'avis des ministres qui voulaient interdire immédiatement les négociations de bourse, ou qu'on les auto-

risât jusqu'au 30 avril pour ménager les intérêts engagés de bonne foi, c'était là une très faible difficulté : aussi a-t-il fallu toute la bonne opinion que l'Europe a conçue de la moralité du général Narvaez pour faire attacher tant d'importance au délai réclamé par lui contrairement à l'avis de ses collègues!

Quoi qu'il en soit, et quels qu'aient été les motifs réels de la dissolution du ministère, nous n'en félicitons pas moins l'Espagne d'échapper encore une fois aux empiriques auxquels sa mauvaise fortune l'avait livrée. Le nom de M. Isturitz serait une garantie acceptée par toutes les nuances de l'opinion constitutionnelle, et nous souhaitons sincèrement de trouver dans la nouvelle combinaison ministérielle des noms qui soient en mesure de garantir à la Péninsule le bienfait d'une administration probe et régulière.

En arrivant aux affaires, la position de M. Isturitz est des plus difficiles, car des luttes antérieures l'ont séparé de MM. Mon et Pidal, sans lesquels il est à peu près impossible de constituer en ce moment un cabinet durable au sein du parti modéré; mais combien ces difficultés ne s'aggravent-elles pas, si aux obstacles parlementaires vont se joindre ceux des *prononciamientos!* L'insurrection de la Galice, qui paraît s'étendre à tout le littoral nord du royaume, peut amener les péripéties les plus inattendues. L'Espagne descend à l'état de ses colonies transatlantiques, et, si Dieu ne vient en aide à ce noble pays, il finira par s'abîmer dans l'anarchie. Toutefois la sortie du royaume du général Narvaez est un événement heureux qui rend les complications actuelles moins difficiles à dénouer.

Une nouvelle phase va signaler la carrière de sir Robert Peel; une difficulté nouvelle se présente devant lui, et semble devoir modifier gravement sa position parlementaire. Nous voulons parler du bill de coercition pour l'Irlande, voté par la chambre haute sur la proposition du comte de Saint-Germain, et dont le cabinet vient de réclamer une première lecture aux communes. L'étonnement a été général à Londres, lorsqu'on a vu le premier ministre compliquer volontairement une position déjà difficile d'un embarras qu'il lui était tout au moins facile d'ajourner. C'est avant le vote définitif de son plan financier que sir Robert a jeté cette pomme de discorde au sein du parti déjà si divisé qui ne lui accorde qu'un concours conditionnel. Est-ce un gage donné à la chambre des lords pour la disposer à l'adoption de la loi des céréales? Espère-t-on, en se montrant sévère contre l'Irlande, mieux disposer cette chambre à abandonner le système protecteur, et croit-on, en servant ses haines, adoucir la portée de ses sacrifices, ou bien est-ce un moyen hardi tenté par le premier ministre pour mettre sa majorité à l'épreuve? Est-ce un essai de sa force qui lui est commandé par une situation précaire et compromise? C'est ce qu'il est difficile de décider jusqu'à présent. Quoi qu'il en soit, il est impossible que le bill de coercition ne soulève pas au sein des communes les plus violens orages, et qu'il n'y provoque pas un déplacement notable de suffrages.

Ce bill constitue une législation exceptionnelle dont la seule règle sera le bon plaisir du lord-lieutenant d'Irlande. Une proclamation du vice-roi suffira pour placer tout ou partie de l'île sous un régime de terreur. Devant la seule insertion de la proclamation dans la *Gazette de Dublin,* toutes les garanties du droit commun seront suspendues. Aussitôt la mise en vigueur du nouvel acte dans un comté, les habitans ne pourront plus se montrer hors de leurs demeures entre

l'heure du coucher et celle du lever du soleil. Ils seront passibles de toutes les taxes dont il plaira au lord-lieutenant de les frapper pour faire face aux frais de l'occupation militaire; la force armée, les escouades de police, les inspecteurs de toute sorte, devront, dans les districts soumis à l'état de siége, être entretenus par les habitans, et ceux-ci seront solidairement responsables des dommages-intérêts arbitrés par l'administration pour les crimes et délits commis sur leur territoire. Quiconque aura été arrêté dans une rue ou dans un champ après le coucher du soleil pourra être condamné à quinze ans de déportation; la même peine sera appliquée à celui qui aura conservé dans son domicile une arme à feu sans en avoir fait la déclaration, et tout agent de la force publique sera autorisé à pénétrer dans la maison des citoyens pour faire des perquisitions, et à enfoncer les portes, si l'on refusait de les ouvrir devant lui.

Voilà certainement un projet qui contraste avec le respect proverbial chez nos voisins pour l'inviolabilité de la personne et du domicile. Aussi ne s'agit-il pas de l'appliquer à l'Angleterre, mais à l'Irlande, à cette terre de parias et de proscrits que les violences de la Grande-Bretagne ont placée, depuis plus de deux siècles, dans une position exceptionnelle. Aux causes habituelles qui troublent ce pays, devenu le cauchemar du gouvernement britannique, se joint en ce moment la crise produite par la disette des pommes de terre. D'ici à deux mois, l'Irlande ne vivra plus que des dons du gouvernement et des secours alimentaires qu'on se prépare à lui envoyer de tous côtés. On conçoit tout ce qu'une pareille extrémité ajoutera de périls à ceux qui sont déjà inhérens à l'état social de ce malheureux pays, et il n'y a pas à s'étonner des mesures rigoureuses temporairement réclamées. Cependant on peut croire qu'elles excèdent les justes bornes, et que, dans la pensée de lord Saint-Germain et de tous les tories qui ont applaudi à son œuvre, il s'agit moins encore de contenir l'Irlande que de l'humilier; c'est une sorte de vengeance exercée par l'aristocratie sur un peuple qu'elle hait d'une haine inextinguible; c'est le contre-coup de la loi des céréales subi par l'Irlande affamée.

O'Connell a attaqué le bill avec une énergie trop facile à justifier; tout le parti irlandais fera donc défaut à sir Robert Peel, et ce ministre ne peut plus désormais compter sur lui. Les whigs paraissent décidés à combattre également le bill de coercition, malgré l'appui que lui a donné lord Melbourne à la chambre des lords. Embarrassés par le souvenir du bill de 1833 présenté par lord Grey, et qui ne différait guère de celui qu'a introduit le comte de Saint-Germain, ils s'attacheront à établir que les circonstances ont changé, et que, d'ailleurs, des dispositions aussi rigoureuses, pour être acceptées et comprises, auraient eu besoin d'être précédées de mesures de redressement, que sir Robert Peel a promises sans doute, mais qui ne sont pas encore réalisées. Tel sera le thème de lord John Russell, qui a manifesté l'intention de s'opposer à la seconde lecture. Cette scission entre le chef du parti whig et le chef du cabinet auquel l'appui de ce parti est devenu indispensable pour la mesure principale de son administration, cette scission, inévitable sans doute, est un événement grave, qui donne lieu à mille conjectures. On ne manque pas d'y rattacher le voyage de lord Palmerston à Paris. Le futur collègue de lord John Russell serait venu en France pour s'y faire amnistier, et se rendre possible dans une nouvelle administration. L'attitude du noble lord parmi nous est de nature à confirmer plutôt qu'à

détruire les bruits qui ne circulent pas moins dans le *West-End* que dans le faubourg Saint-Honoré. Il est évident que l'ancien secrétaire d'état des affaires étrangères veut faire oublier 1840. Le noble lord a eu l'honneur de dîner chez le roi.

Pendant que le cabinet britannique voit s'accumuler les difficultés au sein du parlement, la fortune de l'Angleterre la porte à Lahore, et complète d'une manière inespérée l'œuvre entreprise il y a un siècle par le génie de lord Clive. Une courte campagne a conduit l'armée anglaise aux portes de la cité sainte, et la victoire d'Alliwal livre à l'Angleterre l'antique royaume de Porus, et ces provinces magnifiques qui s'étendent de l'Indus au Sutledge, du rivage de la mer au pied de l'Himalaya. Cette riche contrée va s'ajouter comme un annexe obscur aux empires engloutis de Tippo-Saïb et de Timour. C'est la conquête la plus considérable accomplie par les armes britanniques depuis la chute de l'empire de Mysore; c'est le complément de l'œuvre gigantesque à laquelle une série de grands hommes ont attaché leur nom. L'Angleterre n'a rien à faire au-delà de la chaîne de l'Himalaya, car dès aujourd'hui la possession du Pundjaub la rend maîtresse de toute la production industrielle de ces riches vallées qui alimentaient le trésor de Runjet-Sing. Les Sickhs ont clos par une dernière et glorieuse page l'histoire de ces peuples indigènes dont on conservera à peine le nom. Étrangers, par leurs croyances religieuses, au funeste régime des castes, qui semble avoir pétri ces millions d'hommes pour un esclavage éternel, les anciens sujets de Runjet avaient profité, au-delà de toutes les espérances, des exemples et des leçons que leur avait apportés le génie européen. Ils se sont montrés dignes d'avoir été formés par des Français, et de voir nos couleurs flotter en tête de leurs phalanges. Rien n'est plus saisissant que l'héroïsme inutile, rien n'est plus triste qu'une grande tentative impossible. L'Europe avait prononcé sur le sort de Lahore avant de connaître les nouvelles apportées par le dernier paquebot, nouvelles qui ont fait éclater à Londres un si vif enthousiasme. L'Asie est fatalement condamnée à reculer devant l'Angleterre, comme l'Afrique à céder devant la France.

Des complications nouvelles paraissent sur le point de se produire entre l'Angleterre et le gouvernement du céleste empire à l'occasion du traité conclu par sir Henri Pottinger. Canton est resté fermé aux étrangers, quoique compris au nombre des cinq ports déclarés accessibles au commerce européen. Cette clôture paraît beaucoup moins déterminée par le mauvais vouloir du gouverneur que par la crainte des violences populaires auxquelles donnerait lieu la présence des Européens dans cette grande cité; mais sir John Davis n'admet aucune excuse et encore moins aucun retard, et les derniers arrivages nous ont apporté la sommation péremptoire adressée par lui au commissaire Ki-Yng. Si les Anglais ne sont pas admis dans Canton, le traité de Nankin sera considéré comme non avenu, et l'île de Chusan restera aux mains de sa majesté britannique. On comprend tout ce qu'une telle menace peut entraîner de conséquences.

L'irritation s'accroît de jour en jour contre les étrangers. Des troubles ont eu lieu à Canton; le peuple a incendié plusieurs maisons et menacé les factoreries des Européens, qui ont dû réclamer le secours des commandans anglais et américains. On peut, à bon droit, s'étonner qu'en de telles occurrences nos forces navales soient en partie rappelées, et que notre légation, après avoir passé en

Chine deux années, s'éloigne précisément à la veille d'une crise que chacun prévoit, et sur laquelle le cabinet doit être suffisamment renseigné par ses agens. Une lettre que nous recevons de Chine nous transmet à cet égard des indications qui seraient peu rassurantes.

« La mission française va quitter la Chine. On assure qu'après le départ de notre ministre, c'est l'interprète de l'ambassade, M. Callery, qui continuera de correspondre avec les autorités chinoises et enverra directement ses rapports en Europe. M. Callery, Piémontais de naissance, a déserté la congrégation des missions étrangères, où l'avait conduit une vocation mal éprouvée. Cette défection n'est pas un antécédent favorable dans un pays où les intérêts religieux sont essentiellement liés aux intérêts politiques. La situation faite à M. Callery nous paraît donc une faute. En Chine plus que partout ailleurs, il importe de bien choisir ses agens, et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur nos relations antérieures avec le céleste empire.

« Dès que le succès des armes anglaises eut fait tomber la barrière qui séparait la Chine du reste des nations, le gouvernement français s'occupa des rapports à nouer avec cette puissance. Une station navale fut chargée d'observer les progrès de la Grande-Bretagne, un agent politique prépara les relations diplomatiques, un consul fut accrédité auprès du gouvernement chinois.

« Il n'est point de mon sujet de retracer les luttes qui eurent lieu entre ces différens agens, le scandale de ces discussions n'a que trop retenti dans les journaux de Macao. On espérait que l'arrivée d'un ministre plénipotentiaire terminerait tous ces différends, et cependant, par des causes qu'il ne m'appartient point d'apprécier, le départ de ce haut fonctionnaire semble devoir laisser les choses dans un état encore plus déplorable.

« Depuis trois siècles, les missionnaires seuls, mus par le dévouement religieux, avaient pu, malgré des obstacles et des périls de toute sorte, pénétrer dans l'intérieur de la Chine, y former des relations et en étudier la langue. Leur influence a été assez grande au moment de la guerre, lorsque les Chinois étaient remplis de terreur, pour amener des conférences entre l'amiral Cécille, alors capitaine de vaisseau, et des mandarins du plus haut rang. Chose inouie, des dignitaires du céleste empire se sont abaissés à demander des conseils à un simple capitaine de vaisseau de la marine française, et à entendre des vérités qui détruisaient leurs préjugés les plus vaniteux. Ces conférences ont commencé à faire connaître au gouvernement chinois la force et l'organisation des nations européennes, dont les succès de l'Angleterre lui donnèrent bientôt une preuve sans réplique. Il a compris l'impérieuse nécessité de traiter avec cette dernière puissance, de céder devant elle, et, en entrant dans le droit public européen, de participer aux garanties d'un ordre de choses si nouveau pour lui. Le désir et la demande d'entretenir avec nous des relations diplomatiques étaient une conséquence de cette position; ses offres ont été tellement pressantes, qu'on nous a proposé de nous céder un port dans la rivière de Canton et la propriété de l'île de *Shon-py*, qui forme ce port. Les Américains, désireux de trouver un mouillage où leur commerce pût établir ses entrepôts, sans craindre la rivalité de l'Angleterre, nous pressaient d'accepter cette proposition. Le mouvement commercial, résultat nécessaire de l'arrivée des négocians de ce pays, aurait couvert et au-delà les frais d'entretien d'un port dont les avantages étaient immenses en

temps de guerre. Le refus de cette offre, dans un moment où la France cherche avec tant de soin les moyens de former un établissement dans ces mers, est réellement inconcevable.

« Il ne pouvait point se présenter de circonstances plus favorables à la conclusion d'un traité avec la Chine. Une seule chose embarrassait le plénipotentiaire. La langue chinoise est encore fort peu connue, et il est très difficile de se procurer un interprète. Les missionnaires, peu au courant des affaires politiques et commerciales, n'avaient point pour cet objet des notions suffisantes; on répugnait à employer des étrangers; M. de Lagrenée fut alors presque obligé d'employer M. Callery. L'influence de cet agent a été fâcheuse sous bien des rapports; peu estimé du consul et de l'amiral, il a éloigné notre ministre de ces fonctionnaires, a fait négliger les conseils et les demandes des missionnaires, et, avant le départ de l'ambassade, il a déjà laissé échapper des indiscrétions qui ne peuvent manquer de produire un mauvais effet. Ainsi, le public a su que tandis que l'amiral, par un dévouement dont on ne saurait trop lui tenir compte, après avoir joué le premier rôle, se résignait à s'effacer complètement devant le plénipotentiaire, ce ministre avait décliné, par des raisons difficiles à comprendre, l'emploi d'une influence si précieuse. Aussi éprouvait-il la plus grande peine à nouer des relations avec les autorités chinoises, quand une lettre de l'amiral annonçant son arrivée aurait tout aplani. Il semble que dans ces pays nouveaux l'autorité militaire, portant avec elle la preuve ostensible de sa mission, doit être l'introductrice nécessaire des envoyés diplomatiques. Il a fallu toute la bonne volonté des Chinois pour que l'ambassade parvînt à se faire accueillir.

« Entrant dans le fond de la question, il convient de remarquer que nos intérêts commerciaux sont fort peu considérables en Chine, et que, malgré les efforts louables tentés pour les étendre, ils ne paraissent pas devoir de longtemps prendre de grands accroissemens. Rien, dans ce pays, n'est d'une consommation assez générale pour racheter la difficulté des retours; ceux-ci consistent en une quantité de thé et de canelle suffisante pour notre consommation, et chargent à peine trois ou quatre navires par an. Il nous importe cependant de ne pas rester étrangers à ce pays, sur lequel les Anglais ont des vues assez étendues, et d'empêcher les nations européennes d'obtenir une influence exclusive, nuisible à nos intérêts. A cet effet, les missions catholiques réclament toute la sollicitude de notre gouvernement; en prêchant la religion, elles font connaître l'Europe et la France en particulier; elles répandent les notions d'un droit public où des concessions réciproques amènent des garanties mutuelles pour la conservation des états. On doit applaudir aux articles du traité qui stipulent le libre exercice du culte catholique dans les ports ouverts au commerce, et aux efforts tentés pour obtenir un résultat bien plus important. Déjà un édit qui a besoin d'être confirmé a étendu, autorisé la liberté de religion dans tout l'empire; cet édit, obtenu par notre influence, accordé comme témoignage de bienveillance, doit être appuyé par des sollicitations incessantes. Il ne s'agit point ici d'un intérêt exclusivement religieux : les lumières de la foi n'ont encore pénétré que dans les classes inférieures; cet édit doit faire participer les mandarins de tout rang à une instruction dont ils commencent à comprendre la nécessité. Il peut seul nous conquérir une influence à laquelle l'avenir doit nous faire attacher le plus grand prix.

« Un pareil résultat ne peut être obtenu que par une direction ferme, éclairée et persévérante. En premier lieu, il faut avoir constamment en Chine un représentant officiel et avoué, et qui ne soit point dans une position à ne pouvoir conserver aucun rapport bienveillant avec les missionnaires. En second lieu, il convient de former le plus tôt possible une école où de jeunes Français étudient la langue chinoise, ainsi que cela a lieu pour les langues du Levant. Il convient d'être prêt pour l'époque où des événemens politiques qu'il importe de prévoir rendraient la Chine, comme l'Inde, victime de la première nation entreprenante qui se présenterait. La Chine, nous voyant désintéressés dans le mouvement commercial de ces parages, nous demandera des hommes capables d'organiser ses moyens de défense, de la faire profiter pour sa sûreté des ressources que lui offre sa nombreuse population. A l'extrémité de l'Orient, notre action doit se trouver la même que sur les bords de la Méditerranée, en Égypte, en Turquie. Ce moyen est probablement le meilleur pour animer des relations commerciales encore fort minimes. Enfin, au milieu des complications nouvelles, il importe plus que jamais de pouvoir laisser les missionnaires, dont le concours sera toujours fort utile, s'occuper exclusivement des soins religieux, et de ne pas les forcer, souvent malgré eux, à entrer dans des affaires auxquelles ils doivent rester étrangers. »

REVUE SCIENTIFIQUE.

Le désir de rattacher au mouvement scientifique qui s'opère chez nous les travaux des divers savans répandus dans toute l'Europe a dû nécessairement retarder l'exécution du projet que nous avions annoncé l'année dernière aux lecteurs de la *Revue*, et que nous considérons comme un des développemens les plus essentiels que soit destiné à prendre ce recueil. Rien ne nous aurait été plus facile, à la vérité, que de donner périodiquement, comme le font la plupart des journaux quotidiens, une analyse détaillée des travaux de l'Académie des Sciences; mais une telle analyse, qui, dans ces journaux, n'est parfois qu'un simple abrégé des *Comptes-Rendus* publiés chaque semaine par cette académie, nous a semblé peu digne de nos lecteurs. Avant donc d'entreprendre cette revue scientifique, nous avons dû attendre d'avoir tout préparé, en France et à l'étranger, pour pouvoir, à des intervalles assez rapprochés entre eux, offrir à des lecteurs instruits, mais auxquels nous ne supposerons pas des connaissances spéciales, le tableau des progrès les plus remarquables des sciences pures et appliquées. Dans ce tableau, que nous essaierons d'animer, quand il y aura lieu, par des biographies et par des anecdotes scientifiques, viendront naturellement prendre place les grandes questions industrielles, ainsi que les faits et les discussions d'un autre ordre, qui pourraient intéresser directement l'enseignement des sciences et le progrès des études. Complétant, comme c'est notre intention, une telle revue générale par des articles spéciaux, chaque fois que l'importance des matières l'exigera, nous aurons l'assurance de tenir nos lecteurs au courant du véritable mouvement des sciences, beaucoup mieux que si, au lieu de rédiger une analyse critique et originale des travaux les plus considérables, nous nous bornions au travail banal et facile d'enregistrer, d'après les *Comptes-Rendus* de

l'Académie des Sciences, qui sont entre les mains de chacun, le titre de tous les mémoires, importans ou non, présentés à cet illustre corps.

Le monde savant s'est ému récemment à l'annonce des expériences de M. Faraday, relatives à l'influence que certains corps aimantés exercent sur quelques phénomènes lumineux. C'est là évidemment le fait scientifique le plus considérable qui ait été annoncé dans ces derniers temps. Le nom de l'inventeur, les idées tout-à-fait particulières qu'il s'est formées sur la théorie et l'explication de ces phénomènes, et jusqu'à la difficulté que nos plus habiles physiciens ont éprouvée d'abord pour reproduire les observations de l'illustre chimiste anglais, tout a semblé concourir à la fois pour appeler vivement l'attention du public sur une découverte aussi curieuse qu'inattendue.

Ce n'est pas, du reste, la première fois que M. Faraday sait frapper ainsi l'imagination des savans de l'Europe. Attaché dans sa jeunesse à cet Humphry Davy dont les découvertes chimiques remplissaient le monde entier, il dut apprendre, à une si excellente école, l'art difficile de sonder les secrets de la nature et d'en obtenir des réponses catégoriques, à l'aide de ces *experimenta crucis* dont Bacon, depuis deux siècles, avait proclamé la nécessité, mais qu'il est beaucoup plus facile de conseiller que de mettre à exécution. On a prétendu que le nouveau baronnet Davy rendait parfois à son humble préparateur le dédain dont lui-même, lorsqu'il n'était qu'un petit pharmacien, avait eu à souffrir de la part de cette aristocratie anglaise à laquelle son admirable talent parvint plus tard à le rattacher. Pour l'honneur des sciences, nous espérons que ces bruits n'ont aucun fondement, et que le jeune Faraday ne reçut de son maître que des exemples dignes du génie de tous les deux.

Il ne serait pas possible de donner ici une analyse détaillée des travaux qui ont valu à M. Faraday une si juste célébrité. Chimiste et physicien à la fois, M. Faraday a enrichi la science de plusieurs découvertes capitales, parmi lesquelles on doit compter en première ligne la liquéfaction d'un grand nombre de gaz qu'on ne croyait, avant lui, pouvoir obtenir qu'à l'état aériforme. Tout le monde a dû remarquer que la vapeur d'eau répandue dans une masse d'air se réduit à l'état liquide, ordinairement sous la forme de petites gouttes, lorsque cet air se trouve suffisamment refroidi. Pareille chose arriverait, si, même sans perte de chaleur, le même air éprouvait une compression considérable. C'est en combinant ingénieusement ces deux genres d'action, une très grande pression avec un froid artificiel dont l'intensité dépasse de beaucoup tout ce que l'homme a jamais supporté dans les climats les plus rigoureux, que M. Faraday est parvenu à rendre liquides des corps qu'on n'avait jamais pu se procurer qu'à l'état aériforme, ou, comme disent les chimistes, à l'état gazeux. Cette découverte, fort importante sous le rapport théorique, peut devenir la source d'applications très utiles. En effet, en réduisant ces gaz à l'état liquide, on a créé des moteurs d'une puissance extrême, et dont l'énergie est si grande, que c'est dans cette énergie même que réside la difficulté de les employer et de les diriger.

Introduire ainsi, sur une grande échelle, l'action mécanique dans la chimie, c'était déjà une heureuse innovation; mais produire à distance et par le mouvement seul une classe entière de phénomènes qu'on croyait jusqu'alors ne pouvoir être causés que par des actions moléculaires, c'était quelque chose de plus nouveau encore et de plus inattendu, et c'est là ce que fit M. Faraday, lorsqu'en

imprimant certains mouvemens à des aimans placés dans des conditions particulières, il put produire des courans électriques et dégager des quantités considérables d'électricité. Cette découverte, plus importante encore peut-être par l'originalité des moyens employés que par les résultats obtenus, excita dès le principe l'attention de tous les savans, qui se hâtèrent de répéter et de varier les expériences du célèbre chimiste anglais. Parmi ceux qui ont suivi avec le plus de succès une telle voie, il faut nommer principalement MM. Nobili et Antinori en Italie, M. de Larive à Genève, et en France M. Peltier, esprit inventif et ingénieux, qui s'était formé tout seul, et qui a été enlevé dans la force de l'âge, avant d'avoir vu s'ouvrir pour lui les portes de cet Institut, objet de l'ambition de tous nos esprits distingués, et au sein duquel ses remarquables travaux le rendaient si digne d'être admis.

Nous aurons peut-être une autre fois l'occasion de revenir sur ce sujet, et de montrer combien il importerait d'étendre ces recherches et d'étudier généralement l'influence que le mouvement exerce, ainsi que le temps, sur la production de certains phénomènes physiques. La découverte de M. Faraday, dont nous venons de parler, et qui a donné naissance à ce chapitre de la physique dans lequel on traite du développement de l'électricité par *induction*, n'est certainement pas isolée; elle doit se rattacher à un ordre de faits qu'il faudrait étudier dans leur ensemble, pour connaître en général les circonstances dans lesquelles un corps en mouvement produit, à distance, sur un autre corps, des actions qui n'auraient pas lieu, si les deux corps restaient en repos. Quant aux actions lentes, qui ne se manifestent qu'au bout d'un temps très long, et dont la nature nous offre de si nombreux exemples, elles ne sauraient être constatées que par une observation attentive et persévérante. Un ouvrage dans lequel un savant italien, le comte Paoli, a réuni un très grand nombre de faits curieux *sur le mouvement intérieur des corps solides*, pourrait servir de guide aux physiciens qui voudraient se vouer à ce genre de recherches. Si le progrès des lumières a permis à tout homme instruit d'avoir des notions suffisantes sur la constitution de ces grands corps qui composent notre système planétaire, les gens du monde sont bien loin de s'être formé quelque idée de la constitution intime des petits corps que nous avons sans cesse sous les yeux. Rien, probablement, ne les étonnerait plus que d'entendre dire que ces corps, qui nous paraissent si inertes, que les murs de nos maisons, que les meubles dont nous nous servons, ne sont nullement en repos, et que les particules extrêmement tenues dont ces murs ou ces meubles se composent sont continuellement en oscillation, et forment une infinité de petits systèmes planétaires composés d'innombrables astres imperceptibles. Toujours en mouvement, sans que l'harmonie de l'équilibre moléculaire soit troublée, ces points matériels parcourent des routes aussi parfaitement réglées que les orbites de la terre et de la lune, mais dont la petitesse défie tous les microscopes. C'est sur ces systèmes moléculaires, qu'il nous importerait tant de connaître et qu'il est si difficile d'étudier directement, que les influences lentes paraissent agir avec le plus d'efficacité.

Si nous nous bornions à dire, comme on l'a déjà fait, que par sa dernière découverte M. Faraday a montré qu'à l'aide d'un électro-aimant, le plan de polarisation d'un rayon de lumière peut être changé, nous aurions annoncé une chose qui n'apprendrait rien aux physiciens de profession, et qui resterait com-

plètement inintelligible pour la masse des lecteurs. Bien qu'il soit généralement difficile d'initier le public à ces sortes de conceptions, nous ne renonçons pas cependant tout-à-fait à l'espoir de faire comprendre, du moins par analogie, en quoi consiste le fait découvert par M. Faraday. Quelques mots d'explication préliminaire sont ici indispensables.

Chacun sait que la lumière se réfléchit plus ou moins à la surface de tous les corps, et qu'en traversant les corps transparens un rayon de lumière se brise, se *réfracte,* comme disent les physiciens, et produit ces couleurs brillantes et variées qui ressemblent aux couleurs de l'arc-en-ciel. A défaut d'autres instrumens de physique, un petit miroir à barbe placé devant nos yeux et une carafe d'eau exposée au soleil suffiraient pour établir ces deux grandes propriétés de la lumière qu'on appelle la réflexion et la réfraction. Quiconque a eu l'occasion, dans sa vie, de se trouver dans une chambre ornée de deux glaces placées vis-à-vis l'une de l'autre a pu remarquer facilement les images nombreuses que ces deux glaces se renvoient mutuellement par une suite de réflexions répétées. Les glaces dont on se sert dans les appartemens sont étamées; mais on sait que cette préparation n'est pas nécessaire pour produire la réflexion, et l'on n'a qu'à jeter les yeux sur le premier bassin, sur la première pièce d'eau qu'on rencontrera, pour se convaincre que des corps transparens peuvent, sans étamage, réfléchir abondamment la lumière et renvoyer à l'œil l'image des objets qui les environnent. Ces choses une fois admises, supposons, pour fixer les idées, que sur la surface d'une lame de verre bien polie, mais sans tain, on fasse arriver un rayon de lumière, de façon que ce rayon faisant, avec la surface de cette lame, un certain angle (cet angle que les physiciens ont déterminé est de 35 degrés 25 minutes), il doive être réfléchi verticalement de haut en bas. Si maintenant, au-dessous de cette lame de verre, on en place une autre égale et parallèle à la première, le rayon réfléchi verticalement par celle-ci rencontrera cette seconde surface qui le réfléchira de nouveau, de manière qu'après ces deux réflexions l'image de l'objet d'où le rayon lumineux émanait sera portée à l'œil d'un observateur placé convenablement. Mais si cette seconde lame de verre, conservant toujours la même inclinaison par rapport au rayon vertical, commence à tourner autour de ce rayon comme elle pourrait le faire autour d'un axe ou d'un pivot, il arrivera que l'image de l'objet doublement réfléchi, qu'on voyait assez bien d'abord, commencera par s'affaiblir, et finira par disparaître complètement : elle reparaîtra ensuite peu à peu, pour disparaître encore à mesure que le mouvement de rotation s'accomplit, de façon que, lorsque le second miroir aura fait une révolution complète, l'image aura disparu deux fois et reparu également deux fois. Pour nous représenter plus facilement la chose, imaginons qu'une glace plane sans tain soit placée dans une chambre à peu près comme le sont quelquefois dans les galeries certains tableaux qu'on incline en baissant un peu la partie supérieure, afin qu'ils soient mieux vus, et supposons en même temps qu'une autre glace, exactement pareille à la première, soit placée parallèlement au-dessous de celle-ci. Supposons en outre que cette seconde glace soit implantée obliquement sur un support droit placé au centre d'une de ces petites tables rondes, si communes dans les appartemens, et qui, sans changer de place, peuvent tourner horizontalement sur elles-mêmes, autour de la tige ou du pied qui les soutient. Si un rayon lumineux, après avoir

rencontré obliquement, comme nous l'avons dit tout à l'heure, la première glace, est reflété de haut en bas dans la direction de la verticale, il sera réfléchi de nouveau par le second miroir, et portera à l'œil d'un observateur placé comme il faut l'image de l'objet d'où émane le rayon lumineux. Imprimons actuellement un mouvement horizontal de rotation assez lent à la table, et par conséquent à la glace placée sur cette table. Il semblerait que, si l'observateur suit exactement le mouvement de la table en tournant avec elle, l'image qu'il avait vue d'abord ne le quittera plus, et pourtant il n'en est rien. Cette image paraîtra et disparaîtra à chaque quart de révolution. Le phénomène devient plus net si, au lieu d'employer des glaces non étamées, on se sert de lames de verre noir. Un tel phénomène constitue ce qu'on appelle la *polarisation de la lumière*. Cette belle découverte de Malus a donné naissance, dans ces derniers temps, à une des branches les plus attrayantes et les plus difficiles de la physique.

Nous ne pousserons pas cette exposition plus loin. Il suffira de dire qu'une telle propriété de la lumière, que cette polarisation se produit dans une foule de circonstances diverses, et que les rayons lumineux se polarisent non-seulement à la surface des corps par réflexion, mais aussi en traversant certains corps diaphanes par réfraction. Tantôt cette polarisation se manifeste par des modifications dans l'intensité de la lumière, tantôt elle se rend sensible par des changemens de couleur. Dans les expériences de M. Faraday, il arrive que des rayons polarisés, traversant des corps diaphanes qui ordinairement ne leur font éprouver aucune modification, sont sensiblement modifiés lorsque, dans le voisinage de ces corps, on place des aimans très puissans. Les aimans qu'il faut employer dans ces recherches ne sont pas de ces aimans naturels que tout le monde connaît; ce sont des corps qui ne deviennent magnétiques que sous l'influence de certains courans électriques découverts en Danemarck par M. Oersted, et dont M. Ampère a donné chez nous une savante théorie. Pour faire mieux comprendre, par un exemple, en quoi consiste l'observation fondamentale de M. Faraday, il suffira de dire qu'on en prendrait une idée assez plausible si l'on imaginait qu'en plaçant un aimant dans le voisinage d'une carafe qui, exposée aux rayons du soleil, produit cette espèce de petit arc-en-ciel si cher aux enfans, on pourrait modifier les couleurs ou la position de cet iris. Transportez aux rayons polarisés ce qui arriverait ici pour les rayons réfractés, changez les aimans ordinaires en électro-aimans, et vous aurez l'expérience de M. Faraday que nous avons essayé de faire comprendre à nos lecteurs, et que M. Pouillet a eu le mérite de répéter le premier et de modifier ingénieusement, d'après des indications fort obscures qui étaient arrivées sur le continent. Si ces indications n'ont pas été plus complètes, c'est que M. Faraday avait cru d'abord que l'influence des aimans s'exerçait directement sur les rayons lumineux, ce qui renverserait toutes les idées reçues dans la science, et que trouvant, chez la plupart des physiciens, de l'opposition à ses idées théoriques, il a probablement voulu répéter ses expériences avant de les livrer au public. Les nouvelles recherches ne paraissent avoir nullement modifié sa manière de voir. C'est du moins ce qui résulte de son mémoire imprimé, dont quelques exemplaires viennent d'arriver à Paris.

Au reste, une telle question ne tardera pas à être discutée à fond par des physiciens qui possèdent la confiance de toute l'Europe. M. Biot a commencé à la

traiter dans le *Journal des Savans* avec toute l'autorité qui s'attache à son nom, célèbre à plus d'un titre, et M. Despretz a annoncé qu'il allait entreprendre des expériences pour reconnaître si les mêmes effets se produisent lorsqu'on cherche à agir sans intermédiare sur les rayons lumineux. D'autres travaux se préparent sur le même sujet. Sans prétendre nullement nous ériger en juge, nous avouerons qu'il nous serait difficile de nous persuader que, dans l'expérience de M. Faraday, l'action des aimans pût s'exercer directement sur les rayons lumineux. Nous aimerions mieux considérer les phénomènes observés comme l'effet d'une espèce d'aimantation particulière produite par les courans électriques sur les corps que M. Faraday fait traverser au rayon polarisé. M. Becquerel, à qui l'on doit tant d'ingénieuses découvertes sur l'électricité et sur le magnétisme, a depuis long-temps reconnu que tous les corps peuvent donner lieu à certains phénomènes magnétiques; il n'y aurait donc rien d'extraordinaire à concevoir dans l'expérience de M. Faraday que les molécules des corps sur lesquels on a opéré pussent ressentir une action analogue à celle qu'éprouvent certains corps répandus dans un liquide après qu'on les a réduits en parcelles très minces. On sait que, par l'action des courans électriques, il est possible de produire une espèce de frémissement dans certaines barres métalliques, et l'on n'ignore pas non plus que, d'après une curieuse observation de M. Biot, le seul frémissement qu'éprouvent les lames de verre, lorsqu'on y exécute des vibrations longitudinales, suffit pour faire naître, entre les particules de ces lames, des relations de position et de mouvement qui leur donnent la faculté, tant qu'elles demeurent dans cet état, de modifier la polarisation des rayons lumineux. Pourquoi les courans électriques qui excitent ce frémissement dans des barres métalliques ne produiraient-ils pas un effet analogue dans les corps diaphanes que M. Faraday a soumis à l'observation? Peut-être pourrait-on éclairer cette question en soumettant à l'action d'aimans très énergiques les plaques de verre avec lesquelles on répète habituellement les expériences acoustiques de Chladni, et en examinant si les figures observées par cet habile physicien, dans la poussière répandue sur ces lames, ne changeraient pas de forme lorsqu'on ferait vibrer les plaques sous l'influence de ces aimans.

Pendant qu'en Angleterre M. Faraday ouvrait aux expérimentateurs un nouveau champ de recherches, un autre savant, M. Melloni, bien connu des physiciens pour ses belles et originales observations sur la chaleur rayonnante, s'appliquait, avec une grande sagacité, à faire réussir à Naples une expérience qui avait été mille fois tentée ailleurs sans succès. Il s'agit de la chaleur lunaire, que théoriquement on savait devoir exister, mais que personne jusqu'à présent n'était parvenu à rendre sensible à nos thermomètres. Enfin M. Melloni, qui possède des instrumens très délicats, a pu constater que non-seulement la lune nous envoie de la chaleur, mais que, de plus, cette chaleur, comme on pouvait le prévoir, varie avec les phases de notre satellite, c'est-à-dire qu'elle augmente ou diminue suivant que la face de la lune que nous voyons est plus ou moins éclairée par le soleil. Cette chaleur varie en outre avec la distance à laquelle est placé cet astre et avec sa hauteur sur l'horizon. Après avoir ainsi prouvé l'existence de la chaleur lumineuse de la lune, c'est-à-dire de la portion de la chaleur solaire réfléchie par cet astre, il serait intéressant de reconnaître la chaleur obscure, c'est-à-dire la chaleur que la lune nous envoie lorsque la face qui est tournée

vers nous n'est pas éclairée par le soleil. Ces observations nous semblent dignes d'exercer l'habileté des physiciens : en les généralisant et en les étendant aux différentes planètes, aux étoiles, et surtout aux comètes périodiques dans leurs retours successifs, on pourrait probablement acquérir quelques données sur la constitution calorifique de l'univers, et sur l'état thermométrique des diverses régions de l'espace que notre système planétaire paraît destiné à visiter, si, comme tout semble l'annoncer, le soleil se meut, nous entraînant à sa suite. Une idée théorique de M. Poisson, qui attribuait une grande influence sur l'état calorifique de notre globe à ces alternatives séculaires de chaud et de froid par lesquelles, à son avis, nous devions passer en traversant des régions de l'espace diversement échauffées, nous fait attacher un grand prix à ces sortes d'observation. Toutes les conceptions d'un esprit aussi éminent méritent une attention particulière, et nous espérons que M. Melloni, qui, sous un ciel favorable, possède des moyens si délicats de recherche, voudra ne pas négliger un sujet qui lui a déjà fourni d'intéressans résultats. Peut-être, pour reconnaître des différences si minimes de température, le célèbre physicien italien sera-t-il forcé de modifier ses appareils, et d'employer plutôt des miroirs réfléchissans que des verres, qui, on le sait, interceptent toujours une portion notable des rayons calorifiques. Quoi qu'il en soit, ces observations délicates et difficiles ne peuvent qu'accroître la réputation du savant auquel le roi de Naples a confié la direction de l'observatoire météorologique, qu'avec une libéralité de vues très louable ce prince fait construire sur le Vésuve.

Les expériences que M. Faraday et M. Melloni entreprenaient presque au même moment sur des sujets si différens leur étaient suggérées à tous les deux par des idées théoriques sur l'identité des divers agens, la lumière, la chaleur, le magnétisme, l'électricité, dont les physiciens s'occupent de préférence. Tout en faisant des réserves formelles au sujet de ces idées systématiques sur la nature d'agens que nous connaissons si peu, nous ne pouvons qu'applaudir aux tentatives que l'on fait pour étudier les analogies qui existent entre les différentes forces qu'emploie la nature. C'est là de la bonne et utile induction; seulement on doit savoir se tenir en garde contre cet esprit de généralisation qui entraîne parfois les intelligences les plus robustes, et à propos duquel Galilée, ce grand physicien qui a découvert tant de faits importans sans jamais s'aventurer dans le pays des hypothèses, inséra dans le *Saggiatore* un charmant apologue que tous les observateurs devraient apprendre par cœur.

S'il est nécessaire de résister à l'esprit de système, à plus forte raison faut-il s'imposer une grande réserve dans l'examen des faits merveilleux que la crédulité est toujours disposée à admettre, lors même qu'ils ne tombent pas dans le domaine de l'industrie. Aussi c'est avec un sentiment de pénible surprise que l'on a vu un savant astronome proposer sérieusement à l'Institut de s'occuper d'une prétendue fille électrique qui, on l'a reconnu, *mais un peu tard*, était plus digne de figurer sur les tréteaux que de se montrer devant cette docte assemblée. Nous sommes de l'avis de M. Magendie, qui déclarait que l'Académie ne doit pas s'occuper de pareilles niaiseries! Quoique sévère, cet avertissement ne manquait pas d'opportunité, et désormais l'Académie des Sciences en fera probablement son profit pour résister à ce désir excessif de popularité et de bruit qui rend parfois certains savans si peu difficiles dans le choix des moyens. Du reste,

les tours annoncés ces jours derniers par Angélique Cottin n'ont pas même le mérite de l'originalité. Dans un petit livre fort amusant, publié en 1797 à Paris, sous ce titre : *Les Fredaines du Diable*, on lit l'histoire d'un marchand luthier, de la rue Croix-des-Petits-Champs, dont les harpes et les violons dansèrent à qui mieux mieux, pendant trois semaines, devant une multitude ébahie. Alors cependant l'Académie n'intervint pas; on ne fit pas d'expériences, et deux mots d'un commissaire de police suffirent pour faire cesser immédiatement cette momerie.

Les graves accidens arrivés récemment sur certains chemins de fer ont ému à l'Académie des sciences les personnes les plus compétentes en cette matière. Sur la proposition de M. Piobert, la section de mécanique a demandé que l'Académie adressât au gouvernement quelques observations sur un sujet qui intéresse à un si haut point les interêts et la sûreté des voyageurs. Les conclusions de la commission ont été combattues avec une grande insistance par M. Arago et par quelques-uns de ses amis. Le célèbre astronome demandait que la commission fût invitée à compléter son travail et à signaler au ministre des travaux publics les inventions les plus aptes à prévenir le danger. La commission, par l'organe de MM. Dupin, Poncelet, Piobert et Morin, a repoussé avec énergie les propositions de M. Arago. Ce débat, qui a occupé une séance entière, s'est terminé par un vote fort significatif. Dans la crainte probablement de servir de réclame et de recommander à l'attention du gouvernement des projets d'un mérite douteux, l'Académie a purement et simplement adopté les conclusions de la commission. Plus tard, si le gouvernement le désire, la section de mécanique pourra soumettre à des expériences décisives certaines inventions sur lesquelles il est prudent aujourd'hui de ne pas se prononcer.

A cette occasion, nous ne saurions nous empêcher d'émettre le vœu que les télégraphes électriques qui doivent être établis sur tous les chemins de fer soient principalement affectés au service propre, et pour ainsi dire *intérieur*, de ces nouvelles voies de communication, et destinés à propager sur toute la ligne les nouvelles et les avis si nécessaires à la sûreté des convois. Rien ne serait plus facile d'abord que de signaler ainsi des cas de détresse, et toute personne ayant quelque habitude des combinaisons mécaniques comprendra qu'il deviendrait également très aisé de remplacer les signaux, si peu utiles, que font les cantonniers sur les chemins de fer, par des signaux simples, et d'un sens clair que l'électricité porterait instantanément à des distances très considérables. Par ce moyen, avec un certain nombre d'appareils peu compliqués, placés par exemple de kilomètre en kilomètre, on pourrait savoir tout ce qui se passe sur la ligne entière, et à l'aide d'un mécanisme qu'il est facile de construire un convoi annoncerait lui-même d'avance son arrivée ainsi que le nombre de kilomètres qu'il a parcourus déjà, sans que l'intervention des hommes fût nullement nécessaire. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point : le principe une fois compris, on peut le modifier de mille manières dans l'application, et l'on conçoit qu'à l'aide de tels signaux, chaque convoi étant averti à tout instant de la marche et de la position des autres convois, ces rencontres si fréquentes et si fatales aujourd'hui deviendraient à peu près impossibles. L'idée que nous indiquons ici est fort simple et nous semble mériter l'attention des ingénieurs.

Nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui sur l'application qu'on a faite de

certaines propriétés de la lumière à la détermination de la quantité de sucre cristallisable qui se trouve dans certains mélanges. Sans examiner ici le mérite de ce procédé, dont l'emploi exige des précautions fort délicates, nous dirons que ce n'est pas sans quelque surprise que nous avons remarqué l'absence du nom de M. Biot dans des écrits où cette application était recommandée à l'industrie. Il est bon du reste d'ajouter qu'en Allemagne les fabricans emploient, depuis quelque temps, un instrument de M. Mitscherlich, fondé sur les mêmes principes, et qui paraît d'un emploi facile et suffisamment exact.

L'Institut vient de faire une grande perte. M. Bessel, l'un des huit associés étrangers de l'Académie des Sciences, est mort à Kœnigsberg le 17 mars dernier. Cet illustre savant, que les astronomes de l'Europe avaient reconnu pour leur chef, était, chose rare, aussi supérieur dans la pratique des observations que dans la connaissance des hautes théories mathématiques. Il ne semblait pas d'abord destiné à la carrière des sciences : ce fut par l'influence de M. Olbers que M. Bessel abandonna le commerce pour embrasser l'étude de l'astronomie. Nous le répétons, la science et l'Institut ont fait une grande perte. C'est probablement dans la prévision d'un tel malheur que quelques-uns de nos savans avaient facilité dernièrement à M. Demidoff, si connu pour ses richesses, l'entrée de l'Académie des Sciences.... Et il y a encore des gens qui prétendent que les écus n'ont pas d'esprit!

La *Revue* a déjà eu l'occasion de parler en détail des manuscrits de Fermat et de la nouvelle édition des œuvres de cet illustre géomètre, entreprise par ordre du gouvernement. La ville de Toulouse ne pouvait pas rester indifférente à l'annonce de cet hommage rendu à la mémoire d'un homme dont la gloire est indissolublement liée à celle de cette antique cité. Le conseil municipal de Toulouse a décidé qu'un monument serait élevé dans cette ville à Fermat, et qu'une grande souscription nationale, à laquelle ce conseil a commencé par contribuer pour 25,000 francs, serait ouverte dans toutes les villes de France. Nous nous associons de grand cœur à une telle manifestation, au succès de laquelle nous ne manquerons pas de contribuer de toutes nos forces quand il y aura lieu. D'intéressantes trouvailles ont été faites, dans ces derniers temps, au sujet de Fermat. Non-seulement son origine et sa biographie ont été éclairées par des recherches entreprises avec zèle et persévérance dans les archives de la ville de Beaumont de Lomagne, mais le nombre des écrits inédits de ce grand mathématicien a été notablement augmenté par les soins de M. Despeyrons. Ce jeune savant, envoyé l'année dernière à Vienne sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique et de M. le ministre des affaires étrangères, dans la vue de découvrir de nouveaux manuscrits de Fermat, a rempli sa mission avec un succès digne de la confiance que le gouvernement lui avait témoignée.

Pendant que la France rend un tel hommage à la gloire d'un des plus beaux génies qui l'aient illustrée, l'Allemagne s'apprête à tirer de l'oubli les manuscrits de ce grand Kepler dont les malheurs ne se terminèrent pas avec la vie. C'est un particulier, le professeur Frisch de Stuttgard, qui a eu le courage d'entreprendre l'œuvre gigantesque, si souvent annoncée sans effet, de réunir et de publier ensemble tous les ouvrages, inédits ou déjà imprimés, de cet homme célèbre. Un tel projet, que nous espérons voir bientôt réalisé, mérite l'approbation et le concours de tous les amis des sciences. Il est vivement à souhaiter que

les manuscrits inédits de Kepler, qui se trouvent actuellement dans la bibliothèque de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, soient mis à la disposition de M. Frisch. Le gouvernement russe, qui a fait annoncer dernièrement une édition complète des œuvres d'Euler, mais qui n'a jamais donné suite au projet formé par Lexell, il y a soixante-dix ans, de publier les écrits inédits de Kepler, qu'il possède, ne peut que s'honorer en mettant ces richesses littéraires à la disposition de M. Frisch. Il faut enfin soustraire ces écrits si précieux aux chances de destruction dont ils ont été si souvent menacés. Remis par Louis Kepler, fils du grand mathématicien, à Hevelius, célèbre astronome de Dantzick, à la mort de celui-ci, ils passèrent, avec une partie de ses propres manuscrits, entre les mains de son gendre, le conseiller Lange, qui les vendit, en 1707, pour 100 florins (ils se composaient de vingt-deux volumes autographes in-folio), au mathématicien Hansch de Leipzig. A l'aide de quelques secours qu'il reçut de l'empereur Charles VI, Hansch fit paraître un volume contenant les lettres adressées à Kepler par les plus célèbres savans de l'Europe: mais bientôt les secours s'arrêtèrent, et Hansch, tombé dans la dernière misère, dut mettre en gage, pour vivre, les manuscrits de celui qui, dans sa vie, avait si souvent manqué de pain. Nous ne suivrons pas ces précieux volumes dans les divers antres de prêteurs sur gages où on les traîna ignominieusement. Enfin, en 1774, après avoir été vainement offerts à tous les astronomes de l'Europe, ils furent achetés par le gouvernement russe. Espérons que rien ne s'opposera désormais à ce qu'ils soient portés à la connaissance du public dans la grande collection annoncée par le savant professeur de Stuttgard.

Nous ne dirons qu'un mot, en terminant, sur le débat que M. Quinet paraît vouloir perpétuer à propos du programme de son cours au Collége de France. Dans la dernière assemblée des professeurs, M. Quinet a pu se convaincre que la grande majorité de ses collègues repoussaient ses prétentions. Peut-être la polémique qui a eu lieu à cet égard, il y a quelques mois, dans les journaux, et les injures grossières que M. Quinet a *laissé* répandre (d'autres emploieraient peut-être un mot différent) sur quelques-uns de ses confrères, ont-elles contribué à augmenter la majorité qui s'est déclarée contre lui. Par le temps qui court, on ne saurait pas essayer impunément de faire de la terreur dans la presse. M. Quinet parle actuellement d'*oubli* et de *calomnie;* comment se fait-il que ce professeur, qui avait passé si rapidement et avec si peu de travail à l'état de grand citoyen, en soit réduit au bout de quelques mois à faire entendre des plaintes si amères? Nous ne cesserons pas de le répéter, M. Quinet a un moyen bien simple d'imposer silence aux critiques : qu'il fasse un véritable cours de littérature méridionale, qu'il prouve par ses leçons, ou du moins par ses écrits, qu'il possède à fond les langues du midi de l'Europe, et tous les doutes disparaîtront à son égard. Ses *Vacances en Espagne*, dont les premières livraisons viennent de paraître, et que la *Revue* ne peut manquer de soumettre à un examen détaillé, n'offrent nullement la preuve des connaissances qu'on lui demande.

V. DE MARS.